

Mgr CAMILLE RO

Recteur de l'Université Lav

Pour former des Hommes nouveaux

♦
Discours aux jeunes gens
♦

ÉDITIONS BERNARD VALIQUETTE
1564, rue Saint-Denis
Montréal
1941

**Pour former
des Hommes nouveaux**

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Nos Origines littéraires. in-12, 356 pages, 1906	(épuisé)
Essais sur la Littérature canadienne. 380 pages, 1907 ...	(épuisé)
Nouveaux Essais, in-12, 392 pages, 1914	(épuisé)
La Critique littéraire au XIX^e siècle. De Mme de Staël à Emile Faguet, in-12, 238 pages, 1918	(épuisé)
Erables en Fleurs. Pages de critique littéraire, in-12, 240 pages, 1923	(épuisé)
A l'Ombre des Erables. Hommes et Livres, in-12, 350 pages, 1924. Prix David	(épuisé)
L'Université Laval et les Fêtes du Cinquantenaire, in-8, 395 pages, 1903	(épuisé)
Les Fêtes du Troisième Centenaire de Québec, in-4, 630 pages, illustré, 1911	(épuisé)
Propos Canadiens. 1 ^{ère} édition, 1912; 2 ^e édition, in-8, 192 pages, 1932	1.00
Mgr de Laval. Le fondateur de l'Eglise du Canada, l'apôtre de la tempérance et de l'Education, in-12, 90 pages, 1923	0.25
Etudes et Croquis, in-12, 270 pages, 1928	1.00
Les Leçons de notre Histoire. Discours. In-12, 335 pages, 1929	(épuisé)
Regards sur les Lettres. in-12, 240 pages, 1931	0.80
Poètes de chez nous. in-8, 200 pages 1934	0.75
Historiens de chez nous, in-8, 195 pages, 1935	0.75
Romanciers de chez nous. in-8, 200 pages, 1935	0.75
Nos Problèmes d'enseignement, in-12, 225 pages, 1935 ...	0.75
Pour conserver notre héritage français, in-8, 195 pages, 1937	0.75
Manuel d'Histoire de la Littérature canadienne de Langue française. 8 ^e édition, illustrée, in-12, 195 pages, 1939 ..	1.00
Morceaux choisis d'auteurs canadiens. 2 ^e édition, in-12, 450 pages, 1938	1.00

Mgr CAMILLE ROY

Recteur de l'Université Laval

Pour former des Hommes nouveaux

♦
Discours aux jeunes gens
♦

ÉDITIONS BERNARD VALIQUETTE

1564, rue Saint-Denis

Montréal

1941

Imprimatur.

J. M. Rodericus Card. Villeneuve, o.m.i.

Arch. Quebecensis.

Quebeci, die 29a Mensis januarii, A.D. 1941.

*C'est aux Étudiants de l'Université Laval que ces paroles furent dites;
c'est à tous les jeunes gens qu'elles s'adressent.*

*A eux tous
je dédie ces pages.*

C. R.

PREMIÈRE PARTIE

DISCOURS POUR L'OUVERTURE
DES COURS UNIVERSITAIRES.

AU Puits DE JACOB⁽¹⁾

L'ouverture des cours universitaires nous ramène ce matin au pied de l'autel. Fidèles à la noble tradition des universités catholiques, nous recommençons toujours à genoux l'œuvre si haute et si grave de l'enseignement; et nous demandons à l'Esprit Saint, pour les travaux d'une année nouvelle, de répandre sur nous sa grâce, de faire rayonner sur nos esprits sa lumière.

Jeunes gens qui nous revenez, et vous qui pour la première fois allez franchir le seuil de nos Facultés, vous songez ce matin à votre avenir. Votre regard inquiet se porte vers des horizons dont vous n'apercevez encore que la ligne indécise, et vous voulez, pour entrer dans cet avenir, pour encadrer bientôt dans ces horizons votre vie professionnelle, vous voulez la science nécessaire. C'est avec de la science que vous ferez l'œuvre de votre vocation, et vous venez ici à l'Université Laval comme à une source abondante du savoir.

Mais voyez, chers étudiants, comment aujourd'hui, près de la source où vous venez puiser, déjà, à cette heure

(1) Discours prononcé à la Messe du Saint-Esprit, le vendredi, 17 septembre 1926, à l'occasion de l'ouverture des cours de l'Université Laval.

matinale, vous rencontrez le Christ, le Maître Jésus. Il y est tout plein de prévenante charité, et attendant, comme autrefois à la margelle du puits de Jacob.

Vous vous souvenez de cette scène gracieuse et instructive de l'Évangile.

Sous le soleil brûlant de midi, le long de la route poussiéreuse qui va de Judée en Galilée, Jésus, fatigué du chemin parcouru, s'assied au bord de la fontaine profonde. Bientôt une femme de Samarie vient y chercher de l'eau. Et alors s'engage entre le prophète et la Samaritaine ce dialogue symbolique, l'un des plus beaux de l'Évangile, où sous l'allégorie orientale, transparait une sublime vérité.

L'eau du puits de Jacob, l'eau qu'a bu le patriarche, et aussi ses fils et ses troupeaux, ne peut désaltérer qu'une soif toute naturelle dont l'ardeur renaît toujours. Il est une eau vive, que Jésus apporte à l'humanité, capable de satisfaire pleinement toute sa fièvre de boire, et dont il déclare en effet que celui qui en boit n'aura plus soif. Cette eau merveilleuse qui est la vérité divine, elle descend du Ciel, elle vient jusqu'aux âmes; et comme par l'effet de son poids divin, elle rejaillit jusqu'au sommet où est sa source, jusqu'à la vie éternelle.

*

*

*

Etudiants, qui m'écoutez, et vous, messieurs les Pro-

fesseurs, qui allez instruire cette jeunesse, comprenez, comprenons bien tous, le sens spirituel de la parole divine.

Jésus disait à la Samaritaine: *Si scires donum Dei*, si vous saviez le don de Dieu, vous me demanderiez vous-même à boire, et je vous donnerais moi-même l'abondance des eaux vives.

Nous, chrétiens qu'éclaire la doctrine de l'Evangile, le don du Ciel, nous le connaissons, et nous savons discerner entre les eaux qui s'offrent à nos soifs humaines. Vérités d'ordre naturel: sciences de la philosophie, du droit, de la médecine, du génie, sciences des lettres et sciences des laboratoires; sciences expérimentales et sciences abstraites: voilà les eaux plus ou moins limpides, mais dont nous avons besoin, où puise depuis qu'elle vit et travaille l'indigente humanité. Mais ces sciences humaines n'ont jamais calmé toutes les troublantes et légitimes curiosités de l'esprit; ces eaux, nécessaires pour étancher nos soifs quotidiennes, ce sont des eaux toutes naturelles qui n'épuisent jamais notre désir de boire; ce sont des eaux toutes semblables à celles du puits de Jacob.

Vérité d'ordre surnaturel: vérités de la foi, vérités de la révélation divine; vérités qui s'accompagnent de la grâce, qui dissipent tous les doutes, qui éclairent tous les essentiels problèmes de la vie, apaisent toutes les inquiétudes, qui fixent l'esprit humain dans la certitude de nos destinées, et la volonté dans la pratique du bien, voilà les eaux vives dont parlait le Christ à la Samaritaine, les eaux

qui désaltèrent, qui calment toutes les fièvres de l'âme, et qui l'établissent dans une délicieuse et éternelle satiété.

Certes, Messieurs, il nous faut boire à ces deux sources; il faut à notre soif humaine le puits de Jacob; il faut à notre soif du surnaturel, l'eau vive du prophète Jésus.

Les vérités d'ordre naturel, elles sont l'objet propre de notre esprit, et proportionnées à sa puissance de connaître. Du moins l'esprit humain fait-il sans cesse effort pour en découvrir tous les secrets; et il semble de jour en jour vouloir étendre jusqu'à leurs limites les plus reculées ses laborieuses conquêtes.

Notre esprit a vraiment soif de ces vérités. Il est créé pour les posséder. Emané de l'Esprit de Dieu, il se complaît, comme Dieu, dans cette fonction suprême de sa puissance, qui est de connaître, de voir, de lire au dedans des êtres—*intelligence, intus legere*,—la définition même de leur nature. Merveilleux efforts de l'esprit qui sans cesse projette sur les choses sa lumière, pour en éclairer tout l'objet, pour en surprendre tout le mystère! Noble soif de l'âme qui sans cesse la précipite sur l'inconnu, ou la plonge, pour s'y désaltérer un peu, aux eaux accumulées des sciences humaines!

Vous avez raison, chers jeunes gens, de venir ce matin à la source de ces eaux nécessaires.

Il y a chez vous, en ce moment, en plus du besoin inné de savoir et d'accroître votre vie de l'esprit, il y a le besoin immédiat de tant de vérités d'ordre théorique ou pratique, sans lesquelles vous ne seriez ni de bons avocats, ni de

bons ingénieurs, ni de bons notaires, ni de bons médecins, sans lesquelles vous ne pourriez devenir ni philosophes, ni lettrés, ni savants.

Approchez donc de la fontaine qui contient toutes ces eaux; puisez avec effort, avec constance, avec joie.

Jacob et ses fils se sont délicieusement rafraîchis à la fontaine de Sichar. Donnez-vous à vous-mêmes la peine ou plutôt le plaisir indicible de puiser et de boire.

Mais d'abord ayez bien soif de boire. Il y a parfois des jeunes gens, il y a parfois trop d'étudiants, qui au point de vue intellectuel, sont comme des êtres anormaux; ils n'ont pas soif. Jeunes gens que ne stimule, que n'aiguillonne aucune curiosité de savoir. Ils sont étudiants parce qu'il faut passer par l'Université pour arriver au but qu'ils ont assigné à leur existence; ils n'éprouvent pas assez ce besoin de connaître, ce besoin d'une science toujours plus large, toujours plus profonde, qui est la noble soif des âmes d'élite.

De ces étudiants, sans curiosité ou sans désirs de l'esprit, il n'en est pas parmi vous, j'en suis sûr. Et tous vous venez ici avec l'ambition de vous instruire, et avec la passion de travailler. Le travail est la loi nécessaire de la vie de l'esprit. Elle est la condition de tous les développements du savoir et de tous les progrès.

C'est le travail qui a creusé le puits profond où s'abreuverent Jacob et sa postérité. C'est le travail qui a creusé l'immense réservoir des sciences, de siècle en siècle toujours plus large et plus abondant, où viennent s'abreuver

les générations qui comme la vôtre passent sous le soleil de midi.

Messieurs les Professeurs, chers étudiants, puisque nous sommes ce matin parvenus une fois encore à la margelle du puits symbolique, rappelons-nous — la Samaritaine le rappelait à Jésus — que sans effort et sans instrument de travail pour y puiser, le puits garde à jamais son eau profonde.

*

*

*

Mais nous nous rappellerons aussi la parole du Maître, et qu'il est une eau vive, qui surpasse toutes les autres, et dont il faut savoir abreuver son âme ardente.

Apprenons à devenir savants de la science des hommes; oui, sans doute. Mais aussi, apprenons à devenir savants de la science de Dieu, de celle qu'il nous a miséricordieusement enseignée, pour nous tenir en liaison surnaturelle avec lui, et pour nous associer à sa propre vie.

Instruisons-nous donc des vérités humaines, sans négliger l'étude des vérités divines. Les unes s'éclairent par les autres; et les divines projettent quelquefois sur les humaines une lumière qui les fait plus complètes et plus sûres. Toutes choses ou toutes vérités émanant de l'Intelligence unique, infinie et infaillible, qui les a conçues, il ne saurait y avoir de contradictions entre elles. Elles se doivent accorder toutes dans une rigoureuse et immense harmonie.

Le tout est de savoir apercevoir, reconnaître Dieu qui est le principe premier et nécessaire du monde, et de savoir aussi déduire de la notion de Dieu les perfections, les attributs, les puissances qu'elle comporte, et tout particulièrement cette puissante et infinie bonté qui a fait Dieu se pencher vers l'homme pour se révéler à lui, et pour transposer sur son plan divin nos humaines destinées.

Tout cela demande, pour être aperçu et accepté, une diligente observation des œuvres de Dieu sans doute, mais aussi une connaissance psychologique profonde des forces et des faiblesses de l'esprit humain, une grande sincérité d'âme, une humilité de conscience qui soit proportionnée aux naturelles infirmités de notre être; mais tout cela demande encore, pour être connu et accepté, la grâce même de Dieu, cette grâce qu'un jour, sous le soleil brûlant de midi, Jésus apportait à la femme de Samarie.

Et pour qui a reçu cette grâce, et l'a laissée pénétrer dans son âme et dans sa vie, la vérité divine apparaît comme une splendeur toujours nouvelle qui illumine le sommet et le fond des choses; elle résoud les plus inquiétants problèmes de l'existence, elle apaise les troublantes ardeurs de l'âme immortelle; elle est, pour reprendre la métaphore évangélique, le flot divin qui pénètre la conscience humaine, et y satisfait à jamais sa soif d'éternité.

Aucune âme n'est plus heureuse, dans la paix des plus sublimes ambitions réalisées, que l'âme chrétien! Au-

cune ne voit mieux aussi comme se complètent—bien loin de s'opposer—toute les vérités naturelles ou surnaturelles que l'univers et Dieu proposent à nos désirs de savoir.

Au surplus, combien de fois n'arrive-t-il pas que la science humaine conduise elle-même jusqu'à Dieu l'âme inquiète qui le cherche?

Vous vous souvenez peut-être de cette curieuse enquête, ⁽¹⁾ menée il y a quelques mois, dans un grand journal de Paris (le *Figaro*), par un illustre membre de l'Académie française. Y a-t-il opposition entre l'ordre scientifique et l'ordre religieux, entre la science et la religion, demandait Robert de Flers, aux membres de l'Académie des Sciences.

Et circonscrivant de façon assez arbitraire le champ de ses investigations, l'enquêteur voulut sur un si grave problème ne consulter que des physiciens, des chimistes, des naturalistes et des mathématiciens. C'est la science expérimentale, si hardie dans ses recherches, si audacieuse parfois dans ses conclusions, qui était surtout appelée à témoigner pour ou contre la vérité religieuse.

La science témoigna; et sa réponse, selon l'expression d'un rapporteur, prononça la fin du « scientisme », c'est-à-dire de cette doctrine qui prétend que la science peut toute seule rendre compte de tout, et qu'elle peut seule satisfaire tous les vrais besoins, intellectuels et moraux, de l'humanité.

(1) Cf. *Revue Apologétique*, 1er août 1926: Le sentiment religieux et la Science. Enquête du *Figaro*. Article de M. P.-Périer.

La science proclama, par le plus grand nombre et par les plus autorisés de ses représentants, non pas sans doute sa banqueroute, puisqu'elle est si riche de vérités acquises, mais son impuissance à trouver, selon l'expression même de son actuel secrétaire perpétuel, M. Emile Picard, le dernier mot des choses. Ce dernier mot appartient à Dieu. Et c'est d'ailleurs Dieu même que nous rejoignons par la science, déclarait à son tour un autre académicien.

C'est Dieu même que, vous aussi, vous rejoindrez par la science, vous, chers jeunes gens, qui venez ici chercher la science.

Mais ayant rejoint Dieu dans la vérité qui éclaire l'esprit, vous voudrez aussi le rejoindre dans la vertu qui règle et anoblit la volonté.

La Samaritaine ne fit pas seulement qu'un acte de foi qui la libéra de ses erreurs de doctrine, elle fit un acte de courage qui la délivra d'elle-même, et la fit auprès des siens l'apôtre de Jésus. La grâce de Dieu, la grâce qui fortifie, qui protège contre le mal et qui affermit dans le bien, fait partie de ces eaux vives que le Christ offre toujours à l'humanité. Pour n'avoir plus soif, il ne suffit pas, en effet, d'avoir la foi, il faut encore vivre selon la foi.

Vivez, chers étudiants, de cette double vie de foi et de vertu. Vivez dans l'adoration, dans la prière, dans le travail, dans la pureté. Et pour vivre ainsi, restez attachés à votre Maître, au Christ qui vous sanctifie. Ne commettez pas la faute que le Seigneur reprochait à son peuple par la bouche de Jérémie: « Il m'a délaissé, moi la source

d'eau vive, et il s'est creusé des citernes, des citernes lézardées, où rien ne reste. » (II, 13.)

Ne délaissiez pas le Seigneur. Il a comblé votre jeunesse de trop de bienfaits, et de trop d'amour. Le Seigneur est ici, dans votre chapelle du Séminaire et de l'Université Laval. Il est au tabernacle, où il vous attend. Il est dans ce calice qui, chaque matin, déborde de son sang, plus précieux encore que toutes les eaux vives.

Venez à lui, dans cette chapelle, pour placer chaque dimanche, chaque jour votre intelligence et votre cœur sous sa bénédiction. Vous trouverez près de lui la joie de la vérité et de la vertu. Et vous ne voudrez pas creuser, loin de lui, les citernes lézardées où rien ne resterait de vos trop périssables plaisirs. Vous vous abreuverez plutôt, à son calice, au calice du salut, au calice des joies pures, nobles, divines, qui seules sont dignes de votre baptême et de votre jeunesse.

L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE

Ecole de vérité; école d'apostolat social⁽¹⁾.

*Luceat lux vestra coram hominibus, ut
videant opera vestra bona et glorificent Patrem
vestrum qui in cœlis est.*

(Matth. V, 16.)

Une nouvelle année d'étude dans une université, c'est pour tous ceux qui y travaillent, professeurs et élèves, un nouvel effort pour acquérir ou communiquer plus de science; c'est une nouvelle avance vers la lumière et la vérité. Je songe, ce matin, Messieurs, à la lumière qu'il faudra produire, cette année, et à l'usage que vous ferez de la vérité. Et je me sens pressé de vous redire la parole du Maître: « Que votre lumière brille devant les hommes, pour qu'ils voient vos bonnes œuvres et que par vous ils glorifient votre Père qui est aux cieux. »

Aucune parole ne peut mieux définir le devoir des maîtres et des élèves, ni mieux indiquer le rôle actuel et social des universités catholiques.

Au moment où vous entrez dans le recueillement de vos études, partout autour de vous s'agitent les questions les plus graves. Partout on réclame de la lumière et l'on

(1) Discours prononcé à la Messe du St-Esprit, le 14 septembre 1932.

cherche la vérité. Les conditions de la vie morale sont profondément troublées, et celles de la vie économique, privée, nationale ou internationale, se font de plus en plus pénibles. Vous-mêmes, chers étudiants, vous en éprouvez douloureusement, pour la préparation de vos carrières, le contre-coup. Personne, d'ailleurs, ne peut ou même n'a le droit de s'isoler de pareils événements, de s'en désintéresser, de s'enfermer dans l'égoïsme. Une immense solidarité étreint de plus en plus les hommes de toutes les classes, et les nations aussi bien que les individus. Tous ont le devoir de coopérer à la restauration nécessaire, comme le rappelait récemment Sa Sainteté Pie XI; et les universités, comme toutes les institutions d'utilité publique, ont leur rôle à tenir dans ce drame universel dont on ignore encore le dénouement.

Ce drame paraît, d'ailleurs, échapper en grande partie au contrôle des protagonistes eux-mêmes; jamais une action tragique n'a plus fatalement glissé des mains de ceux-là qui avaient pensé la conduire. Et nous sentons bien que c'est Dieu d'abord, mais le *Deus ex machina mundi*, le Dieu maître de l'univers, qui peut régler ce destin. D'autre part, nous sentons bien aussi que le drame qui échappe trop à la volonté des hommes résulte, dans une bonne mesure, des erreurs de leur esprit. Il est trop vrai que c'est l'idée toujours qui mène le monde: que cette idée vienne des plus pures spéculations de la pensée, ou qu'elle sourde des entrailles de la passion.

Et parce que l'idée sera facteur nécessaire des pro-

chaines restaurations, l'université qui est un laboratoire officiel de la pensée, aura donc son rôle à jouer dans les angoisses de l'heure présente. Elle aura ce premier rôle qui est celui de faire jaillir les idées nécessaires, les idées saines et justes, de les répandre ou d'enseigner la vérité. Et parce que la vérité, malgré toutes ses énergies internes, ne peut exercer d'action, ne peut régner que par le ministère des hommes, que si elle est portée par eux comme un flambeau, l'université a cet autre rôle à jouer qui est de discipliner les porteurs de flambeaux, de préparer à l'action, à l'apostolat, tous ses jeunes étudiants. *Luceat lux vestra coram hominibus.*

Monseigneur le Chancelier⁽¹⁾, veuillez agréer et bénir ce mot d'ordre de l'année qui commence. Il s'accorde si bien avec votre très noble devise épiscopale: *docere quis sit Christus*: enseigner, faire connaître le Christ, c'est-à-dire l'éternelle, immuable et totale Vérité.

I

Ce fut assurément toujours le rôle des universités de faire de la lumière, de chercher et d'enseigner la vérité. Les écoles de sophistique ne pourraient aujourd'hui, comme au temps de Socrate, que préparer une jeunesse bavarde, inutile ou dangereuse.

Mais la vérité, une en Dieu, qui la contient toute, est

(1) S. Ex. Mgr Rodrigue Villeneuve, O.M.I., archevêque de Québec.

multiple dans les objets où elle prend forme. Il y a la vérité dite scientifique, celle qui s'identifie avec les lois de la nature, et qui enferme tant de secrets que cherche toujours à découvrir le génie de l'homme. La science de l'univers matériel et de la vie, qu'elle s'appelle physique, chimie, biologie, cette science se construit tous les jours dans les laboratoires, et les universités se font gloire aujourd'hui d'en élargir sans cesse, et au prix de studieuses recherches, le connaissable domaine. Notre Université Laval, depuis qu'elle a pu organiser ses Ecoles scientifiques et réorganiser sa Faculté de Médecine s'applique avec un zèle nouveau à ce patient labeur des recherches et des découvertes scientifiques.

Mais il y a une science plus compliquée que celle de l'univers, et c'est la science de celui qui prétend y régner: c'est la science de l'homme et de sa destinée, c'est la science des lois morales sur lesquelles se doivent fonder l'ordre public humain, et s'établir l'équilibre des forces sociales. Cette science paraît mouvante comme l'évolution même des civilisations qui emportent l'humanité; en réalité, elle repose sur des principes éternels que Dieu a marqués, qui ont leur règle dans sa pensée divine; elle repose en particulier sur des principes de justice et de charité que peuvent bien nier un moment ou voiler des passions de ténèbres ou des concupiscences triomphantes, mais qui au moment des grandes crises sociales, imposent leurs exigences. Des perturbations parfois sanglantes font mieux comprendre alors que ni les concupiscences victo-

rieuses, ni les passions obscures ne peuvent régler la vie publique, ni donner à l'équilibre des forces humaines une base solide.

Il y a donc une science de la vie qu'il faut sans cesse rappeler aux hommes, dont il faut sans cesse étudier les lois, une vérité morale et sociale que l'université doit toujours rechercher et faire connaître avec autant de zèle qu'elle en montre dans l'élaboration de la vérité dite scientifique. Il ne serait d'ailleurs pas difficile de démontrer que toutes les vérités se tiennent par des liens d'interdépendance dont le faisceau retrouve en Dieu son unité.

Mais ce dont souffre le monde actuel, c'est de trop ignorer la vérité morale et sociale, cette vérité dont la loi rigoureuse règle la fortune privée et publique, et coordonne les éléments de tous les problèmes économiques. Notre glorieux Pontife Pie XI ne cesse de rappeler les causes morales de nos malheurs actuels, et leurs remèdes d'ordre moral, dans ces puissantes encycliques, qui obtiennent l'audience et l'admiration de ceux-là même qui ne partagent pas notre foi.

C'est le rôle actuel des universités catholiques de se faire les messagères de la pensée pontificale et de répandre par tous leurs enseignements la vérité dont le monde a besoin. Il me semble qu'aucun maître d'aucune Faculté ne puisse trouver l'occasion opportune de donner à son propre enseignement, quel qu'il soit ou quel qu'en soit l'objet, la portée humaine et sociale qui le fasse descendre jusqu'au fond de la conscience et jusque dans les applica-

tions pratiques de la vie spirituelle. Professeurs de droit ou de médecine, de lettres ou de sciences, de philosophie ou de théologie, vous pouvez tous, selon des mesures qui varient avec vos disciplines, vous devez tous rappeler à vos élèves la primauté de la justice et de la charité, la légitimité mais aussi la borne des ambitions matérielles, la subordination des intérêts, en un mot, cette science de la vie qui a ses sources jaillissantes dans l'Évangile, et qu'un jour sur la pente d'une colline qui s'est appelée depuis le mont des Béatitudes humaines, le Maître a révélée et proclamée.

Oui, c'est le rôle actuel des universités catholiques d'enseigner avec plus d'assiduité et de zèle que jamais les principes chrétiens d'ordre, d'autorité, de fraternité évangélique, de soumission au sacrifice, de coopération sociale, de justice et de charité,—il faut toujours nommer ces deux vertus,—qui peuvent régénérer le monde et peut-être sauver, si elle allait périr, la civilisation contemporaine. L'Université Laval l'a compris, et c'est pourquoi, voulant répondre sans tarder aux désirs de S. S. Pie XI, elle a voulu fonder cette Ecole des sciences sociales qui groupera cette année ses premiers auditeurs. Elle y trouvera une occasion plus spéciale et plus assidue de prolonger dans les leçons de ses professeurs, la parole du Vicaire de Jésus-Christ, l'évangile social et international que S. S. Pie XI veut apprendre aux esprits oublieux de notre temps.

Messieurs, il est à craindre que d'autres aient été en ces derniers temps, plus actifs que nous dans la propa-

gande des idées qui mènent le monde, et que nous ayons manqué de vigilance intellectuelle. Des doctrines nouvelles, des doctrines d'avant-guerre, qui ont trouvé dans le chaos ou les misères de la guerre un terrain propice d'ensemencement et d'éclosion, furent plus hardies et plus ambitieuses que les nôtres. A la vérité, elles parurent si extravagantes que l'on crut pouvoir se contenter de prédire leur inévitable avortement. Et pourtant elles ont peu à peu pénétré la pensée européenne et américaine, allant aux masses plutôt qu'aux élites, certaines de trouver en elles les misères, les souffrances, et aussi les passions dont s'alimente leur activité. Socialisme, communisme, bolchévisme, de quelque nom qu'elles se couvrent, elles prétendaient établir sur des bases si étranges la société nouvelle qu'il parut à la plupart qu'elles conviaient les volontés aux plus courtes aventures. Ces doctrines, pourtant, profitèrent de toutes les indifférences, elles profitèrent surtout de toutes les erreurs de calcul que commirent après la guerre les passions combinées des puissances d'argent, les soifs insatiables de la richesse, du luxe et du plaisir. Leurs adeptes se réjouirent de voir crouler dans les désastres de la finance tous les plus somptueux orgueils de l'homme, et dans les rivalités des nationalismes irréductibles les espoirs de récupération sociale; ils firent effort, ils font effort pour substituer leurs théories à celles-là trop égoïstes et déficientes, qui avaient échafaudé les palais multiples et fragiles d'une fausse prospérité économique.

Messieurs, nous avons à reprendre contre eux, dans le domaine des idées d'abord, les positions perdues ou compromises, et dans le domaine de l'action ensuite l'effort de propagande doctrinale et d'exemples pratiques que nous avons peut-être trop laissé tomber. L'université catholique, qui se doit de répandre davantage les idées saines de l'économie évangélique, se doit aussi de préparer en chacun de ses étudiants un apôtre. *Luceat lux vestra coram hominibus.*

II

Avouons-le, Messieurs, le rôle des universités a été peut-être jusqu'ici plus spéculatif que social. Les universités se sont appliquées sans doute à créer l'élite, mais une élite qui pense plutôt qu'une élite qui agit. De quoi il ne faut pas seules les blâmer. Ces institutions d'enseignement sont liées par les traditions mêmes de leur vie: et celles-ci les invitaient à établir des doctrines plutôt qu'à prendre des initiatives sociales. La science pure fut trop longtemps leur domaine préféré.

Aujourd'hui les universités doivent se rapprocher davantage de la vie pratique: non pour cela affaiblir ou restreindre leurs enseignements spéculatifs et techniques, mais pour mieux projeter sur la société la lumière des principes, des vérités fondamentales sur lesquelles s'appuient tous ces enseignements et tout l'ordre public.

Tout en faisant de la lumière, elles doivent songer ou

préparer à l'action sociale. Apprendre avant d'agir, mais pourvu qu'apprendre conduise à agir.

Il faut sans doute les fleurs avant les fruits: les fleurs d'où sortent les fruits. Mais l'université moderne doit être comme l'oranger qui sous le soleil ardent porte en même temps des fleurs et des fruits, *flores fructusque perennes*.

Et ceci veut dire, chers étudiants, que l'action, à l'université, doit non pas sans doute remplacer, mais en mesure sage accompagner l'étude, et la compléter. Cette action nécessaire, elle complète déjà, au domaine des disciplines professionnelles, dans les cliniques ou les laboratoires, dans les cercles d'études du droit et dans les exercices pédagogiques, et parfois jusque dans des travaux d'explorations sur le terrain, vos études théoriques. Cette action est exigée par la science même que vous avez choisi de conquérir.

Mais, vous le pensez bien, il y a une autre action que postule la vie de l'étudiant d'aujourd'hui, et c'est l'action sociale ou l'apostolat. Vous en devez faire à l'université l'apprentissage, afin de pouvoir la multiplier demain dans votre vie professionnelle.

Vous ne serez pas, vous ne devez pas être demain des professionnels tout court. Notre société a souffert d'avoir trop compté de citoyens influents, influents par la situation professionnelle ou par la fortune, qui ont trop circonscrit à leurs intérêts personnels ou à leur foyer, le cercle de leur dévouement. Il faut aujourd'hui que les

plus riches de science, d'influence ou d'argent, soient les plus soucieux du bien commun de la société où ils vivent. Capitaliser la science ou la pensée sans autre but que son plaisir ou l'intérêt de ses proches, est aussi antisocial que capitaliser l'or pour le faire servir presque uniquement au luxe ou à l'orgueil de sa famille.

Chers étudiants, vous commencerez ici, à l'Université Laval, à être des apôtres. Vous serez des apôtres les uns vis-à-vis des autres: apôtres du bon exemple, de l'ordre, de la modération dans les légitimes plaisirs; apôtres d'une vie sociale universitaire où s'équilibrent vos désirs, vos moyens et vos vertus. C'est un premier apostolat nécessaire auquel je vous convie. Le nouveau Cercle des Étudiants que vous inaugurez cette année servira à cet apostolat. Votre Maison devra être une maison de gentils-hommes chrétiens qui s'estiment, se respectent, s'entraident, et dont tous les bonheurs s'accompagnent de charité et de vertu.

Vous ferez servir à l'apprentissage de l'apostolat les autres organisations universitaires qui vous peuvent grouper. La conférence St-Vincent de Paul vous apprendra le devoir et la pratique de l'aumône, de la charité matérielle et chrétienne, au moment même où un paupérisme inquiétant fait s'agiter ou fermenter la masse des sans-travail. L'Association de la jeunesse catholique, ses cercles d'études sociales, vous apprendront la nécessité et la pratique de la charité intellectuelle; ils vous feront sortir de cet égoïsme de l'esprit où s'enferme volontiers une

jeunesse trop heureuse ou trop insouciante d'autrui; ils vous instruiront de tant de problèmes d'ordre public que pose la vie présente, ils vous feront étudier ces problèmes à la lumière des enseignements de l'Eglise et de l'Evangile, et ils vous inspireront le goût, le besoin surnaturel de répandre autour de vous cette lumière, et d'en éclairer plus tard votre action professionnelle et civique, de travailler vous-mêmes à faire meilleur, plus heureux, le monde où vous vivez.

Combien d'autres groupements où vous pouvez utiliser en vue d'une meilleure discipline intellectuelle et morale, les heures libres ou les loisirs de votre vie d'étudiants! Ces groupements, joints à ceux qui vous associent pour des exercices physiques utiles ou nécessaires au développement des forces du corps, sont les seuls où nous voudrions vous voir vous entraîner à la vie. Ils valent mieux que ceux-là, vestiges périmés d'anciennes et inutiles logomachies pseudoparlementaires, où vous vous attardez encore et où vous paraissez soucieux surtout de mendier des sourires féminins, ou d'exercer à vide un art de parler trop étranger à l'art de penser.

Jeunes gens qui m'écoutez, soyez donc des apôtres, et préparez-vous à le devenir. Devenez vraiment une élite: non pas une élite qui s'amuse avec le don de l'esprit, mais une élite qui fasse de son esprit une lumière bienfaisante, une élite qui sache penser, capable de monter tous les jours vers le vrai et de se transfigurer dans cette ascension; une élite qui possède la vérité, et qui la fera rayon-

ner de tous les sommets où demain vous porterez votre jeunesse et votre vie.

Pour cela, commencez cette année nouvelle avec un esprit nouveau, avec l'esprit que commandent des temps nouveaux.

Pour cela aussi, tenez votre âme haute dans la prière et dans la vertu. Notre université catholique vous convie à la dignité du cœur comme à celle de l'esprit. Elle vous invite à vous retrouver dans cette chapelle chaque semaine pour vos devoirs religieux, pour la purification de l'âme au sacrement de pénitence et pour son élévation vers Dieu par tous vos propos renouvelés; elle vous prie de revenir ici chaque dimanche pour y assister ensemble au sacrifice qui vous sauve, pour y communier ensemble à une même table sainte, et pour y entendre les leçons dogmatiques ou morales dont votre jeunesse oublieuse a toujours besoin.

Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est! Qu'elle brille au regard des hommes, votre lumière à tous, professeurs et étudiants! Que les hommes voient dès aujourd'hui vos bonnes œuvres, celles des maîtres à coup sûr plus manifestes ou d'une portée sociale plus profonde que celles des élèves; mais que les hommes les voient toutes! C'est grâce à elles toutes que les hommes, avec vous et par vous, deviendront meilleurs, plus chrétiens, et glorifieront davantage notre Père qui est dans les cieux.

LA RÉDEMPTION DE L'ESPRIT⁽¹⁾

Quæ utilitas in sanguine meo?
De quelle utilité sera mon sang répandu?

(Ps. XXIX, 10.)

Dix-neuf siècles se sont écoulés depuis que ce sang, le sang du Christ, a été répandu. Nous célébrons cette année ce dix-neuvième centenaire, et Sa Sainteté Pie XI a voulu le commémorer par un jubilé spécial.

Aux premiers jours de ce jubilé, nous avons entendu, à Rome, le Pape, Vicaire de Jésus-Christ, poser à un groupe d'éducateurs, la question angoissante du Psalmiste. Le Pape la plaçait cette fois sur les lèvres du Christ. Après dix-neuf siècles de rédemption, le Christ rédempteur demande encore à son Père et aux hommes: à quoi sert tout ce sang répandu? *Quæ utilitas in sanguine meo?*

A quoi sert-il? à quoi a-t-il servi? Vous le savez, messieurs les Professeurs et chers étudiants. Et vous savez que tout ce sang qui a ruisselé, à Gethsémani sous le pressoir de l'agonie, pendant la flagellation et sur la croix sous les coups des brutalités humaines, a racheté les péchés de l'homme. Par sa vertu infinie il a fait jaillir jusqu'à Dieu

(1) Discours prononcé à la Messe du Saint-Esprit, pour l'ouverture des cours, mercredi, le 13 septembre 1933.

une réparation adéquate de nos offenses et il a rétabli l'équilibre rompu entre la justice divine et l'amour. Par cette même vertu le sang rédempteur a régénéré en nous la chair et l'esprit, purifiant l'une et l'autre, assurant à l'esprit les grâces, les forces suffisantes pour combattre et vaincre la chair.

Vous savez tout cela. Me permettez-vous de le rappeler encore à l'occasion de cette cérémonie universitaire? L'Université, l'université catholique est une école de rédemption. Elle doit continuer par ses enseignements, par ses doctrines, par son influence intellectuelle et morale, l'œuvre de régénération spirituelle entreprise par le Christ et qui n'est jamais terminée. Et puisque dans ses Facultés et ses Ecoles, c'est à l'intelligence d'abord que s'adresse son enseignement, puisque c'est l'esprit qu'elle se préoccupe de former et de fixer dans la vérité, souffrez que je vous rappelle ce matin que c'est bien particulièrement l'esprit de l'homme que le sang de Notre-Seigneur a régénéré et que c'est notre devoir à nous de continuer par l'éducation de la jeunesse cette rédemption de l'esprit.

Eminence⁽¹⁾, il y a quelques semaines, au terme d'une procession de piété eucharistique et de pénitence que vous conduisiez à travers les rues de Québec, vous avez jeté le cri d'alarme de votre sollicitude pastorale, et, en traits vigoureusement marqués, vous avez dressé sous nos yeux le tableau sombre et trop vrai des erreurs de conduite et

(1) S. E. le Cardinal Villeneuve, Archevêque de Québec, Grand Chancelier de l'Université Laval.

d'esprit, qui, chez nous comme ailleurs, ont abouti au paganisme des mœurs et aux angoisses de la crise économique. Les erreurs de l'esprit sont le plus souvent la cause des erreurs de la volonté. L'esprit ne règle pas assez les appétits de l'homme. Il faut donc toujours éclairer et discipliner nos pensées. Nous voulons ici, dans cette Université Laval, donner à cette tâche tous nos soins. Et je vous prie de bénir ces paroles par lesquelles je voudrais rappeler à nos chers étudiants, au moment où recommencent les labeurs de l'étude, cette rédemption nécessaire de l'esprit qu'assurent les mérites du sang répandu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et dont ils doivent s'inquiéter de retirer tout le bienfait.

I

Quæ utilitas in sanguine meo? — Ne pouvons-nous pas observer d'abord que c'est à l'esprit de l'homme que ce sang divin a principalement profité, puisque c'est lui qui fut, à l'heure du péché, l'instrument orgueilleux de la faiblesse humaine?

Et pourtant c'était lui, l'esprit, c'était l'âme intelligente et immortelle qui faisait la haute dignité, la supériorité de l'homme dans l'univers matériel et sensible. Tout animal a de la sensibilité. Seul l'homme a de l'esprit. Mais cet esprit de l'homme était lui-même associé à la chair. Périlleuse association! Il en devait résulter que

l'homme préférerait souvent aux joies de l'esprit, à la saveur de la vérité, celle du fruit défendu.

De sa nature l'esprit est lumière: il participe aux clartés divines, à ce Verbe qui dès le commencement était en Dieu, et qui est lui-même la Vie et la Lumière.

Mais il advint que cette participation à l'Esprit de Dieu ne suffit pas à l'homme. Et l'homme pensa devenir Dieu lui-même. « Vous serez semblables à Dieu », disait l'ange perfide et tentateur. Vous serez semblables à lui par la connaissance, par l'esprit: comme Dieu vous saurez le bien et le mal, si vous mangez le fruit défendu.

Devenir semblable à Dieu par toutes les puissances de l'esprit, ce fut donc le premier rêve insensé de l'homme. Vouloir vivre comme Dieu dans la lumière totale et éternelle, ce fut aussi, avec le premier rêve, le premier effort insoumis de l'humanité.

Le dirais-je, messieurs, ce premier rêve fut en quelque sorte provoqué par la charité de Dieu lui-même, par le surnaturel privilège de l'adoption divine. Dieu avait voulu faire pour l'homme plus qu'il n'avait fait pour toute autre créature sensible: non seulement il lui avait donné une âme intelligente et immortelle, mais il avait voulu l'élever au-dessus de sa nature humaine, et jusqu'à l'association à sa vie et à son bonheur éternel. Par ce bienfait de son élévation à un tel état surnaturel, et par tous les privilèges préternaturels qui l'ont accompagné: immortalité du corps aussi bien que de l'âme, impassibilité, science infuse, l'homme devenait dans la création plus qu'un roi

d'honneur; il était promis à l'habitation du ciel lui-même; il devenait le fils très aimé convié par Dieu au foyer de la Trinité sainte. Ainsi associé à Dieu par cette promesse, par ce pacte que saint Paul appelle l'adoption divine, l'homme pouvait déjà sur la terre, tout en goûtant les joies de l'amitié de son Créateur, rêver aussi aux splendeurs infinies, à ce bonheur total vers lequel l'invitaient ses surnaturelles destinées.

Malheureusement l'homme voulut aller plus loin encore et au delà de ces destinées; où plutôt il en voulut porter jusqu'à l'infini le don magnifique; il voulut être Dieu lui-même. Il lui parut, aiguillonné par la convoitise et par une ambition orgueilleuse, qu'il pouvait faire de la divinité une conquête personnelle. Vous savez le reste. Le beau rêve s'évanouit dans les fumées de l'orgueil et du péché.

L'esprit avait déjà perdu l'homme. Et l'homme, frappé par la colère de Dieu, dépouillé de ses prérogatives premières, dut se replier dans les limites et les impuissances de sa propre nature. Du monde surnaturel qui lui avait été ouvert, il fut exclu, et ce monde refermé déjà, disparut dans les horizons infinis. L'esprit de l'homme, abandonné à lui-même, devenait pour jamais incapable des visions célestes, de l'intuition directe de Dieu, puisqu'il n'y a aucune proportion de nature entre lui et l'objet divin. Et Dieu, l'Immatériel, redevenait impénétrable. Selon la grande et forte image de saint Paul, il allait dé-

sormais habiter, comme en un palais flamboyant, la lumière inaccessible.

L'esprit avait péché; l'esprit était confondu.

Mais voici pourtant que sur tant de ruines, sur tant de ténèbres, se répandent déjà une promesse et des clartés de rédemption. Et c'est le Verbe, c'est la Lumière, qui va racheter l'esprit. Il va racheter tout l'homme, le corps et l'âme associés dans le péché. Il se fait chair et il les rachète de son sang répandu. Par son incarnation et son sacrifice, il rétablit l'adoption divine. L'homme coupable rentre dans les grâces, les promesses et l'amour de Dieu: et voici que les routes s'ouvrent encore vers le palais de lumière, vers le ciel inaccessible des vérités et des réalités surnaturelles.

Bien plus, la rédemption de l'esprit aura sur nos destinées intellectuelles cet effet inappréciable que non seulement les vérités surnaturelles elles-mêmes seront encore révélées à l'homme, mais des vérités d'ordre naturel, celles-là qui sont nécessaires au salut, et que l'esprit pourrait par lui-même conquérir, vont recevoir de la révélation divine une illustration qui les fera plus facilement percevoir et conserver. Le domaine de la foi, je veux dire le domaine des vérités surnaturelles, ne peut pas, dans notre esprit, ne pas laisser tomber sur le plan inférieur des vérités naturelles quelque chose de ses clartés supérieures. Et notre esprit, limité dans sa puissance comme dans son effort, obscurci d'ailleurs par tant de passions d'où s'échappent tant de fumées, faussé par tant d'intérêts qui

désaxent sa vision, l'esprit de l'homme, infirme jusque dans son propre domaine, profite jusque dans ce domaine, des certitudes surnaturelles de la rédemption.

Ces certitudes, qui avaient été successivement annoncées dans les révélations de l'Ancien Testament, furent précisées, achevées dans la révélation dernière du Christ lui-même.

C'est l'Evangile de Jésus, l'Evangile de l'alliance nouvelle et définitive, qui est devenu le livre par excellence de l'esprit.

Ce livre a révolutionné le monde; il a transformé toute son économie intellectuelle et morale. Toute une civilisation nouvelle est sortie de sa lettre et de son esprit. Le paganisme a croulé sous sa lumière. L'ère chrétienne date du sermon des béatitudes, et de l'effusion sanglante de la croix.

Seulement la lumière de Dieu eut toujours à lutter contre les ténèbres de l'homme. L'esprit et la chair ont gardé leur périlleuse liberté: cette liberté sans laquelle l'homme perdrait la dignité de sa nature. Et selon que l'homme a usé de sa liberté, l'on a vu le long de l'histoire briller où s'éclipser ses lumières surnaturelles: fluctuations mobiles de clarté, qui laissent apercevoir sur des mers splendides tant d'épaves de la pensée humaine.

Or, voici, messieurs, que nous vivons une de ces époques où trop de passions triomphantes ont voilé la lumière de Dieu. Époque moderne qui commence avec la Renaissance du paganisme et la Réforme au XVI^e siècle,

qui naît dans les excès de la libre pensée et du libre arbitre, qui se continue par le Philosophisme du XVIII^e siècle et du XIX^e, pour aboutir au matérialisme de notre temps, à ce néo-paganisme qui proposait hier encore à l'humanité, pour but de la vie la jouissance, et pour son adoration le veau d'or. Si bien que plus d'un, trompé par le faux éclat de cette civilisation nouvelle, remplaça sur les lèvres d'un Christ méprisé, l'interrogation du psalmiste: *Quæ utilitas in sanguine meo?*

Mais voyez, messieurs. Au moment où le monde moderne allait donner le fruit amer de sa maturité, c'est-à-dire aboutir à la crise où il semble qu'il va s'abîmer, Dieu, qui n'abandonne ni son Eglise ni le monde, le Rédempteur, qui continue la rédemption, fit surgir, pour l'Eglise et le monde, les chefs spirituels dont ils avaient besoin. Il plaça sur le chandelier, je veux dire sur le sommet du Vatican, et pour la rédemption de l'esprit contemporain, les lumières nécessaires: Léon XIII, Pie X, Benoît XV, Pie XI: docteurs qui s'égalent aux plus grands!

Léon XIII et le thomisme doctrinal; Pie X et l'Eucharistie, le pain de vie et de résurrection; Benoît XV et la charité internationale; Pie XI et la justice sociale: voilà les papes dont les enseignements vont régénérer la société. Leurs encycliques ont retenti comme des voix du ciel. Après avoir été des avertissements graves, parfois méprisés de la conscience humaine, elles redeviennent des chartes de reconstruction intellectuelle et morale. Le thomisme de Léon XIII contenait dans ses hautes et inépu-

sables doctrines toutes les forces de raison et de lumière qui devaient tuer le modernisme philosophique et théologique; la dévotion eucharistique restaurée par Pie X, prépara les jeunes générations, vigoureuses de santé spirituelle, qui sont prêtes pour l'action catholique que réclame maintenant Pie XI; les exhortations pacifiques de Benoît XV, qui furent souvent perdues dans le tumulte de la guerre, réapparaissent comme les paroles de charité dont a besoin la conscience internationale et égoïste des nations; et la lettre *Quadragesimo anno* de Pie XI, qui rejoint et renforce la *Rerum novarum* de Léon XIII, est accueillie comme le code de justice sociale qui définit la notion de propriété et de richesse légitimes, sur laquelle pourra se réédifier la fortune abîmée du capital et du travail, tout l'édifice croulant de l'économique moderne.

Ainsi, par la vertu du sang du Christ Jésus, l'Esprit de Dieu continue de sauver l'esprit des hommes. Ainsi se poursuit à travers les ténèbres de nos erreurs et de nos péchés la rédemption de l'esprit.

II

Me permettez-vous maintenant d'ajouter que l'œuvre de la rédemption étant une œuvre d'enseignement autant que de grâces surnaturelles, une œuvre de lumière autant qu'une œuvre de vertus, tous ceux-là qui dans l'Eglise participent à l'enseignement, doivent se préoccuper de rédemption. Et puisqu'il s'agit de rédemption de l'esprit.

est-ce que les universités catholiques ne sont pas, par définition, vouées à cet apostolat?

L'université est essentiellement ordonnée au bien de l'esprit. Elle a mission de lui enseigner la vérité, toutes vérités. Son nom même signifie l'universalité de son objet, de son domaine. Et quand l'université peut se prévaloir de la dignité spirituelle du catholicisme, elle reçoit de son catholicisme un mandat qu'elle ne peut ignorer. Puisque l'esprit en tous domaines du savoir, naturels ou surnaturels, cherche le vrai à travers ses propres ténèbres, c'est la mission haute de l'université catholique, héritière des révélations humaines et divines, de le ramener toujours vers la lumière quand il s'égare, et de coopérer à sa rédemption.

Ce n'est donc pas le moindre devoir du maître chrétien que d'enseigner avec la compétence qui convient la science humaine, et de la faire servir, quand cela est opportun, aux démonstrations de la vérité divine; et ce n'est pas le moindre devoir de l'étudiant de chercher à maintenir dans sa pensée les accords nécessaires, et de garder son esprit dans la vérité totale, naturelle et surnaturelle. Maîtres et élèves doivent donc se rejoindre, à l'université, dans ces hautes et nécessaires préoccupations.

Mais d'abord, vous, chers étudiants de l'Université, que faites-vous de votre esprit? Et le tenez-vous bien dans la lumière nécessaire de la rédemption?

Rappelez-vous de quel orgueil vous êtes nés, de quelles erreurs vous êtes capables, et qu'à moins d'adhérer aux

enseignements du Christ et de son Eglise, vous descendrez jusqu'à ce fond de vous-mêmes qui est illusion de l'esprit et corruption de la chair. Fils de ténèbres et de lumière, optez donc pour la lumière. Et dès lors gardez et développez en vous le don surnaturel de la foi. Combien de jeunes gens, instruits comme vous des conditions mêmes de la rédemption de l'esprit, ont fini par perdre leur esprit, je veux dire la foi, pour n'avoir pas chaque jour, ou assez souvent, rempli leur intelligence des pensées divines, pour ne l'avoir pas assez éclairée du Verbe de Dieu! Eloignez-vous de Dieu par vos pensées, et vous vous en éloignerez bientôt par votre volonté, par votre chair, par tout vous-mêmes. Ne communiant plus par une méditation ou une prière personnelle à l'esprit de Dieu, vous ne participerez plus bientôt ni à sa lumière ni à sa vie. C'est votre âme alors qui est en péril, qui mourra à sa foi chrétienne et à son premier amour: *nomen habes quod vivas, et mortuus es*⁽¹⁾. Pauvres jeunes gens, qui par un mouvement de folle indépendance de l'esprit s'imaginent donner un coup d'aile vers la lumière, et qui déjà choient dans leurs ténèbres et dans leurs passions!

Et pourtant vous devez vivre. Entendez donc la voix de Pie X, le pape de l'Eucharistie, voix que ne cessent de reprendre vos maîtres éducateurs, et allez au pain de vie, à la communion divine: et par cette communion au corps et au sang de Jésus, que le sang rédempteur garde vos

(1) *Apoc.* III, 1.

âmes pour la vie éternelle! Ce sera pour vous son utilité incessante et magnifique! Que le Verbe habite et illumine toujours vos jeunes et inquiètes intelligences!

D'autre part, chers étudiants, si vous placez votre esprit dans la vraie lumière, si vous accroissez toujours en vous cette lumière, ne la gardez pas captive en votre esprit, faites-la rayonner autour de vous. Soyez des apôtres de la lumière.

Aujourd'hui un immense besoin de vérité et d'action sollicite les jeunes. A cause de l'heure angoissante où ils vivent, et à cause des indigences, des dénuements matériels de leur propre jeunesse, ils sont plus soucieux et du présent et de l'avenir; ils délaissent de plus en plus le luxe des flâneries oisives, celui des folies intellectuelles et des jongleries stériles de l'esprit. Finis, non pas l'esprit ni sa gaieté légère qui fusent souvent chez vous comme des rayons de jeunesse vive, mais finis les vains amusements de l'intelligence, le dilettantisme frivole de la pensée!

Tout récemment encore, je voyais par le service d'information du Secrétariat international de la Presse universitaire catholique (no de juin 1933), de quelles hautes préoccupations s'animent vos jeunes camarades des universités catholiques du monde, quels programmes ils fixent à leurs loisirs.

En France, c'est l'armée toujours croissante de l'Association de la jeunesse catholique sortie des collèges et des universités, rompue aux disciplines de l'étude, de la

piété et de l'action, sollicitée par tant de conquêtes spirituelles à faire, et qui multiplie sur tous les terrains l'apostolat de sa charité.

Voyez, en Allemagne, 1,418,000 jeunes catholiques qui se concertent, se groupent, travaillent avec une jeune et belle hardiesse à la formation de ce qu'ils appellent le « nouvel homme ». En Belgique, c'est le groupe de l'« Esprit nouveau », une sorte de fascisme chrétien que stimule l'autre. Ils écrivent: « Nous vivons à l'époque du plan quinquennal et de la marche sur Rome, et ces manifestations d'énergie constructive fascinent notre jeunesse... » Et ils ajoutent: « Nous ne sommes ni démocrates ni conservateurs: nous sommes catholiques et cela nous suffit. Les encycliques constituent une base suffisante d'étude et d'action... »

Plus près de vous, aux Etats-Unis, c'est la Fédération nationale des amicales catholiques qui enrôle dans une immense armée tous les élèves, anciens et actuels, des collèges et des universités catholiques, et qui, au mois de juin dernier, dans son sixième congrès annuel tenu à New-York, se préoccupait tout particulièrement de l'application des encycliques pontificales *Rerum Novarum* et *Quadragesimo anno* aux problèmes de la reconstruction sociale.

Toutes ces attitudes de la jeunesse universitaire actuelle, en d'autres pays, vous sont, chers étudiants, un exemple de l'emploi qu'il faut faire de vos loisirs et de la sincérité pratique qu'il faut mettre dans votre catholi-

cisme. Soyez, à leur façon, et comme s'appellent ces jeunes, des « révolutionnaires », c'est-à-dire soyez des jeunes intellectuels ambitieux de faire triompher vous aussi et à votre tour d'« immortels principes », les immortels principes de la Rédemption.

L'Université Laval, par ses enseignements et par ses maîtres, vous aidera, chers étudiants, à devenir ces apôtres dont notre société canadienne elle-même a besoin. Elle est une maison d'études supérieures, mais si elle doit avec vous et dans ses laboratoires faire œuvre de science, elle doit aussi avec vous et dans ses chaires magistrales faire œuvre d'apostolat chrétien. L'université catholique, pour répondre à sa définition aussi bien qu'aux exigences de la crise actuelle, doit être à la fois maîtresse de sciences profanes et de vérités divines.

Un professeur du Collège de France osait déclarer récemment: « La science peut résoudre le problème de la crise, parce qu'elle est en mesure d'assurer à tous les humains, individu ou groupe, tout ce qu'exige leur bien-être, s'ils sont assez sages pour répartir équitablement ses produits. » Nul ne conteste, assurément, l'immense pouvoir industriel et économique de la science, mais on n'ignore pas non plus que le problème de la crise étant, dans la plus grande mesure, celui-là même de répartir *équitablement* les produits de la science, disons de l'activité humaine, ce problème devient tout aussitôt d'ordre moral autant qu'il est d'ordre scientifique.

Si la crise consiste en un fonctionnement défectueux

du mécanisme économique, c'est que celui-ci est actuellement réglé par le jeu libre des égoïsmes individuels: jeu libre, qui est à la fois une erreur économique et une erreur morale.

C'est contre cette erreur morale de l'égoïsme, de l'intérêt personnel porté jusqu'à l'accumulation antisociale des produits du travail, que l'enseignement catholique doit réagir. Et l'université, qui s'occupe de multiplier la science, doit donc aussi se préoccuper des doctrines qui règlent la vie sociale, elle doit enseigner cette science supérieure qui est l'étude, l'intelligence, l'application des doctrines de la morale évangélique.

Vous contribuerez à cet enseignement, messieurs les Professeurs, et à l'occasion vous saurez pénétrer vos leçons des leçons de l'Évangile. C'est par ce ministère supérieur que vous continuerez auprès de nos chers étudiants la rédemption de l'esprit.

Quæ utilitas in sanguine meo? demande encore Jésus après dix-neuf siècles qui se sont écoulés depuis l'oblation sanglante de son sacrifice. Répondons nous-mêmes, messieurs les Professeurs, à l'interrogation divine. Prenons au Calvaire la leçon qui corrige les erreurs de la pensée et qui tue les égoïsmes humains.

Méditons souvent nous-mêmes l'Évangile du Christ, et en particulier la page sublime des béatitudes. Incorporons-la à nos jugements. Faisons de ses préceptes la règle de nos enseignements, de notre action personnelle et pu-

blique. Et ainsi, par nous tous, messieurs, la vérité divine rayonnera encore sur cette maison, sur tous ces chers étudiants, sur tous les esprits, comme une lumière de perpétuelle rédemption.

DEVENEZ SAVANTS RESTEZ CHRÉTIENS⁽¹⁾

State in fide, viriliter agite et confortamini.
Restez fermes dans la foi, agissez en hommes et acquérez des forces nouvelles.

(I, Cor. XVI, 13.)

C'est à vous, c'est à nous tous que je veux appliquer, ce matin, l'exhortation de saint Paul. La foi à laquelle il faut se tenir avec fermeté, c'est la nôtre, la foi chrétienne; les forces nouvelles qu'il faut acquérir par un travail d'homme, par un travail viril, ce sont pour nous, entre autres, les forces de l'esprit, c'est la science: la science que vous venez ici chercher, chers Etudiants, la science que vous voulez toujours agrandir, messieurs les Professeurs. La science à conquérir, la foi à garder; voilà bien les objets essentiels de nos programmes universitaires. Et, en vérité, c'est à nous autant qu'aux fidèles de Corinthe que s'adresse l'Apôtre. Des forces intellectuelles à multiplier, des forces morales à augmenter sous le signe et l'influence de la foi: telles sont les grandes tâches qui nous attendent

(1) Discours prononcé à la Messe du Saint-Esprit, pour l'ouverture des cours, mercredi, le 12 septembre 1934.

au commencement de cette nouvelle année académique, et que vous me permettez de rappeler à votre attention.

Nous savons, Eminence⁽²⁾, par vos propres paroles et par toutes vos sollicitudes, combien vous souhaitez que nos universités canadiennes deviennent de plus en plus, de mieux en mieux, des centres de culture et des foyers intenses de vie spirituelle. Votre présence au milieu de nous, ce matin, nous est un nouveau gage de tout l'intérêt que vous portez à nos travaux, et de toutes les espérances que vous placez dans cette Université Laval.

Eminence, recevez, avec nos hommages, l'assurance de nos meilleurs efforts vers la conquête du savoir, pour l'illustration de plus en plus rayonnante de notre foi.

I

Je reprends, Messieurs, la recommandation de saint Paul: *State in fide, viriliter agite et confortamini*, et laissez-moi vous la traduire en une formule très simple, appropriée à nos actuelles préoccupations: restez fermes dans la foi, i. e. restez chrétiens; acquérez par un travail d'homme des forces nouvelles, i. e. instruisez-vous, devenez savants. Devenez savants, restez chrétiens: le premier mot d'ordre paraît ambitieux; il s'accorde pourtant avec le but même de votre vie universitaire; le second, restez chrétiens, n'est que le devoir exprimé de votre conscience et

(2) S. E. le Cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, grand chancelier de l'Université Laval.

de votre foi; il concourt avec le premier, il en assure une réalisation meilleure.

Devenez savants! Vous pensez sans doute, chers étudiants, que ce ne peut être là encore le but de vos études; vous êtes plus que cela modestes. Souvenez-vous pourtant que si le mot est ambitieux, pris dans un sens trop étendu, il n'est que juste et proportionné si on l'applique à un objet précis d'étude.

Devenir savant, en une matière quelconque d'un programme universitaire, c'est l'étudier avec intelligence, c'est approfondir cette matière, c'est la posséder en ses principes, en ses réalités essentielles et en ses déductions logiques. Devenir savant, c'est aller au fond des choses, au fond d'une chose, au fond de la vérité que l'on cherche. On ne sait pas, si l'on sait autrement, si l'on sait confusément et de façon superficielle. Il n'y a de science véritable que dans une connaissance qui comprend, qui étreint, qui possède en plénitude l'objet étudié. La science est dans une telle connaissance. Et l'on devient donc savant d'une science plus ou moins étendue selon que l'esprit a pu maîtriser, conquérir un ou plusieurs des objets de la connaissance humaine.

Et voyez-vous maintenant, messieurs et chers étudiants, que vous-mêmes, ici à l'Université, vous pouvez devenir savants? Il vous suffit de savoir travailler, de le vouloir, de tendre votre esprit, de l'appliquer en profondeur à l'objet de vos études universitaires. Vous deviendrez ainsi savants en ces études, au degré qu'exige votre

préparation à une carrière, au degré qu'exige aussi l'ambition que vous avez de posséder une culture, d'être *véritablement* instruits dans une société canadienne qui est trop souvent condamnée, en fait de culture, à se satisfaire des apparences.

Mais vous ne le serez, même à ce degré, savants, que si vous êtes soucieux d'aller au fond des choses, au fond des objets d'études que vous offrent ou vous imposent vos programmes.

Me permettez-vous d'ajouter que si je pense ce matin à vous exhorter à devenir à ce degré savants, c'est que trop souvent l'étudiant de nos Facultés ne s'en soucie pas assez. Je ne méconnaiss pas le travail sérieux auquel s'appliquent un grand nombre, et qui ne comporte aucune médiocrité. Mais je ne puis oublier que des étudiants parfois sont trop légers, restent à la surface des programmes, identifient la science avec l'à peu près, ne pénètrent pas avec effort la substance des idées, se font de la vie universitaire une conception fautive, où le travail modéré, le plaisir, la frivolité, les flâneries l'emportent sur la curiosité de savoir, et finissent par tuer la curiosité elle-même. De tels étudiants sont aujourd'hui de véritables arriérés, dont la vanité égale souvent l'impuissante prétention, en attendant que demain ils soient dans la société des documents authentiques dont on se servira pour juger nos déficiences intellectuelles. Ils pèchent contre eux-mêmes et ils pèchent contre la société. A cause de leur péché, ils seront des amoindris ou des médiocres chez un peuple qui manque de supériorités.

Chers étudiants, ne soyez pas de ces jeunes qui gaspillent leur esprit, qui n'en activent pas assez la flamme, et qui par leur faute ne brilleront jamais.

Confortamini: acquérez des forces nouvelles; mais souvenez-vous que vous ne les pourrez acquérir que par un effort vigoureux, viril: *viriliter agite*. Travaillez en hommes, *viriliter*, et selon les méthodes que vous apprendront vos maîtres, et qui requièrent de vous non seulement de l'attention aux leçons magistrales, mais de l'initiative personnelle, l'effort, la curiosité de vous instruire par vous-mêmes, par des travaux ou des lectures appropriés qui vous conduisent plus avant dans les sciences que vous étudiez. Vos succès sont conditionnés tout à la fois par l'effort et par la méthode.

Des méthodes d'études passives où l'activité de l'élève ne va pas plus loin que le texte d'un manuel ou celui des notes de cours, et qui dispensent d'aller aux bibliothèques, sont des méthodes d'écoles primaires dont il faudrait bien tout de même se priver à l'Université. Si, d'ailleurs, nous souffrons d'une paresse d'esprit qu'il est devenu banal ou périlleux de signaler, c'est peut-être justement parce qu'il manque à nos méthodes d'études et d'enseignement l'éducation suffisante de l'initiative, et qu'il manque, partant, à l'esprit de nos étudiants le souci même de développer cette initiative.

Viriliter agite. Travaillez comme des hommes, chers jeunes gens; et vous verrez quel profit résulte d'un tel travail, quelle joie l'accompagne, qui jaillit tout ensemble

de la conscience et de l'esprit: de l'esprit qui s'illumine de clartés, de la conscience qui se satisfait du devoir.

Chers étudiants, vous êtes des semeurs au champ nouveau et lumineux de votre jeunesse. Soyez fiers, soucieux de votre tâche. Mais sachez semer. Notre-Seigneur a voulu pour lui-même ce beau rôle de semeur: il en a esquissé, sur le champ des âmes, le geste auguste, et il a dit l'inégale fécondité des sillons ou des terres ensemencés. « Le semeur sortit pour semer » (Matth. XIII, 3). *Ecce exiit qui seminat seminare*. Le semeur, c'était Lui. Mais le semeur aujourd'hui c'est vous, n'est-il pas vrai? Vous venez ici commencer votre sillon. Et c'est le printemps, puisque c'est la saison de votre jeunesse. Voici le soleil qui ruisselle dans vos âmes et sur vos fronts. La terre est prête, gracieuse et souple, toute verte des germinations premières de l'adolescence. Oh! le beau champ du semeur! Et quel beau matin! et vous sortez pour semer. Mais, ô semeurs, prenez garde! Vous qui jetterez à pleines mains la semence, inquiétez-vous. Il y a les oiseaux, les frivoles oiseaux, qui la peuvent enlever, et les sillons vont rester stériles. Et la semence, jetez-la en profondeur au sol de votre esprit: n'allez pas semer sur des surfaces que demain brûlera le soleil, où rien ne prend racine, où se dessèche l'herbe tendre des grains qui lèvent. Et n'allez pas non plus, ô semeurs, semer au milieu des épines, au milieu des végétations malsaines qui étoufferont vos moissons en fleurs.

Il est si fertile, à vingt ans, le champ du travail, ce

champ spirituel de la vie où se dressent vos jeunes silhouettes; il est si beau, si beau, qu'il vaut bien pour vous la peine d'y faire de belles semences!

Faites-les donc avec la prudence et l'art du semeur. C'est de la moisson promise à votre labeur que vous recevrez les forces nouvelles que souhaite votre jeunesse; et elle vous procurera, cette moisson, le froment pur de la vérité, le froment de la science, dont a faim votre esprit. *Viriliter agite, confortamini.*

II

Mais, messieurs et chers étudiants, voulez-vous pour vos semences un moyen surnaturel de les féconder, et pour l'art de semer un moyen certain de le faire adroit et sûr, entendez encore saint Paul: *State in fide*. Restez chrétiens. Oui, chers jeunes gens, gardez votre foi; restez chrétiens.

Il y a une action réciproque de la foi sur l'esprit et de l'esprit sur la foi. La foi oriente l'esprit en lui révélant le mystère de la vie, elle le stimule, elle lui fournit toutes ses raisons humaines et surnaturelles d'aller vers la science, vers la vérité. D'autre part, l'esprit, par une activité propre qui s'ajoute à la grâce, exerce la foi, la développe, l'augmente; et si par l'étude il sait s'enrichir, il fait hommage à la foi de ses conquêtes spirituelles. Par l'esprit la science glorifie la foi. Et cela même, ce jeu des réactions inévitables, naturelles et surnaturelles, de l'intelligence

sur la foi, et de la foi sur l'intelligence, vous est un puissant motif de tenir à votre foi, d'y tenir ferme.

Vous voulez, Messieurs, devenir des savants : soyez profondément chrétiens. Votre christianisme éclairera vos consciences de toutes les lumières qu'il projette sur la fin de l'homme, et vous apercevrez mieux, au fond de ces consciences, l'obligation certaine de conquérir par le travail vos destinées humaines et divines, de faire produire cent pour un le grain du semeur, de ne laisser jamais inemployé ou improductif le don de Dieu.

Travailler est un devoir, depuis que Dieu a créé l'homme et lui a imposé des tâches providentielles. Et c'est la foi, c'est la conception surnaturelle de la vie, qui fait le mieux comprendre la vocation individuelle des travailleurs.

Je sais bien que des jeunes gens qui sont sans foi peuvent aussi être laborieux. Il y a des ambitions purement humaines qui soulèvent jusqu'à l'héroïsme l'effort de l'homme. Mais pourquoi des jeunes gens qui ont la foi, ne trouveraient-ils pas vraiment dans cette foi elle-même, pour le meilleur emploi de la vie, des raisons plus puissantes encore, et supérieures à celles de la nature ? La foi ne vous explique-t-elle pas mieux vos raisons de vivre, et à vous, étudiants, vos raisons de préparer à l'Université le rôle social, spirituel que doit jouer, chez nous comme ailleurs, l'élite catholique ?

Jeunes gens chrétiens, faites donc de votre application, de votre assiduité au travail, une sorte d'illustration de la

foi, une apologétique de la vie chrétienne. Qu'on ne dise pas que chez vous la foi ne peut soutenir l'effort, ou qu'elle se concilie comme naturellement avec la médiocrité. Sur-tout ne laissez pas dire, comme on l'a affirmé quelque-fois, que le surnaturel tue l'ambition naturelle, ambition qui est un élément indispensable de la supériorité. La foi ne comporte pas l'indifférence pour des succès qui souvent dépassent nos personnes, et importent au prestige de l'Eglise elle-même. Les chrétiens ne doivent donc pas laisser passer en d'autres mains le sceptre des supériorités. Et s'il arrive que nous, catholiques, nous sommes des médiocres, c'est que nous ne sommes pas intelligemment catholiques, c'est que notre foi est devenue une foi de routine, une foi insouciante, une foi paresseuse ou toute sentimentale, qui ne s'élève pas aux régions supérieures de la raison et de la volonté. Une foi qui n'est pas logique, et qui ne prend pas toute la vie de l'étudiant, toute la vie de l'homme instruit pour la transformer en un pressant devoir intellectuel, en une supériorité manifeste, est une foi de charbonnier qui n'est pas digne de vous. Une telle foi déshonore le christianisme. Il lui manque, assurément, de s'accompagner soit d'une intelligente formation spirituelle, soit d'une générosité personnelle, sans lesquelles sa vertu reste inactive ou inefficace.

State in fide. Tenez donc ferme à la foi, mais à une foi intelligente et généreuse. Pour y tenir, chers étudiants, gardez bien encore toutes vos bonnes habitudes de vie morale. Ce sont les passions indomptées et victorieuses qui

souvent font monter vers l'esprit les fumées qui l'obscurcissent. Vous surtout, chers jeunes gens, qui arrivez à l'université, qui sortez des collèges où votre jeunesse fut si jalousement protégée, et qui voyez enfin tomber tant de barrières qui vous avaient retenus, prenez garde qu'avec les barrières tombées ne s'émancipent vos vertus. Votre foi souffrirait d'une liberté mal comprise.

Mais pour garder vos vertus, pour vivre intensément par la foi, et d'une foi logique qui soutienne votre effort, il vous faut en étudier constamment le mystère; de même que l'on ne peut vivre intensément par la science qu'à la condition d'y appliquer sans cesse les énergies de sa pensée. Or, Messieurs, me permettrez-vous de vous le redire ce matin, l'occasion en est si belle: nous, Canadiens français, nous n'avons pas assez le goût, ni n'éprouvons assez le besoin intellectuel des études supérieures de la religion. Et vous, chers étudiants, vous, les derniers venus aux études universitaires, vous apportez peut-être vis-à-vis les études religieuses, les mêmes indifférences, les mêmes négligences qu'ont apportées vos devanciers.

Et c'est de toutes ces négligences, de toutes ces indifférences que sont composées tant de tiédeurs d'esprit et d'action que l'on constate souvent, lorsqu'on mesure à sa valeur pratique le sens surnaturel de la vie de tant de chrétiens instruits.

Absence de fierté catholique qui est tour à tour cause ou effet de cette sorte d'apathie religieuse de l'esprit! Il faut pourtant connaître la science religieuse autant que la

profane. C'est un jeune universitaire de Belgique qui écrivait récemment: « Notre catholicisme se meurt d'avoir été séparé de notre formation intellectuelle. Il faut mettre fin au divorce lamentable qui sépare la culture de la religion. »

Nous sommes peut-être coupables d'avoir nous-mêmes, sans trop nous en rendre compte, laissé s'établir un tel divorce. Et la science religieuse n'a pas obtenu dans notre pédagogie classique, je ne dis pas la place, mais la faveur, le prestige, l'influence de vie et de formation intellectuelle qu'elle devrait avoir.

Je sais, d'ailleurs, que l'on se préoccupe de rétablir dans nos enseignements profanes et religieux l'équilibre des valeurs. L'Université Laval, pour sa part, veut contribuer à cette restauration en instituant cette année un cours supérieur de religion, obligatoire pour tous les élèves. Vous serez attentifs, chers étudiants, à ces leçons nouvelles, et vous en goûterez tout à la fois le charme et le profit. Soyez attentifs à la doctrine, parce que le péril intellectuel est pour vous plus grave que le péril moral. L'un et l'autre doivent être conjurés, mais les tentations de l'esprit étant, chez les jeunes gens instruits, plus profondes, plus angoissantes que celles de la chair, ce qu'il faut craindre, dans cette lutte contre de telles tentations, ce n'est pas la science humaine, c'est l'ignorance religieuse.

Vous étudierez donc, chers jeunes gens, votre religion; vous approfondirez vos raisons de croire, et par elles vous stabiliserez mieux votre foi. *State in fide.*

Mais laissez-moi, avant de finir, vous recommander, à vous qui avez vingt ans et qui avez besoin d'aimer, de ne pas isoler, dans cette étude de la foi, votre cœur de votre esprit. Mettez dans vos relations intellectuelles avec la vérité et avec Dieu toute la tendresse de votre piété. « Dieu est si bonne chose que meilleure ne peut être », disait Joinville à l'enfant royal qui devait être saint Louis. Voulez-vous goûter à cette douceur de Dieu? Conversez avec lui dans la prière; retenez-le sur votre cœur sensible, après la communion; offrez à son amour les sacrifices de votre chair. Et vous éprouverez l'inexplimable douceur du divin Maître.

Et vous recevrez de lui toutes les forces nouvelles que vous venez ici chercher, et celles de l'esprit et celles de la volonté, et celles de la science et celles de la foi. Oh! oui, chers étudiants, je vous en conjure une dernière fois avec saint Paul: *State in fide, viriliter agite et confortamini*. Amen.

POUR FORMER DES HOMMES NOUVEAUX⁽¹⁾

Veni, Creator Spiritus.

C'est par un appel à l'Esprit créateur que nous recommençons chaque année, dans notre université, le travail de l'esprit, et que nous reprenons la tâche difficile d'y instruire la jeunesse. N'est-ce pas une création continuée que la formation de l'étudiant? Et c'est pour en assurer l'accomplissement heureux que nous faisons ensemble cette prière à l'Esprit créateur: *Veni, creator Spiritus*.

Former l'étudiant, achever l'homme dans le jeune homme qui se prépare aux responsabilités de la vie, c'est continuer de créer un homme nouveau; c'est, aujourd'hui, créer l'*homme nouveau* que réclament des temps nouveaux. Et si une telle création doit être le chef-d'œuvre de la pédagogie humaine, elle ne peut être aussi que l'œuvre d'une collaboration divine. Que pourrions-nous, éducateurs inhabiles ou trop impuissants, pour créer en ces jeunes gens qui viennent à nous, de l'humanité nouvelle si nous n'avions près de nous, coopérant avec nous, l'Esprit de Dieu! Chers étudiants, c'est en vous voyant

(1) Discours prononcé à la Messe du Saint-Esprit, pour l'ouverture des cours, mercredi le 11 septembre 1935.

ce matin groupés au pied de cet autel, offrant à Dieu vos âmes incomplètes mais anxieuses de plénitude, vos âmes inachevées mais soucieuses de perfection, que nous nous sentons pressés de dire à Dieu lui-même: *Emitte Spiritum tuum et creabuntur*. Envoyez, Seigneur, votre Esprit, et ils seront créés, ils seront demain des hommes nouveaux, ces étudiants, ces jeunes qui avec tant de sincérité veulent être demain des instruments nouveaux de votre sagesse, et à leur tour, des ouvriers d'une société meilleure.

Il y a quelques jours, exactement dimanche dernier, 8 septembre, se terminait à Prague, en Tchécoslovaquie, le XIVe congrès international des Etudiants catholiques que groupe l'Association *Pax Romana*. Cette vaste association de toutes les Fédérations nationales d'étudiants catholiques, préoccupée elle-même des problèmes et des inquiétudes de l'heure présente, avait mis au programme du congrès de cette année l'étude des moyens les plus efficaces de préparer, dans nos universités catholiques, ceux qu'elle appelait elle-même les « hommes nouveaux » dont a besoin une société nouvelle. *Homo novus in Christo*: telle fut la formule qui résuma dans sa forte concision tout le programme des cours et des conférences de ce congrès, et qui fut commentée dans toutes les langues que l'on entendit, à Prague, exprimer l'universelle pensée de l'Eglise du Christ.

Vous serez invités, chers étudiants, à vous associer à *Pax Romana*, à vous joindre à cette armée internationale des étudiants catholiques qui veulent que règne dans le

monde la paix romaine, c'est-à-dire, la paix du Christ procurée par l'Eglise de Rome et par l'Evangile. Souvenez-vous comme eux dès ce matin qu'une telle paix n'est possible qu'à condition que travaillent à l'établir des hommes nouveaux, des hommes qui soient formés, renouvelés dans le Christ: *homo novus in Christo*.

Eminence⁽²⁾, vous avez voulu adresser vous-même, il n'y a pas si longtemps, à notre jeunesse de Québec des paroles qu'elle garde comme des mots d'ordre de sa vie intellectuelle et de sa conduite morale. Permettez que je place sous votre paternelle bénédiction les paroles que le Recteur de l'Université Laval doit dire ce matin à ces étudiants qui viennent demander à Dieu de les remplir de son Esprit, et qui vous remercient avec tous leurs maîtres, d'avoir bien voulu venir présider cette cérémonie, et vous associer à leur prière.

I

L'homme nouveau que nous voulons former dans cette université, et que vous voulez être, chers étudiants, doit être avant tout un homme soumis à Dieu, éclairé de sa lumière, et vivant de sa grâce.

Appeler l'Esprit créateur comme vous le faites ce matin: *Veni, creator Spiritus*, c'est bien reconnaître d'abord

(2) Son Eminence le Cardinal Villeneuve, O.M.I., archevêque de Québec, Grand Chancelier de l'Université Laval.

votre dépendance vis-à-vis de Dieu; c'est aussi tendre vos regards vers sa lumière, et c'est vouloir vivre de sa grâce, de cet amour divin dont l'Esprit est la flamme.

L'homme nouveau doit être soumis à Dieu. Certes, il n'est pas nouveau que l'homme se doive soumettre à Dieu. Mais il peut être nouveau que l'homme soit tenu de prendre davantage conscience de sa dépendance vis-à-vis de Dieu. Qui ne sait qu'aujourd'hui l'esprit de l'homme s'isole trop de l'Esprit de Dieu? Qui ne sait, par exemple, qu'au lendemain de la grande guerre, à l'heure des restaurations économiques qui devaient être si caduques, l'homme a voulu fonder trop exclusivement sur l'homme tout le dessein, tout le travail de reconstruction sociale? De ce travail il a parfois systématiquement écarté Dieu. C'est un effroyable naturalisme qui pénétra de ses ambitions et de son impiété la vie plus facile de l'homme, et sa fortune plus abondante. On oublie si facilement Dieu, quand il semble que l'on peut se passer de lui. Des chefs de révolutions ont voulu, comme en Russie, construire officiellement sur l'athéisme la cité nouvelle. Et même après toutes les déceptions causées par la banqueroute économique qui depuis cinq ans angoisse les peuples, qui ne sait encore que l'on essaie en certaines républiques de supprimer Dieu, le Dieu du ciel, pour lui substituer un dieu terrestre, un dieu national, un dieu fait chair dans les muscles, et dans le sang d'une race? Et cette substitution, cette adoration nouvelle n'est qu'un acte d'athéisme,

une négation du Christ, et une forme de persécution contre l'Eglise du vrai Dieu.

C'est pour cela, c'est pour tant de révoltes officielles, et pour tant d'oublis, chez tous les peuples, des fins surnaturelles de l'homme que Notre Très Saint-Père le Pape, Vicaire de Jésus-Christ sur terre, se préoccupe aujourd'hui avec une insistance inquiète, que marquent ses admirables encycliques, de ramener aux principes fondamentaux du dogme chrétien toute l'organisation politique et sociale des peuples, toute la morale privée ou publique des hommes. L'immense croisade de l'*Action catholique* dirigée par le Pape lui-même n'a pas d'autre fin. Et comme l'éducation de la jeunesse, de la jeunesse étudiante aussi bien que de la jeunesse ouvrière, est l'une des œuvres primordiales de cette action catholique, c'est sur la doctrine sans cesse prêchée de l'autorité de Dieu et de la dépendance de l'homme, — Sa Sainteté nous le rappelait elle-même il y a quelques semaines dans une audience privée, qu'elle voulait bien nous accorder, — qu'il faut fonder cette éducation. Et l'immense fédération des étudiants des universités catholiques n'a pas d'objet plus souhaité que de grouper dans une foi plus pratique, j'ose dire plus personnelle et plus vécue, tous ces étudiants qui pourraient être, qui devront être demain une force supérieure de la société chrétienne, une force religieuse de toutes les vies nationales.

Et si j'insiste devant vous, chers étudiants, sur ce point d'une conviction raisonnée et pratique de votre dé-

pendance totale de Dieu, et partant de la subordination totale de votre vie à son service, c'est qu'une telle conviction, une telle doctrine, si elle est facilement acceptée à dix et quinze ans, est facilement oubliée, quand elle n'est pas pratiquement mise de côté, à vingt et vingt-cinq ans. A votre âge surgit en l'homme nouveau, avec plus d'intensité que jamais, le conflit de l'humain et du divin; je veux dire le conflit de la concupiscence et de la foi. A cette heure de la vie, la passion qui veut abolir la vertu, ne peut rassurer la conscience qu'en y voilant d'épaisses ténèbres les clartés premières du *Credo*. Cela fut de tout temps le grand péril spirituel de la jeunesse. Et ce péril redouble ses dangers à cette heure de déroute et d'universelle incertitude, au moment où tout semble crouler de ce qui fit le bonheur et la fortune des générations qui vous ont précédés, au moment où en tant de milieux bouleversés par la crise tout est remis en question, y compris même la question du surnaturel, le problème lui-même de la vie et de ses destinées.

Serai-je indiscret si j'ajoute qu'il arrive souvent que parmi vous il y a des âmes qui sont troublées, qui s'égarent soit aux chemins d'ombre de l'erreur intellectuelle, soit aux sentiers périlleux de l'erreur morale? Grâce à Dieu, ils sont peu nombreux, chez nous, dans notre jeunesse étudiante, ceux qui pour tant de causes secrètes ou involuées, ne vivent pas leur catholicisme, s'isolent de toute participation à la vie religieuse, passent à l'université sans que ni à leur chambre, ni au pied d'aucun autel ne

s'affirme la foi de leur baptême. Ils sont rares. Je ne veux pas les ignorer; et je veux mettre en garde ceux que pourraient tenter de pareilles aventures spirituelles. Légèreté, snobisme, aveuglement d'esprit, goût morbide d'originalité: il y a de tout cela le plus souvent à l'origine des brimades religieuses de la jeunesse, à l'heure où commence de s'étendre dans certaines âmes baptisées la nuit d'une trop volontaire impiété. Mais tout cela est infiniment dangereux quand on porte dans sa tête l'orgueil inné de l'esprit, et dans sa chair le feu toujours attisé des passions.

Aussi, chers jeunes gens, comme vous avez raison de renouveler ce matin, avec ferveur, votre appel à l'Esprit de Dieu, de demander à cet Esprit de descendre dans le vôtre pour en informer toutes les facultés! Comme vous avez raison de marquer ainsi votre foi en Dieu, votre dépendance humaine et votre filiation divine! Mettez donc dans cet appel — *Veni, creator Spiritus* — tout l'acte de foi.

Oui: foi en Dieu qui vous a créés, et qui est tout ensemble votre principe et votre fin. Foi en Dieu qui a lui-même placé au foyer matériel de votre être la flamme spirituelle et immortelle de l'esprit. Foi en Dieu qui a mis en votre âme les énergies qui vous font capables de penser, d'agir, de vous mouvoir, si bien que ce n'est qu'en Dieu lui-même et par Dieu que vous avez l'être et le mouvement: *in ipso enim vivimus, movemur et sumus*⁽³⁾.

(3) *Actes*, XVII, 28.

Foi en Dieu, par qui tout être fini a reçu son commencement: puisqu'avant d'être il n'était rien, et que rien ne peut se donner l'être.

Foi en Dieu qui préexiste à toutes les causes secondes en lesquelles il a prolongé jusqu'à vous sa puissance de créateur, et par lesquelles il a fait arriver jusqu'à vous l'attention magnifique de sa providence et de son amour.

Un tel acte de foi monte vers Dieu comme une adoration de votre esprit, comme la soumission de tout votre être à l'Être divin. Et puisque rien ne se perd de ce qui monte vers le ciel, Dieu lui-même, attentif à votre prière, continuera de créer en vous l'homme nouveau qui veut vivre sa foi; et il donnera à l'étudiant chrétien qui, pendant cette année veut conquérir la science, la lumière vive dont a besoin son esprit.

II

Souvenez-vous, en effet, chers messieurs, jeunes gens qui cherchez de la lumière, que l'Esprit créateur est aussi lui-même la lumière. Toute la Trinité est lumière: aucune de ses Personnes augustes qui ne possède en plénitude les attributs divins. Le Père qui a créé la lumière est source infinie de toute lumière. Le Fils, qui est le Verbe, qui est la pensée de Dieu, est pour cela, en plénitude, vie et lumière: *in Ipso vita erat, et vita erat lux hominum*⁽⁴⁾,

(4) S. Jean, I, 4.

nous dit saint Jean. Mais l'Esprit lui-même, cet Esprit qui plana sur le chaos des créations premières comme un souffle puissant, et qui y produisit l'ordre merveilleux des mondes innombrables, est aussi lumière. L'ordre est lumière. Et la sagesse est lumière. Et si le Verbe, engendré du Père, est la Sagesse personnelle, l'Esprit à cause même de la communication éternelle des attributs infinis, est souvent identifié dans les saints livres avec cette sagesse incréée. *Invocavi et venit in me Spiritus sapientiae*⁽⁵⁾. *Requiescet super eum Spiritus Domini: Spiritus sapientiae et intellectus*⁽⁶⁾. Etant l'Esprit de sagesse, il est aussi l'Esprit de vérité: c'est l'Esprit que promettait le Christ lui-même à ses disciples: *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem*⁽⁷⁾.

En l'homme c'est aussi l'esprit qui est lumière: pâle reflet de l'Esprit divin, création de sa puissance, il en émane comme un rayon mystérieux, et nul mouvement ne lui est plus naturel que de remonter vers son foyer, vers l'Esprit, pour y chercher un accroissement de sa propre lumière.

Ce mouvement de l'esprit de l'homme vers l'Esprit créateur, nous en faisons ce matin le geste nécessaire. Nous, vos maîtres, pour que l'Esprit saint nous guide dans l'œuvre de formation qui nous est confiée, et pour qu'il féconde tant de labeurs que nous entreprenons soit

(5) *Sap.* VII, 7.

(6) *Isaïe*, XI, 2.

(7) *S. Jean*, XVI, 13.

pour enseigner la science, soit pour en accroître le trésor; vous, chers étudiants, pour que ce même Esprit de lumière donne à vos esprits de nouvelles clartés, qu'il en fasse vraiment les esprits nouveaux par qui vivra et règnera l'homme nouveau. Appelez aussi cet Esprit d'intelligence, pour qu'il fasse vos esprits toujours plus aptes à recevoir l'enseignement qui vous est donné, toujours plus capables de coordonner dans l'harmonie de la foi et de la raison toutes vérités, toujours plus soucieux de ce travail personnel qui complète le travail du maître, et qui élargit à sa pleine mesure l'aptitude naturelle des esprits.

La science ne se laisse pas toujours facilement capter, et il y faut avec l'effort, la souplesse, la subtilité convenable de l'intelligence. Mais la force de l'intelligence est variable comme tous les cerveaux qui en sont l'instrument; elle est variable aussi comme toutes les grâces de lumière que dispense l'Esprit de Dieu. C'est pourquoi, chers étudiants, vous qui désirez le succès dans vos études, demandez à l'Esprit de soutenir votre effort, de faire plus habiles vos facultés de connaître, d'y faire affluer plus de lumière. Et vous seconderez par la vigueur même de votre initiative, par la persévérance de votre travail, la grâce de l'Esprit. Saint Bonaventure déclare que c'est à la sueur de notre front que nous arriverons à connaître la vérité. Ayez le courage de faire ruisseler à votre front cette sueur nécessaire, et Dieu fera plus abondante l'effusion de sa propre lumière.

Vous demanderez à Dieu plus que l'intelligence de la

vérité technique ou professionnelle que vous cherchez d'abord, et que vous dispensent vos maîtres. Vous demanderez l'intelligence de toutes vérités. Il y a une sorte d'interdépendance de toutes les vérités éparses dans la nature et dans l'esprit, parce qu'elles émanent toutes d'un même Esprit divin qui est l'Esprit de vérité. Et c'est bien souvent la coordination de ces vérités multiples, leur harmonie nécessaire qui tourmentent nos esprits toujours courts, et toujours limités dans leurs visions d'ensemble.

Dans son sermon sur la *Loi de Dieu*, Bossuet imagine qu'il est transporté sur un haut sommet, et qu'il aperçoit de cette cime le monde immense, varié, physique et spirituel, avec ses mouvements et ses mystères innombrables. Il est comme pris de vertige. Son génie s'effraie d'une vision qui semble plus large et plus haute que sa puissance. « Ce que je puis apprendre de ce monde, dit-il, est mêlé de tant de sortes d'erreurs que mon âme demeurerait suspendue dans une incertitude continuelle si elle n'avait que ses propres lumières. » Mais il écoute Dieu qui parle à son esprit et qui lui dit pour rassurer sa faiblesse: *Ego sum via, veritas et vita*. Et c'est l'esprit tendu vers cette parole et vers cette lumière que Bossuet cherche la vérité, qu'il la comprend, qu'il l'accepte et qu'il l'adore.

Vous, chers étudiants, vous gravisiez en ce moment la cime symbolique dont parle Bossuet; votre jeune regard embrasse avec peine l'étendue immense de la science et de la vérité. Peut-être comprenez-vous mal certains

accords que la foi et la raison proposent à votre esprit. Prenez garde de conclure de votre impuissance à tout comprendre, à la négation de ce qui est d'abord incompris. Ayez plutôt l'humilité d'esprit de Bossuet, et avant de nier tendez l'oreille vers des voix divines supérieures aux voix humaines; tendez votre regard vers des lumières qui ne peuvent sourdre de votre pensée mais qui rayonnent à flots de la pensée de Dieu, *Veni, creator Spiritus*.

Mais demandez aussi à l'Esprit le goût de la vérité. Combien parmi vous peut-être qui se résignent à ne pas savoir ou qui ne se soucient pas assez de comprendre, parce qu'ils n'ont pas assez développé en eux le goût ou la passion de la vérité! L'esprit des jeunes est pourtant avide. Hélas! quand il s'agit d'études supérieures, ou de conquérir avec effort la science, il est, chez beaucoup de jeunes, indolent ou paresseux. Et cette indolence même compromet souvent l'équilibre de l'esprit. Il y a chez certains jeunes gens telles défaillances de la pensée ou du jugement qui sont la rançon des négligences à s'instruire, à chercher, et à comprendre. Il y a trop d'intelligences molles, qui s'endorment dans les demi-vérités. Il y a des esprits sceptiques qui se complaisent dans les flottements fantaisistes du doute ou de l'erreur. Il y a ce qu'on appelle des âmes invertébrées, sans énergie ou sans ressort, sans ossature spirituelle, et qui sont satisfaites de leur condition médiocre, de leurs attitudes humiliées, qui préfèrent ignorer plutôt que de se dresser dans l'effort intellectuel, et qui souvent, à cause même de leur igno-

rance, deviennent pour eux-mêmes de faux témoignages contre la vérité.

Vous n'appartiendrez, chers étudiants, à aucune de ces catégories d'esprits. Vous qui voulez être des hommes nouveaux, ne soyez ni insoucians de culture, ni satisfaits de flotter à tout vent de doctrine. Et puisque vous invoquez ce matin l'Esprit créateur, vous lui demanderez de créer en vous une intelligence droite: *spiritum rectum innova in visceribus meis*; une intelligence qui soit non seulement curieuse de vérité, mais qui en soit toute pénétrée, toute baignée; une intelligence qui se meuve dans la lumière, qui aperçoive dans la vérité divine la raison profonde des vérités humaines; une intelligence qui, par l'Esprit de Dieu, et malgré toutes les ombres du mystère, reconnaisse sa dépendance spirituelle et proclame sa filiation divine. *Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei*⁽⁸⁾.

III

Enfin, chers messieurs, l'homme nouveau que vous préparez en vous-mêmes, doit vivre de la grâce. On ne conçoit pas un jeune homme chrétien, un étudiant catholique conscient de son baptême, qui ne vive dans l'amitié divine. Selon la formule de *Pax Romana*, il doit vivre du Christ: *Homo novus in Christo*.

(8) *Ad Rom.* VIII, 9.

C'est cette vie dans le Christ, cette grâce supérieure et surnaturelle que vous sollicitiez tout à l'heure. *Imple superna gratia quæ tu creasti pectora.*

Je ne veux pas insister sur cette création de vie morale que doit opérer en vous l'Esprit. Me permettrez-vous de vous rappeler seulement qu'une bonne vie morale, que la vertu est nécessaire à tous ceux-là, au jeune homme en particulier, qui veulent comprendre quelque chose aux enseignements de l'Esprit de Dieu: *Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei: stultitia enim est illi, et non potest intelligere*⁽⁹⁾.

Cette folie de l'esprit dont parle saint Paul, c'est la folie du péché, c'est la folie du mal moral qui si difficilement se concilie avec l'intelligence claire de la vérité.

Ce n'est donc pas seulement la pensée qu'il vous faut remplir de la lumière d'en haut, ce sont aussi les sens, les facultés inférieures si souvent chargées de ténèbres. *Accende lumen sensibus.* Votre corps lui-même n'est-il pas, au surplus, le temple de l'Esprit? *An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus*⁽¹⁰⁾? Ce doit être l'une des préoccupations du jeune homme, de l'homme nouveau qui s'élabore en tout étudiant, de conserver en sa chair l'Esprit saint, de savoir de quel esprit il est, de discerner, de retenir l'esprit véritable auquel doivent obéir toutes ses facultés, les sensibles comme les intellectuelles.

(9) I Cor. II, 14.

(10) I Cor. VI, 19.

Car les facultés sensibles ont des appétits qui peuvent tromper les facultés supérieures. Il y a un esprit du mal qui contredit en vous l'esprit du bien. Sachez donc à qui vous devez obéir ou abandonner la conduite de votre jeunesse. *Carissimi, nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint*⁽¹¹⁾. Il est si facile au jeune homme de croire plutôt à la tentation des sens, à l'esprit charnel qui avilit sa dignité! Sachez discerner en vous les esprits, et reconnaître à sa vertu purifiante et divinisante, l'Esprit de Dieu. C'est à cette condition que vous vivrez de la vie véritable: *Et dabo vobis spiritum et vivetis*⁽¹²⁾.

Cette vie supérieure dont vous vivrez sera justement la vie du Christ, en laquelle il faut tout instaurer; ce sera la vie libre des enfants de Dieu, la vie de ces fils d'adoption que nous avons mérité d'être par le sacrifice rédempteur du Christ lui-même. *Non enim accepistis spiritum servitutis in timore, sed spiritum adoptionis filiorum*⁽¹³⁾. Fils adoptifs de Dieu, vivant dans la grâce de la pureté, dans les vertus de votre baptême, vous ne vivrez pas dans la crainte des esclaves du péché, mais dans l'amour du Père qui est au ciel. Votre vie d'étudiants recevra de cette association divine tout son mérite, tout sa meilleure joie. Vos actions, pénétrées de la grâce, auront au regard de Dieu toute leur valeur spirituelle et sanctifiante. Vous serez comme entés sur le Christ, selon la forte expression

(11) I, Jean, IV, 1.

(12) *Eccl.*, XXXVII, 6.

(13) *Ad Rom.* VIII, 15.

de saint Paul, et de lui en vous il y aura cette communication de grâce et d'amour, qui fera divine votre vie humaine.

Voulez-vous, avant que je finisse, entendre à ce sujet un mot du doux saint François de Sales? Je lisais ce mot pittoresque, il y a quelques semaines, tout près du tombeau magnifique de ce grand évêque, au bord du lac d'Annecy, dans ces merveilleux décors de nature qui ont si souvent projeté leur grâce dans le style de l'écrivain que fut Monsieur de Genève.

« Si vous entez un rosier, et que dans la fente du tige vous mettez un grain de musque, les roses qui en proviendront seront toutes musquées. Fendez donc votre cœur par la sainte pénitence, et mettez l'amour de Dieu dans la fente; puis entez sur icelui telle vertu que vous voudrez, et les œuvres qui en proviendront seront parfumées de sainteté sans qu'il soit besoin d'autres soins pour cela⁽¹⁴⁾. »

Chers étudiants, qui avez tant besoin d'affection, faites donc à votre cœur la blessure de l'amour de Dieu. Dieu lui-même sera dans cette fente, dans cette blessure. Et dès lors, par lui passeront toutes vos autres amours, et avec elles toutes vos pensées, toutes les ambitions, toutes les actions de votre jeunesse. Et toutes, à ce contact de sève divine, se parfumeront de sainteté. C'est toute votre vie universitaire, toute votre vie humaine qui sera renou-

(14) *Traité de l'Amour de Dieu*, tome V, p. 240-241. Cité dans *le Prêtre à l'Ecole de F. de Sales*, p. 37.

velée et embaumée par cette greffe. Et vous deviendrez ainsi dans le Christ et par le Christ, les hommes nouveaux que réclame une société nouvelle: *Homo novus in Christo*. Amen.

LA SEMENCE DE VIE⁽¹⁾

Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. (S. JEAN, XII, 24-25.)

C'est le Christ qui parle ainsi. Il emprunte à un phénomène de la nature le symbole des vies utiles; il établit sur un contraste, celui de la vie et de la mort, celui de la vie jaillissant de la mort, la loi de toute fécondité spirituelle. Nous vivons utilement et chrétiennement dans la mesure où nous savons mourir.

Vous vivrez donc vous-mêmes, chers étudiants, qui arrivez ce matin à l'Université, vous vivrez d'une vie qui portera des fruits si dès aujourd'hui, si demain, si pendant toute cette année académique qui commence, vous faites de vos sacrifices douloureux ou joyeux sortir triomphante la vie. Vous êtes, nous sommes tous le grain de froment qui doit être jeté en terre et y mourir, si nous voulons sur le sillon lui-même reparaître en moisson féconde.

C'est cette leçon de Notre-Seigneur, du Maître des maîtres, que je propose ce matin, messieurs les Professeurs et chers Elèves, à votre méditation. Elle convient

(1) Discours prononcé à la Messe du Saint-Esprit, pour l'ouverture des cours, mercredi, le 16 septembre 1936.

à tous ceux-là qui dans une université catholique veulent régler selon les préceptes évangéliques l'emploi et l'abondance de leur vie.

Veillez bénir, Eminence⁽²⁾, ces paroles. Elles s'accordent, je le sais, avec toutes les hautes préoccupations dont vous entourez l'œuvre de notre chère Université. Votre présence fidèle à cette cérémonie nous est chaque année un témoignage qui honore et qui réjouit notre maison. Vous-même, semeur inlassable aux champs qui vous sont confiés, vous aimerez voir la moisson de plus en plus abondante dans ce champ particulier de l'Université Laval où peuvent croître et mûrir tant l'espérances.

I

Hier, chers jeunes gens, vous quittiez les campagnes où vous avez pour la plupart vécu vos vacances. Vous vous souvenez des spectacles de vie opulente que vous y offrait la nature. Vos yeux, ce matin, sont encore tout pleins de ces visions: des champs tout remplis des avoines qu'achève de mûrir le soleil de septembre; d'autres garnis de gerbes d'or dressées sur les chaumes; peut-être là où le soleil fut plus hâtif, ce sont les granges qui regorgent des épis récoltés, ou les greniers qui déjà sont chargés des grains nouveaux. Partout quelle rustique abondance

(2) Son Eminence le Cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, chancelier de l'Université Laval.

à cette saison d'automne où les moissonneurs font la moisson!

Vous avez vu cela. Mais n'avez-vous aperçu que cela, vous, les bacheliers, qui prétendez jeter sur toutes choses des regards de philosophes? Avez-vous songé au mystère qui a préparé cette fécondité? Vous qui aimez à chercher les causes, avez-vous évoqué l'autre spectacle où la nature, au printemps, vous pouvait instruire du secret de la vie?

Vous souvenez-vous? Un jour, sous le soleil et dans l'air chargé des arômes de la glèbe, vous avez vu votre père ou votre frère, le semeur quel qu'il soit, faire sur les guérets son geste auguste et répandre de sa main chargée de blés d'or, la semence joyeuse. C'était le geste de vie, pensiez-vous. Non, vous vous trompiez. C'était un geste de mort. Et le grain répandu s'en allait périr au sillon. Et le semeur avait sacrifié son meilleur blé pour que de cette mort jaillit la meilleure vie. *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet.* Et la herse avait donc suivi le semeur et brisé les sillons. Elle avait complété l'enfouissement sous terre des grains précieux et sacrifiés. Et ceux-ci ont pourri dans le sol humide. Et c'est de leur pourriture, c'est de cette mort qu'a germé l'abondance. *Si autem mortuum fuerit, multum fructum affert.* Du germe qui s'est animé au sein de la mort est sortie la tige qui a porté l'épi. Et c'est pourquoi, hier, à cette saison des fruits mûrs, vos yeux ont vu dans nos campagnes, resplendir, rutiler sous le soleil de septembre les moissons vivantes.

Comprenez-vous mieux maintenant la leçon que le Christ donnait à ses disciples? et apercevez-vous enfin le secret des vies fécondes?

Permettez-moi d'y insister. C'est Jésus lui-même qui m'y invite.

Le grain qu'il faut enfouir sous terre et soumettre à la mort du sacrifice, c'est vous. Le blé qui lève, c'est la jeunesse, écrivait René Bazin, et vous avez pensé comme lui. Mais c'est elle aussi, la jeunesse, le grain de blé qui doit mourir pour qu'il produise la vie.

Etes-vous capables d'entendre ce langage, jeunes gens qui croyez trop volontiers qu'on peut vivre d'une vie féconde sans tous les jours mourir à soi-même? On vous a dit assez, on vous a trop dit que la jeunesse est la saison du plaisir, que votre heure c'est l'heure du printemps fleuri. Je veux vous dire, à la suite du Maître, que la jeunesse, c'est aussi, c'est avant tout, malgré tous vos matins joyeux, la saison des renoncements, des enfouissements nécessaires. C'est l'heure de la mise en terre du grain précieux qui est vous-mêmes. Et il faut que vous soyez capables d'entendre cette leçon et de pratiquer cette loi de la vie, si vous voulez être demain, avec toute l'ardeur de votre printemps, « le blé qui lève », et plus tard, dans la maturité de l'âge, la moisson promise.

II

Mais peut-être faut-il, pour que le symbole proposé

par le Christ vous soit plus intelligible, peut-être faut-il d'abord vous faire vous souvenir que la loi fondamentale de notre rédemption et de notre vie chrétienne est elle-même une loi de sacrifice, une loi de mort. « Si quelqu'un veut être mon disciple, disait Notre-Seigneur, qu'il se renonce⁽³⁾ ! » Si le sacrifice du Sauveur fut la condition de notre réconciliation avec la justice de Dieu, nos sacrifices personnels sont aussi la condition de notre participation au sacrifice même du Christ, et la condition non moins nécessaire de toute vie chrétienne. Pourquoi? Parce que le sacrifice rédempteur n'a pas éteint en nous la concupiscence qu'y a allumée le péché; parce qu'il n'a pas aboli les limites étroites de notre esprit, ni non plus cette liberté du bien et du mal qui est à la fois l'honneur et le péril de notre conscience.

La loi du sacrifice est donc au fondement de notre vie chrétienne, comme elle est aussi la mesure de sa fécondité. Tout le christianisme repose sur ce précepte. Tout le discours sur la montagne publie cette doctrine: discours dont chaque phrase associe le bonheur à l'immolation, dont chaque sentence brille comme un glaive, dont chaque mot glorifie les larmes généreusement versées et promet la vision divine aux seuls regards que les pleurs auront purifiés.

C'est cela la loi de la vie: loi nécessaire à vos vingt ans, comme plus tard à la vieillesse. Le progrès des siècles,

(3) *S. Matt.*, XVI, 24.

ni celui de l'intelligence, ni celui de nos comforts matériels, ne changeront rien à l'Evangile. Aucun amoncellement d'or ou de jouissances ou d'humaines philosophies, ne pourra jamais faire disparaître ni détruire le texte douloureux. Et c'est jusqu'à la fin des temps que restera vrai, toujours actuel et toujours applicable aux vies chrétiennes, le mystère du grain de blé enfoui dans le sol pour y puiser dans un travail de mort les énergies de la vie.

III

Mais comment s'applique-t-il à vous, chers étudiants, le mystère des enfouissements, celui des morts fécondes?

Il ne s'agit pas évidemment du grain de froment qui est votre corps tout seul, ce corps mortel qui, à la manière de celui du Christ, tôt ou tard, demain peut-être, sera mis en terre pour y attendre l'immortalité. Il ne s'agit pas du sillon lugubre où seront jetées un jour nos tristes dépouilles, ni du tombeau où pourriront nos chairs inanimées. Cela aussi, pourtant, c'est l'enfouissement nécessaire d'où surgira pour l'homme tout entier, à l'appel de Dieu, la vie éternelle.

Mais c'est d'un autre mystère que parle Notre-Seigneur, au soir de son entrée triomphale à Jérusalem, à l'heure de ses suprêmes conseils. Il parle à ses disciples d'une mort volontaire qui, avant la mort, doit vivifier tout notre être. Il parle du sillon où chacun, pendant sa vie ici-bas, doit jeter ses passions, son cœur et jusqu'à son esprit,

pour que tout cela, — passions, cœur, intelligence, — renouvelé par la mort des immolations, surgisse en vie nouvelle au profit du sèmeur et au profit de ses frères.

Vos passions, jeunes gens, sont en vous des énergies magnifiques; mais elles peuvent aussi devenir des puissances malsaines. Votre devoir, déclare Notre-Seigneur, c'est de les discipliner, de les soumettre au sacrifice, c'est de les jeter au sillon. Elles contiennent toutes, comme le grain de blé, un germe précieux de meilleure vie. Ce germe va s'animer dans l'immolation et sous l'influence de la grâce; il va surgir du sillon, et vos passions reparaître en forces surnaturelles, en vertus abondantes; l'orgueil détestable deviendra l'humilité conquérante; la sensualité molle deviendra pureté généreuse; l'égoïsme se fera charité et la paresse travail; c'est toute votre vie d'étudiants qui recevra de vos passions soumises et renouvelées, une fécondité bienfaisante.

Vos cœurs ont besoin d'affections. Mais ils sont parfois troublés par la folie des folles amours. Et vous êtes tentés de profaner dans d'inutiles ou coupables commerces la flamme délicate dont ils brûlent. C'est Notre-Seigneur encore qui vous demande de purifier dans le sacrifice ce besoin d'aimer et qui vous ordonne de renoncer à toutes les impures, à toutes les folles amours. Il vous faudra peut-être, et dans un douloureux effort, jeter au sillon votre cœur tout entier. Jetez-le tout entier, s'il le faut; jetez-le au sillon des renoncements. Qu'elles aillent y mourir, toutes les mauvaises affections! Que le cœur

s'y purifie. Et vous verrez qu'il deviendra plus capable de mieux aimer. Du sol où il vous semblera que vous avez enseveli toute sa flamme, va monter tout aussitôt une flamme nouvelle, plus noble et plus vive. Dieu lui-même lui marquera son meilleur objet. Ce sera Lui sans doute, Lui d'abord, le Dieu qu'il faut aimer par-dessus tout; mais ce sera aussi, à l'heure opportune, celle-là, la jeune fille qui gardait pour vous son cœur vierge, qui avait elle aussi jeté au sillon son âme sensible, et que Dieu préparait, réservait ainsi à vos plus profondes tendresses.

Et votre esprit, chers étudiants, est-il lui aussi promis au sacrifice? Est-il à ce point composé de lumière et de ténèbres, de clartés sereines et d'orgueil, qu'il faille à son destin l'épreuve des durs renoncements? Oui, jeunes gens. L'esprit doit être tout à la fois capable d'indépendance et de soumission, de liberté et de discipline.

Vous savez assez, d'une part, la puissance et les limites de votre intelligence, et d'autre part l'immense et parfois inaccessible domaine de la vérité, pour concevoir déjà qu'il faut imposer à l'esprit lui-même soit l'effort douloureux d'un travail jamais fini, soit le pénible aveu de ses insuffisances. Au domaine de la vérité naturelle, il lui faut déployer toute sa capacité de découvrir et de comprendre, et nul ne fixera de bornes à sa recherche et à son ambition. Mais au domaine de la vérité surnaturelle, au domaine où Dieu apparaît dans le mystère inaccessible de sa nature et de son action, il faut bien que l'esprit de l'homme souffre l'humiliation de ses limites,

et qu'il accepte du ciel ce qu'il ne peut lui-même concevoir, et tout particulièrement les révélations miséricordieuses dont Dieu a voulu accompagner son dessein ineffable d'associer l'homme à sa vie divine.

Et voilà donc encore pour l'homme, pour le chercheur de vérité, l'obligation de renoncer à lui-même, et de jeter au sillon l'orgueil de sa pensée. Tous n'en sont pas capables. Et il y a des intelligences qui s'insurgent contre le mystère, et qui préféreront leurs ténèbres à une lumière qui ne vient pas d'elles-mêmes. Et il y a des jeunes gens qui s'autoriseront même de l'incompréhensible pour préférer à l'Evangile qui gêne les mœurs, le paganisme facile qui les avilit.

C'est à eux tous, à tous ceux qui ont soif de vérité, c'est à leur esprit comparé au grain de blé du semeur, que s'applique encore la parole de Notre-Seigneur: *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet*. Sous la haute clarté d'une révélation qui tombe du ciel sur les sillons obscurs, l'ignorant aussi bien que le savant voient resplendir en vive lumière les mystères qui élargissent jusqu'au ciel lui-même les horizons de la pensée humaine.

IV

Vous ai-je assez rappelé, Messieurs, la loi des semences de vie? Voilà donc les conditions de tous nos progrès: progrès des passions, progrès du cœur, progrès de l'in-

telligence. Moissons de vertus, moissons d'amours, moissons de vérités; elles ne peuvent surgir abondantes que des sillons de la mort: *si autem mortuum fuerit, multum fructum affert.*

Pour de telles semailles, il faut au semeur une volonté forte. Des volontés faibles laissent inopérante la loi de la vie, et font stériles les âmes chrétiennes.

Le christianisme ne peut être fécond soit dans l'individu, soit dans la société, qu'à la condition d'être compris et vécu selon la formule donnée par le Christ. Il n'y a pour récolter, au domaine spirituel, que ceux qui ont le courage de semer.

Jeunes gens, c'est la mesure de votre geste de semeurs qui révélera, dès l'Université, la mesure de votre christianisme. C'est elle aussi, elle seule, qui marquera aujourd'hui et demain votre rang dans la hiérarchie des valeurs sociales.

Au haut de l'échelle, vous a-t-on dit, c'est l'élite. Vous voulez en être. Mais c'est justement la mesure de votre christianisme qui vous vaudra d'être ou de ne pas être de l'élite.

On a trop souvent mal défini l'élite. C'est de cette erreur que meurent certaines nations chrétiennes.

On vous a dit trop souvent que l'élite, c'est la classe instruite; on vous a dit trop souvent que l'élite, c'est la classe chez nous appelée professionnelle; on vous a trop dit que l'on appartient à l'élite quand on est avocat, médecin, notaire, ingénieur, et peut-être aussi député.

On peut être tout cela, messieurs, et n'être pas de l'élite, et n'être qu'un membre inférieur du corps social. Ce qui fait la supériorité, c'est avant tout la valeur spirituelle des individus; ce qui fait l'élite particulièrement précieuse et influente, c'est la valeur intellectuelle jointe à la valeur spirituelle et à de hautes fonctions sociales.

Ayez du savoir, soyez pourvus de hautes fonctions sociales, et n'ayez pas de vertus: vous n'êtes qu'une caricature de l'élite, vous êtes de cette fausse élite, dangereuse pour l'ordre public, qui confond ses appétits, l'influence et la fortune avec la supériorité; élite camouflée, qui cache sous des dehors d'importance professionnelle ou sociale la médiocrité de l'être spirituel.

Il faut donc s'entendre sur l'échelle des valeurs si l'on ne veut pas qu'un christianisme sans conviction et sans vertu devienne chez nous comme il le fut ailleurs, un élément de faiblesse, une occasion de trop faciles ou trop cruelles victoires de la révolution antireligieuse ou communiste.

Et ne trouvez-vous pas, jeunes gens, qu'à cette heure où l'humanité cherche dans les révolutions les plus sanglantes, hier, celles de la Russie et du Mexique, aujourd'hui celle de l'Espagne, demain celles d'autres nations qu'égare la promesse faite à tous d'un égal bonheur dans une égale fortune; ne trouvez-vous pas qu'à cette heure où les doctrines d'un communisme égalitaire et irréalisable se répandent comme une vague immense sur toutes les sociétés inquiètes, sur la nôtre comme sur les autres;

ne trouvez-vous pas qu'à cette heure où même chez nous s'écroulent tant de fortunes, et surgissent tant de convoitises, il est bon de rappeler aux jeunes qui auront le devoir d'être plus sages que les anciens, la loi chrétienne de la vie? Puisque c'est le paganisme, le néopaganisme, avec ses soifs de fortune et de plaisirs, avec ses procédés de concussions et d'injustice, qui a mis au flanc des sociétés, de la nôtre comme des autres, des germes de corruption et de mort, n'est-il pas opportun de rappeler à la génération qui vient la vraie loi du progrès: la loi éternelle qui est celle de la justice et de la charité; loi nécessaire mais inapplicable, dans la vie personnelle comme dans la vie publique, si elle ne s'accompagne de cette autre, qui est la loi du sacrifice et du renoncement; si elle ne s'accompagne de cette loi de vie que la nature elle-même propose à nos imitations, et que rappelle le Christ à ses disciples: *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet.*

Quel que soit le sort qui est réservé à notre Canada, c'est nous plus anciens, c'est vous les jeunes, c'est nous tous qui ferons la société supérieurement ou médiocrement chrétienne. Et c'est donc nous qui la ferons invulnérable ou vulnérable aux coups de tant de doctrines ruineuses qui ont entrepris de faire la conquête du monde, et que Sa Sainteté Pie XI, dans une allocution à de malheureux réfugiés espagnols, signalait avec tant de vigueur, il y a quelques jours, à la vigilance militante des catholiques.

C'est à l'élite chrétienne de comprendre son rôle, de ne pas fausser sa propre définition, de n'être pas un scandale pour les incroyants, et d'être l'ouvrière intrépide du salut social. C'est à une telle élite qu'il appartient de montrer dans le christianisme vécu la doctrine qui depuis vingt siècles sanctifie et sauve l'humanité.

C'est à l'élite chrétienne qu'il faut répéter les paroles que saint Paul adressait aux Galates: *Quæ seminauerit homo hæc et metet*. Ce que l'homme aura semé, il le moissonnera. *Quoniam qui seminat in carne, de carne metet corruptionem; qui autem seminat in spiritu, de spiritu metet vitam æternam*⁽⁴⁾. Celui qui sème dans sa chair moissonnera de la corruption; mais celui qui sème dans l'esprit moissonnera la vie éternelle.

Chrétiens de tous les âges, vous ne pouvez pas ne pas semer dans le présent votre avenir, l'avenir même de vos frères, de votre peuple, de la nation entière. Telle est la répercussion de nos actes sur la communauté où nous vivons. Celui qui sème dans sa chair, c'est celui qui ne cultive que ses passions charnelles ou les intérêts grossiers de sa fortune matérielle. Celui-là sème au détriment de sa propre vie spirituelle et au détriment de la société à laquelle il appartient. Le semeur d'intérêts personnels souvent crée des injustices sociales qui causent les mécontentements d'aujourd'hui et préparent les révolutions de demain. Celui-là n'est pas de l'élite, quelque arrogance

(4) *Ad Galat.*, VI, 8.

qu'il affiche dans la vie privée ou publique. Et il moissonne, de la chair, la corruption.

Celui qui sème dans l'esprit, c'est le semeur qui est capable de jeter au sillon ses cupidités, ses passions, ses égoïsmes; c'est celui dont l'esprit de Dieu inspire tous les sacrifices, toutes les actions généreuses, privées ou publiques. C'est le citoyen qui sème à pleines mains les vérités de l'Évangile, qui les répand dans les âmes, qui en pénètre la pensée de ses frères, qui en veut imprégner la société elle-même. C'est l'apôtre catholique, qui se fait missionnaire laïc, et qui accroît de tout son zèle l'action rédemptrice de l'Eglise.

Voilà le moissonneur qui moissonne de la vie éternelle, selon l'expression de saint Paul. Il moissonne cette vie pour lui-même, sans doute; il la moissonne pour la société aussi, pour la nation qu'il garde fidèle à son baptême, à sa foi, aux traditions de son histoire.

Jeunes étudiants, c'est à vous que je reviens en terminant, sachez, pendant l'année qui s'ouvre ce matin, sachez semer dans l'esprit.

Vous qui ambitionnez d'être, de devenir l'élite de notre société, souvenez-vous des conditions mises par le Maître à la fécondité de votre christianisme. Souvenez-vous des semences douloureuses au sillon qui attend vos sacrifices. Et dès maintenant, joyeux semeurs, semez l'avenir.

Etes-vous capables, à l'Université, d'être disciplinés, studieux, de sacrifier votre volonté à l'ordre et au travail? Si vous l'êtes, je vous le dis en vérité, vous êtes les se-

meurs dont parle l'Évangile et qui demain moissonneront la science et la vertu.

Etes-vous capables de prière, de pureté, de logique spirituelle, de fréquentation des sacrements, d'assistance à la messe, de confessions généreuses, de communions d'amour au Christ-Jésus? Si vous l'êtes, je vous le dis en vérité, vous êtes les semeurs évangéliques qui jettent au sillon, comme un blé d'or, leur jeune volonté.

Pour tant d'humilité qui triomphe de vous-mêmes, vous êtes déjà l'élite, vous êtes seuls l'élite au milieu de la jeunesse qui vous entoure.

Et demain, dans la société où vous recommencerez le geste inlassable qui féconde la vie, vous serez encore l'élite qui multiplie les moissons de vérité, l'élite qui adore le Christ, qui honore l'Eglise et qui sauve le monde.

NOTRE HÉRITAGE SPIRITUEL ⁽¹⁾

Ego pars et haereditas tua in medio Israël.
(Les Nombres, XVII, 20).

C'est moi que suis ta part et ton héritage au milieu des enfants d'Israël.

C'est au grand prêtre Aaron, et à tous les prêtres de la loi ancienne que Dieu déclarait ce magnifique destin. Ils n'auront pas à s'inquiéter du partage matériel de la Terre promise; ils vivront de leur sacerdoce et des prémices du sanctuaire. C'est Dieu lui-même qui sera leur moyen de subsistance, leur part assurée, leur héritage.

Mais le texte du livre des Nombres contient un autre sens, non moins véritable.

Dieu offre plus qu'un héritage matériel aux âmes qui lui sont consacrées. Il est encore, et surtout, leur héritage spirituel; et en ce dernier sens, la parole de Dieu ne s'applique plus seulement aux prêtres de l'ancien ou du nouveau testament, elle s'applique à tous les hommes. A raison de l'élévation surnaturelle de l'homme et de son association promise, éternelle, à la vie de Dieu, à raison de l'adoption divine qui nous fait participants à l'héritage même du Christ, notre Frère aîné et Rédempteur, c'est

(1) Discours prononcé à la Messe du Saint-Esprit, pour l'ouverture des cours, mercredi, le 22 septembre 1937.

Dieu lui-même, qui est notre fin dernière, et partant l'héritage suprême de l'humanité.

Si autem filii, écrit saint Paul, *et heredes: heredes quidem Dei, coheredes autem Christi.* (ad. Rom. VIII, 17).

Admirable disposition de l'auguste Trinité! Mais le testament divin contient une autre clause: pour hériter avec le Christ, il faudra souffrir avec lui. Saint Paul ajoute en effet: *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur*: co-héritiers du Christ, « pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin d'être glorifiés avec lui. »

Messieurs et chers étudiants, permettez que je vous entretienne ce matin de cet héritage spirituel qui est vôtre. Vous venez à l'Université pour faire fructifier sans doute les talents, les dons de l'esprit qu'il a plu à Dieu de vous accorder. N'oubliez pas toutefois, que vous avez reçu plus encore et mieux que la fortune de l'intelligence: vous êtes porteurs, acquéreurs d'un héritage qui surpasse toutes autres richesses spirituelles. Et il est bon que de temps à autre vous en fassiez l'inventaire.

Il y a quelques semaines, tous nos compatriotes de langue française, toute la race française de l'Amérique faisait ici même, à Québec et à l'Université, l'inventaire d'une autre fortune qui nous est transmise à tous par le sang et l'esprit des ancêtres, et que l'on a appelée notre héritage français. Par la pensée, au moins, et quelques-uns d'entre vous par une coopération personnelle, vous vous êtes associés à cet immense travail, et vous savez comment un si vaste examen de conscience nationale fut

suivi des résolutions les plus opportunes de plus vigilante fidélité.

Souffrez que, ce matin, je vous invite, vous, jeunes héritiers de notre héritage français, mais héritiers surtout de ce magnifique héritage qui est Dieu, à faire à votre tour l'inventaire de votre fortune spirituelle, et à vous préoccuper peut-être davantage de la conserver.

Eminence⁽²⁾, vous avez rappelé pendant le Congrès de la langue française, dans des paroles justes et fortes qui furent applaudies, tout le trésor moral qu'il ne faut pas séparer de notre héritage français. Vous venez ce matin, par votre présence, enseigner comment Dieu doit pénétrer de sa lumière et de sa grâce toute vie universitaire. Maîtres et élèves vous sont reconnaissants de cette sollicitude; et tous ensemble, groupés autour de votre personne, au pied de cet autel, nous demandons à Dieu de bénir l'année qui commence, afin que nous puissions tous, pendant cette année, par nos efforts et nos travaux, accroître notre commun héritage.

I

Ego pars et hereditas tua! C'est donc Dieu qui est votre héritage. Oh! la belle fortune! Elle fut donnée à l'homme à l'heure première de sa création. Adam, lui

(2) S. E. le Cardinal Villeneuve, Archevêque de Québec, chancelier de l'Université.

aussi, lui le premier, n'eut que la peine de naître pour devenir riche. Il était le fils privilégié d'un Père qui mesurait par l'infini, si l'on peut ainsi s'exprimer, son bien éternel.

Dieu est par définition le bien. Il est l'être en plénitude. De cette plénitude il voulut remplir au Paradis terrestre, le cœur et l'esprit et l'âme du premier homme. Le premier homme fut riche de Dieu lui-même. Et il devait transmettre à sa postérité une si précieuse fortune.

Le bel héritage! et qui fut presque aussitôt perdu! Perdu par le chef révolté de la famille humaine, mais rendu à tous les hommes par le second Adam, par le Christ, au prix sanglant d'un miséricordieux rachat.

Et ce bel héritage, il est à vous maintenant, jeunes gens. Oh! je le sais bien, vous n'habitez pas le paradis terrestre: et vous vous plaignez de ne voir pas couler sous des ombrages fleuris des ruisseaux de lait et de miel. Et la terre où, dans l'abondance, voudraient s'épanouir vos vingt ans, ne donne pas même à plusieurs ce qu'il faut pour que sans inquiétude s'alimentent le corps et l'esprit.

Mais ne parlons pas ce matin de votre héritage matériel, de celui-là souvent trop maigre, que vous recevez des hommes. Ne parlons que de l'autre, de l'immense, incomparable, et si vous le voulez, inamissible héritage spirituel. Ne parlons que de Dieu, du Dieu infini qui s'est donné à vous, et que vous possédez dans vos âmes baptisées et fidèles.

Cet héritage, il contient, en surabondance, de quoi combler tous vos impatients désirs. Vous voudriez, jeunes

gens, éternellement vivre dans la possession de la beauté, de la force, de la lumière, de l'amour. Dieu est tout cela: beauté que ni le temps, ni les caducités de la chair ne peuvent ternir; force qui est une perpétuelle jeunesse de la vie; lumière qui éclaire d'une irradiation éternelle tout ce que peut connaître et contempler l'esprit; amour qui lie d'un lien de nature la Trinité sainte, et qui se répand comme une passion ardente sur tout ce que nous voudrions divinement aimer.

Il fut donné un jour à saint Paul d'entrevoir les merveilles de Dieu: la Beauté, la Force, la Lumière, l'Amour. Il revint de sa contemplation inachevée avec des ravissements indicibles, et pour les traduire, le balbutiement de nos ignorances humaines.

Et c'est tout cela votre héritage certain. Et cet héritage est promis à votre liberté et à vos vertus. Dieu, en effet, a voulu s'offrir à votre volonté libre, et vous procurer la joie, l'orgueil de l'avoir mérité. *Ego, merces tua magna nimis.* (Gen. 15, 1). La récompense suppose un mérite. Vous n'êtes donc pas les héritiers fatals d'une prodigalité paternelle, ou d'une richesse que n'accumula jamais votre effort. Vous êtes l'ouvrier libre de votre fortune spirituelle. Vous avez ajouté en quelque sorte le prix de votre sacrifice à la générosité de Dieu.

Dieu est à vous, parce que, avec sa grâce et par sa grâce, vous avez mérité Dieu. Millionnaire spirituel, vous avez acquis, sans dommage ni diminution pour personne, le trésor infini de l'héritage divin. En vérité, je

vous le dis, jeunes gens: vous êtes fortunés, parce que Dieu est à vous. *Ego pars et hereditas tua*, dit le Seigneur. *Ego merces tua magna nimis*.

Pourquoi ajouter qu'avec Dieu, vous possédez le ciel; et que le ciel lui-même, le lieu éternel des récompenses du juste, devient une part splendide de votre héritage. Et pourquoi ajouter que le ciel, palais immatériel qui sera vôtre, surpasse en beauté tout ce que peut concevoir le génie architectural de l'homme, et que saint Jean, qui en eut la vision apocalyptique, dut imaginer, pour essayer d'en décrire la magnificence, le décor d'un palais fait des marbres les plus précieux, et épuiser dans cette description tout le vocabulaire symbolique et insuffisant de la plus somptueuse minéralogie?

Ajoutons donc plutôt que votre héritage spirituel, qui est Dieu, s'accompagne encore de la grâce même de Dieu, c'est-à-dire de sa vie, de sa force, de toutes les assistances divines dont a besoin notre faiblesse humaine. Et ajoutons aussi que cette grâce, gratuite et infiniment multipliée, produit en l'âme des hommes qui y correspondent, toutes les vertus généreuses, toutes les valeurs morales qui augmentent en chacun de nous la richesse spirituelle de la vie chrétienne.

Mais voici un autre aspect merveilleux de l'héritage divin. Il se manifeste non plus seulement dans les individus à qui Dieu se donne, mais aussi dans les peuples qui en sont formés, dans les races ou les nations que Dieu a choisies et prédestinées. Certaines nations, certaines races

héritent de dons privilégiés qui leur font des vertus particulières; dons et vertus qui s'identifient avec une vocation providentielle.

Vous savez quel fut, sous la loi ancienne, pour préparer les jours attendus de la rédemption, et pour garder le dépôt des pensées et des miséricordes divines, vous savez quel fut l'héritage privilégié, à la fois spirituel et matériel, du peuple juif. Sous la loi nouvelle, il semble que Dieu a prédestiné d'autres peuples à certaines missions qu'il leur a voulu confier. Et pour ne pas chercher plus loin ou ailleurs dans l'histoire, nous avons la fierté de croire, nous, de race française, nous issus d'une nation que les Vicaires du Christ ont appelée la Fille aînée de l'Eglise, et qui a porté jusqu'aux extrémités du monde la vertu de son génie et de son apostolat, nous avons raison de penser que cette race, que cette nation est elle-même héritière d'un message spirituel, et que ce message est une part de notre héritage divin.

Je ne me préoccupe pas de démontrer par l'histoire de ses gestes la vocation de la race française. Ce serait pour le moins, ici, inutile. Je rappelle seulement que ceux-là, nés de cette race, qui ont fondé notre patrie canadienne, apportèrent avec eux, en Amérique, le message qui est incorporé aux destinées de l'âme française. De ce message, de toute l'histoire héroïque qu'il a inspirée, vous, jeunes gens, vous êtes aujourd'hui les héritiers nouveaux. Et

tout cela est pour vous, et tout à la fois, une glorieuse fortune et une haute responsabilité.

Souvenez-vous donc que vous serez dignes, à votre tour, de l'héritage français, et de la mission spirituelle qui y est annexée, dans la mesure même où vous cultiverez en vous les qualités de race et les vertus chrétiennes nécessaires.

Qualités de race qui ont fait de l'âme française la plus originale et la plus universelle, la plus cultivée et la plus subtile, la plus curieuse de vérité, la plus soucieuse de dignité intellectuelle et de raison; la plus capable aussi de s'exprimer dans un verbe qui lui est approprié, le plus simple et le plus délicat, le plus nuancé et le plus gracieux, dans une langue qui est plus que l'idiome d'une race, qui est devenue la richesse et le patrimoine classique de l'humanité.

Vertus chrétiennes qui empruntent sans doute à la grâce et à l'Évangile leurs formes essentielles, mais qui ont pris, pour avoir traversé le tempérament, le caractère, les qualités natives de notre race, une chaleur, une générosité, une hardiesse, une valeur d'apostolat qui en font les vertus les plus hautes du christianisme.

Voilà donc, et pour en finir avec les dons héréditaires qui sont vôtres, voilà la part essentielle que Dieu vous a faite, les trésors inépuisables de votre fortune spirituelle: Dieu lui-même, le ciel, les grâces de sanctification, vos vertus personnelles, les vertus de votre race, et pour tout dire, la richesse précieuse de votre esprit et de votre sang.

II

Et maintenant, permettez que je vous le demande avec l'indiscrétion qu'autorisent ma charge et mes responsabilités: Etudiants, que faites-vous de votre héritage spirituel? Faites-vous fructifier ou dilapidez-vous votre fortune surnaturelle, catholique et française?

Que faites-vous, d'abord, de Dieu lui-même? Vous, dont la jeunesse s'éprend de toute perfection qui séduit, voulez-vous Dieu? éprouvez-vous le besoin de contempler sa beauté, de vous appuyer sur sa force, de vous éclairer de sa lumière, de vous unir à son amour? Mais surtout, le possédez-vous dans vos âmes par l'état de grâce? Considérez-vous comme la perte la plus dommageable, celle de perdre Dieu par le péché mortel?

Respectez-vous Dieu, en vous-mêmes et dans votre vie d'étudiants, comme il doit être respecté, et de la façon pratique, manifeste, sensible, dont s'accompagnent nos respects humains? Ce respect va-t-il chez tous, jusqu'à ne jamais blasphémer son nom, jusqu'à purifier votre langage de ce vocabulaire injurieux, impie, que l'on dirait parfois diaboliquement imprimé sur les lèvres canadiennes?

Obéissez-vous à la loi de Dieu? Observez-vous ses commandements: depuis celui de l'adoration et de la prière qu'on lui doit, jusqu'à celui de l'honnêteté, de la charité que vous devez au prochain, et de la pureté que vous vous devez à vous-mêmes?

Votre religion personnelle est-elle assez fervente, et va-t-elle jusqu'à la recherche quotidienne de Dieu au tabernacle, où se tient le Verbe incarné, dans la communion eucharistique où la religion s'achève dans l'amour?

Et puis êtes-vous capables, jeunes chrétiens, des sacrifices qu'impose la vertu, et de ceux-là aussi, physiques et cruels, que souvent exige la vie? Vous voulez être héritiers du ciel avec le Christ votre Frère aîné: oubliez-vous le mot de saint Paul: *Coheredes Christi, si tamen compatimur ut et conglorificemur?* (ad Rom., VIII, 17).

Chers étudiants, je connais les réponses, variables, consolantes ou attristées, que vous pouvez faire à ces questions. Aussi, permettez que je me réjouisse avec les uns de leur fidélité, et que je reproche à d'autres de ne pas toujours assez prendre soin de leur héritage spirituel. Permettez que je reproche à plusieurs de n'être pas, dans leur vie personnelle, des chrétiens d'élite, et à quelques-uns de gaspiller le trésor de leur jeunesse. Je sais bien quelles âmes fidèles, hautes, généreuses, admirables de distinction humaine et spirituelle, il y a parmi vous; je sais combien nombreuses sont de telles âmes parmi les âmes nouvelles qui viennent ce matin se joindre aux anciennes. Mais je vous le dis: en vérité, dans une université catholique comme la nôtre, et avec des jeunes gens qui ont tous été élevés sous le signe de la croix, c'est tous les étudiants qui devraient être une élite spirituelle et religieuse. Ce matin je demande à tous d'être cette noblesse, de pratiquer avec fidélité la prière et les sacrements,

de résister aux multiples tentateurs, d'abolir en eux le respect humain, d'avoir la fierté de leur baptême. Ce qu'il faut à tous, c'est le courage hardi des convictions, c'est, à la tête et au cœur, de la logique, de la passion chrétienne, du cran spirituel.

Mais il y a aussi en vous d'autres parties de l'héritage divin, qu'il faut conserver: des qualités de race, des valeurs d'esprit, des ambitions canadiennes, associées à une vocation nationale; il y a cette vocation elle-même qui est maintenant vôtre, et qui doit apparaître dans toutes vos attitudes de jeunes français et de jeunes catholiques.

Que faites-vous de votre âme française, de ses aspirations héréditaires, des responsabilités de race que vous portez dans votre sang, dans votre verbe et dans vos consciences?

Il ne suffit pas d'avoir de tout cela un orgueil légitime dont on fasse une vaine parade. Il y a trop longtemps qu'un tel orgueil gonfle des âmes sans les élever.

Notre âme française ne pourra répondre à sa vocation canadienne qu'à la condition de rester elle-même, de se donner à elle-même, chez nous, toutes les qualités morales et intellectuelles qui lui sont propres. Et c'est particulièrement aux premiers rangs de notre société, dans nos élites sociales, chez les jeunes qui préparent un avenir professionnel, que doit être jalousement conservé l'esprit français, que doivent être laborieusement acquises les richesses traditionnelles de sa culture.

Sur ce point nos élites sociales ont été sévèrement ju-

gées. Qu'il s'agisse de notre langue française, de sciences, de lettres, de beaux-arts, de techniques économiques, ou en général des formes supérieures de la vie de l'esprit, nous n'avons pas fait rendre à notre âme française tout ce qu'elle pouvait donner, ni tout ce qu'en attendait notre civilisation canadienne. Je veux bien croire que certaines insuffisances de formation culturelle dont on se plaint, primaire ou supérieure, classique, technique, professionnelle, ont tenu à l'insuffisance même de nos institutions, y compris nos universités depuis toujours réduites à une trop véritable impuissance d'organisation supérieure; mais n'est-il pas trop pénible de constater aussi que la jeunesse étudiante d'aujourd'hui, mieux pourvue que celle d'autrefois des moyens de culture, néglige trop souvent d'en profiter, ne sait pas assez utiliser ses loisirs, qu'elle manque de curiosité d'esprit, qu'elle reste trop longtemps puérile, qu'elle garde trop longtemps à l'université le goût des futilités distractions, ou qu'elle y prend trop vite celui de telles ou telles distractions mondaines qui sont sans profit pour la conscience et pour l'esprit.

Je veux bien croire encore que le milieu social où vous vivez, jeunes gens, est assez médiocrement intellectuel, et que vous expliquez par cette influence vos propres apathies. Mais il faut tout de même réagir contre le milieu par une conscience claire de vos responsabilités et de votre avenir. L'avenir sera plus exigeant que le passé au point de vue des compétences à choisir. Je sais d'ailleurs une élite de plus en plus nombreuse d'étudiants qui trouvent dans

le besoin atavique de leur esprit, dans les hérédités supérieures de la race, et dans les énergies personnelles de leur volonté, tout ce qu'il faut pour s'élever au-dessus du commun, et se préparer à devenir demain, pour eux-mêmes une sécurité, et pour leur nation une force.

C'est sur les jeunes, a-t-on dit souvent, qu'il faut compter pour ajuster notre vie à ses destinées françaises, pour élaborer une mystique nationale qui soit dégagée des lenteurs du passé, des paresse coupables, des vils intérêts, ou des lourdes passions. Je le veux bien, si tant est que les jeunes seuls, soient capables d'intelligence et de vertu: mais ce que je voudrais surtout, c'est que vous, étudiants de Laval, vous fussiez les premiers entre les jeunes à faire preuve de cette fidélité plus grande à la mission de notre race, et de cette mystique plus haute et plus courageuse qui nous portera vers les supériorités nécessaires.

Et ce que je voudrais aussi, et par voie de conséquence, c'est que vous montriez bien, par toutes vos attitudes publiques d'étudiants, que vous avez au moins un véritable sens social et un véritable sens national.

Un véritable sens social, c'est-à-dire le sentiment et l'intelligence des répercussions que vos actions, individuelles ou collectives, peuvent avoir sur le milieu où vous vivez; et dès lors le souci de ne rien faire, dans vos démonstrations universitaires, qui laisserait entendre que vous êtes des catholiques sans fierté, des Français sans culture, des bacheliers sans éducation. Dignité française,

dignité chrétienne: toutes deux font partie de votre héritage; elles doivent s'intégrer dans votre sens social.

Un véritable sens national; c'est-à-dire une adaptation du sens social à notre vocation française et catholique sur le continent, une subordination de vos ambitions particulières aux destinées économiques et spirituelles de notre peuple; un véritable sens national, c'est-à-dire encore un souci constant de procurer à notre nation française et catholique sa plus large place au Canada, sa part plus juste d'influence et de fortune: et pour cela le souci constant de devenir vous-mêmes, et chacun de vous, au prix d'efforts et de sacrifices, une force supérieure, et afin d'assurer notre meilleur destin, une valeur catholique et française.

Etudiants, vous êtes, dès aujourd'hui, une valeur spirituelle, une valeur française. Pourquoi ne seriez-vous pas, dès aujourd'hui, une force nationale? Une force nationale, par la force même de votre culture personnelle, par la force de votre caractère, par l'élévation et la rectitude de votre esprit? Une force nationale, par la solidité de vos vertus, et par une haute vie chrétienne, puisque ce sont les passions malsaines, les égoïsmes inférieurs qui abaissent les vies publiques.

Il y a quelques semaines se tenait à Paris le seizième congrès de *Pax Romana*, cette vaste Fédération d'Etudiants catholiques qui est l'une des grandes espérances actuelles de l'Eglise. S. E. le Cardinal Verdier, archevêque de Paris, y louait la jeunesse universitaire catho-

lique de son apostolat nouveau, et de son association de plus en plus étroite à l'Action catholique:

« Votre mouvement, disait-il, est providentiel. Vous êtes plus que d'autres les missionnaires de la paix du monde et les missionnaires de l'évangélisation de tout l'univers, parce que médecins, ingénieurs, architectes, vous pouvez aider singulièrement, dans tous les pays, aux destinées de l'Eglise et de la civilisation, aider à faire œuvre de lumière et de conquête »

Oeuvre de lumière et de conquête! C'est ce que vous avez à faire dès aujourd'hui pour vous-mêmes et pour notre société, étudiants de Laval qui êtes associés à *Pax Romana*. C'est ce que vous aurez à faire demain, avocats, ingénieurs, médecins, notaires, chefs et dirigeants de la vie publique, pour conserver à notre Canada français, avec les vertus de son sang et de son esprit, sa vocation héréditaire.

Oeuvre de lumière et de conquête: c'est ce que vous aurez à faire pour la nation, pour l'Amérique, pour l'Eglise!

Faites cette œuvre; faites-la tous, messieurs, maîtres et élèves; et j'entends déjà le Seigneur Dieu qui vous répète à vous-mêmes la promesse magnifique: *Ego pars et haereditas tua... Ego merces tua magna nimis!*

POUR BÂTIR LA CITÉ⁽¹⁾

Quoniam Deus salvam faciet Sion, et ædificabuntur civitates Juda. (Ps. 68, 36).

Car Dieu sauvera Sion, et les villes de Juda seront construites.

Le psaume 68, qui revient si souvent dans la liturgie catholique, est tout rempli de la souffrance et des supplications de David persécuté; il se termine par le chant de la délivrance et de l'action de grâces. Approprié d'abord à la condition du roi prophète, le texte s'élargit ensuite jusqu'à l'ampleur d'une prophétie messianique: il annonce ainsi la passion du Christ, suivie des gloires de la résurrection. C'est dans ce sens que les Pères l'ont souvent interprété.

D'autre part, l'Eglise, associée au sort de son divin fondateur, applique volontiers à sa propre destinée, le psaume 68. Souvent éprouvée, souvent entourée d'ennemis puissants qui travaillent à sa perte, souvent meurtrie dans sa chair et dans ses oeuvres, elle exhale vers Dieu sa douleur, mais elle appuie toujours ses espérances sur la promesse divine et sur l'expérience si souvent renouvelée de ses résurrections.

(1) Discours prononcé à la messe du Saint-Esprit, pour l'ouverture des cours, mercredi, le 11 septembre 1940.

Dieu sauvera toujours Sion; et toujours par tout le royaume du Christ, la victoire succédera à la persécution, les puissances spirituelles seront rétablies. *Quoniam Deus salvam faciet Sion, et aedificabuntur civitates Juda.*

Vous ne serez pas étonnés, messieurs, si au moment où s'ouvre une nouvelle année académique, au moment où nous allons nous préoccuper de former des âmes, de préparer pour la société et pour l'Eglise des forces spirituelles, je propose à votre méditation le texte du Psalmiste. Sion est plus que jamais peut-être entourée d'ennemis qui redoublent contre elle leur violence, et qui travaillent à sa ruine.

Quelques-uns de ceux qui habitent la cité — je veux dire des chrétiens, des catholiques — se scandalisent des malheurs de Sion, des défaites du droit et de la justice. Ils doutent de la victoire de l'Eglise et de son destin. La crise de l'espérance va, dans certaines âmes, jusqu'à une crise de la foi. Volontiers ces hommes de peu de foi s'arrêteraient, dans le psaume où se lamente David, au verset troisième: *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me.* Je suis descendu jusqu'au fond de la mer orageuse, et la tempête m'a submergé. Laissons ces découragés ou ces faibles à leurs stériles désespoirs. Poursuivons plutôt ce matin, avec le prophète, jusqu'à la prière du verset seizième: *Non me demergat tempestas aquae; neque absorbeat me profundum.* Seigneur, que les flots en fureur ne me submergent pas; que l'abîme ne m'engloutisse pas. Répétons surtout avec confiance le verset trente-

sixième qui est à la fin un chant de victoire: *Quoniam Deus salvam faciet Sion, et aedificabuntur civitates Juda.*

Eminence⁽²⁾, vous travaillez par tous les soins de votre zèle pastoral au salut de la cité. Vous avez voulu ce matin revoir près de vous, dans votre cathédrale, les âmes jeunes qui s'érigent en forces de combat, qui veulent entourer Sion de leur vaillance et lui procurer des victoires. Nous savons combien cette jeunesse, combien nos étudiants vous sont chers, et chère aussi l'Université qui les prépare à la vie. Eminentissime Chancelier, bénissez l'Université, bénissez maîtres et élèves afin que tous travaillent au salut de la cité, et soient vraiment demain, dès aujourd'hui, la parure et la force de Sion.

En retour, permettez qu'à l'occasion de ce dixième anniversaire de votre consécration épiscopale qui nous rassemble dans cette basilique, nous offrions à votre Eminence tous les vœux fervents de notre piété filiale. Au pied de cet autel où chaque année vous célébrez cet anniversaire, nous demandons à Dieu, d'un cœur unanime, qu'Il comble de ses grâces, et qu'Il garde longtemps à l'Eglise de Québec le chef aimé, le Pontife si vénéré qu'Il lui a donné.

I

Au moment où la guerre accumule dans le monde tant

(2) S. E. le cardinal Villeneuve, O.M.I., archevêque de Québec, grand chancelier de l'Université Laval.

de ruines matérielles et sociales, et menace d'étendre partout ses destructions, c'est la pensée de reconstruire qui préoccupe tous les esprits. L'accord ne se fait, d'ailleurs, que sur ce dessein. Les esprits diffèrent trop sur les moyens de le réaliser.

Nous le sentons bien, même à cette distance qui nous sépare des champs de bataille et des ruines des sociétés européennes, ce ne sont pas seulement les villes ravagées ou détruites qu'il s'agit de reconstruire, c'est la société elle-même partout ébranlée sur ses bases, ce sont les âmes qu'il faut refaire, les esprits qu'il faut redresser, ce sont les cités spirituelles de Sion qu'il faut à nouveau et mieux édifier. *Ædificabuntur civitates Juda.*

N'est-ce pas vous, chers étudiants, délégués il y a quelques semaines aux journées d'études de *Pax Romana*, qui avez parlé, au nom de tous vos camarades, de « bâtir la cité universitaire ». Etudiants canadiens unis pour ces heures de travail aux étudiants américains, vous avez groupé autour de ce thème et de ce beau dessein vos préoccupations de jeunes gens catholiques. Et pour préciser déjà le caractère de vos reconstructions spirituelles, vous avez déclaré vouloir bâtir la cité selon les lignes fortes de l'action catholique. L'action catholique, qui n'est pas autre chose que l'action ordonnée vers les fins surnaturelles et nécessaires de l'homme et de la société, contient, en effet, dans le code si précis qu'en a donné Sa Sainteté Pie XI, toutes les techniques nouvelles de l'architecture de la société chrétienne.

Une cité universitaire catholique! Sûrement elle s'érigait déjà au centre de notre ville de Québec. Depuis 1852, elle a élevé ici ses remparts, construit ses bastions que sont les Facultés; elle a préposé à leur commandement des maîtres qui sont catholiques, et groupé dans ses murs des citoyens, je veux dire des étudiants qui sont catholiques. Et sur la cité, aux grands jours, flotte le drapeau papal, l'étendard du Vicaire de Jésus-Christ.

Mais c'est l'esprit, plutôt que les cadres, qui caractérise et définit une institution comme la nôtre. C'est l'enseignement, ce sont les idées remuées au creuset de la pensée, et jusque dans les analyses des laboratoires, qui révèlent l'âme d'une université. Mais c'est aussi l'attitude spirituelle des étudiants, leur conduite morale, leurs préoccupations religieuses, scientifiques et sociales qui, autant que tout le reste, montrent en quelque sorte aux regards l'âme, l'esprit de la cité universitaire.

Dans cette cité, en effet, le quartier des Etudiants est assurément le plus agité, le plus remuant, celui qui extériorise avec le plus de bruit ou d'évidence l'âme de l'Université. Et ce quartier, il est en son esprit, ce que sont les étudiants eux-mêmes. Vous l'avez compris, et c'est pourquoi vous avez parlé de bâtir à votre tour la cité universitaire: vous vouliez dire sans doute, et plus modestement, le beau quartier des étudiants.

Et vous voulez le bâtir sur le plan de l'action catholique. Rien n'est plus juste, ni plus nécessaire, puisque la vie de votre quartier doit être déjà une image, disons

le plan ou l'esquisse de votre vie professionnelle et sociale. Vous vous êtes souvenus que l'action catholique, c'est l'action des laïcs coopérant dans l'Eglise avec celle du prêtre, s'exerçant sous la direction des chefs spirituels, de la hiérarchie, et vous voulez, à l'Université, faire l'apprentissage d'une si nécessaire action.

Mais bâtir sur le plan de l'action catholique, construire une vie d'étudiant, individuelle et collective, qui soit catholique, c'est-à-dire inspirée dans son travail, dans sa conduite et jusque dans ses récréations, par la pensée de son catholicisme et de son baptême, cela suppose que l'esprit qui construit est lui-même, et vraiment, catholique.

Or, permettez que je vous le demande ce matin: votre esprit, jeunes gens, est-il lui-même toujours assez catholique? N'y a-t-il pas trop de légèreté, trop d'indifférence, de dilettantisme, et peut-être déjà trop de mesquins intérêts dans vos façons de concevoir la vie personnelle et la vie sociale? Votre esprit n'est-il pas trop superficiellement catholique? et trop profondément occupé de bagatelles, de chimères, d'erreurs, et de passions humaines? N'est-il pas surtout plus soucieux de sa jeune liberté que des obligations de vie et d'action catholiques?

C'est, d'ailleurs, l'orgueil ou le caprice de la liberté qui complique tant les problèmes de reconstructions morales ou sociales. C'est la liberté de l'homme, oscillant au souffle variable des passions, qui fait incertains les lendemains de la vie privée et ceux de la vie publique.

Vers quel avenir s'en va le monde, et s'en va votre

jeunesse? Nul ne le peut dire, et nul ne le sait. Car vous êtes libres, et le monde bouleversé par la guerre et ses destructions, reste libre. Le monde reconstruira sur la base qu'il aura choisie, et vous-mêmes, étudiants, je le sens bien, j'en ai peur, vous n'êtes pas tous d'accord sur la façon dont doit se conduire un étudiant, ni non plus peut-être sur la façon vraiment chrétienne dont vous devez organiser la vie collective de votre quartier. Peut-être n'êtes-vous pas d'accord sur les principes mêmes qu'il faudra mettre demain, qu'il faut mettre dès aujourd'hui, aux fondements de la cité politique et sociale.

Quelles répercussions les révolutions qui ébranlent les vieux continents auront-elles dans notre jeune Amérique, et par vous dans notre jeune patrie? Nul ne le peut dire encore. Mais ce que nous savons tous, c'est que vous, jeunes gens, vous pourrez, si vous le voulez, ajouter votre poids au mouvement qui emporte le monde vers l'abîme; vous pourrez, si vous le voulez, ajouter vos passions, vos égoïsmes, vos impiétés, vos erreurs à tout ce qui a séparé le monde de Jésus et de son Evangile, à tout ce qui l'a précipité vers les ruines les plus vastes et les plus cruelles que l'on ait vues dans l'histoire. Mais, d'autre part, soyez-en sûrs aussi, si vous le voulez, vous pourrez par votre effort contribuer à sanctifier le monde, à le restaurer. Vous pourrez, si vous le voulez, par votre vigueur nouvelle, contribuer à redresser la marche de l'humanité.

II

L'œuvre que vous avez à faire à l'Université, et celle qui vous attend demain dans le monde, sont donc des œuvres de liberté, et d'une liberté réglée par une conception personnelle de vos devoirs et de votre vie.

Aussi est-ce cette liberté qu'il faut d'abord éduquer. C'est votre âme qu'il faut d'abord former, jeunes constructeurs de la cité. Chaque âme n'est-elle pas, d'ailleurs, elle-même une cité spirituelle? Et n'est-ce pas de la beauté et de la force de chacune de ces cités que se compose la splendeur du royaume de Dieu?

Formez, chers étudiants, ou réformez votre âme. Nous connaissons assez les jeunes gens, les jeunes chrétiens qui viennent à nos universités catholiques, pour savoir qu'à vingt ans il y a souvent, et déjà, dans certaines âmes, des redressements à faire; il y a des ténèbres d'erreurs et de passions, qui déjà obscurcissent l'esprit et font concevoir, autrement qu'il convient quand on est catholique, sa vie personnelle, la vie sociale, le christianisme lui-même.

Construisez donc, comme il convient, et s'il le faut, reconstruisez vos vingt ans. Et qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'il faut d'abord construire sur une base solide, et cette base doit être assez large pour qu'elle puisse porter tout ensemble votre vie naturelle et votre vie surnaturelle. Une telle base n'est ni le caprice, ni la passion, ni la liberté, c'est la foi de votre baptême. La foi seule contient tout le

sens de la vie. Pas une foi quelconque, endormie ou plus ou moins consciente d'elle-même; mais une foi vive, logique, sans cesse ranimée et développée par la prière et par la grâce; une foi qui soit pour votre jeunesse lumière et force: les deux ensemble: une lumière qui montre la vérité, une force qui commande l'action.

Puis, dans la cité lumineuse et forte que deviendra votre âme, il faudra de l'ordre. Or, c'est la discipline qui crée ou maintient l'ordre dans la cité. Une cité est perdue, quand elle manque de discipline.

Quelle discipline devez-vous accepter ou établir en vous-mêmes? La discipline de l'esprit et la discipline de la conscience: voilà la double police qui garantira l'ordre dans la cité spirituelle.

Discipline de l'esprit. C'est pour vous la procurer, c'est tout au moins pour l'élargir et l'affermir en vous que vous venez à l'Université. Mais prenez garde; et souvenez-vous que la discipline de l'esprit ne consiste pas uniquement ou principalement dans l'acquisition de vos cultures techniques ou professionnelles. On peut être ingénieur habile ou avocat redoutable, et n'avoir qu'une discipline d'esprit inférieure aux tâches et aux destinées les plus hautes de l'esprit et de la vie.

Il y a une discipline qui surpasse les méthodes particulières du travail, scientifique ou professionnel, c'est la haute discipline qui met de l'ordre dans les connaissances elles-mêmes, qui établit une hiérarchie dans les valeurs spirituelles, et qui dans la cité donne la primauté à qui

est due la primauté. Cette discipline supérieure, générale, coordonne et subordonne les forces de l'esprit en même temps que leurs objets. Elle contraint la liberté de l'esprit, quand celle-ci, faussée par l'orgueil, veut devenir mépris de la vérité, ou insubordination à l'égard des conclusions de la vérité.

Une telle discipline fait mieux apercevoir les rapports qui existent entre toutes les vérités, et l'interdépendance des sciences humaines. Féconde et pénétrante discipline, qui permet encore de mieux découvrir tous les éléments de vérité qui se rencontrent dans tout objet particulier d'étude! C'est Leibnitz qui a écrit: « Il y a de l'harmonie, de la métaphysique, de la géométrie, de la morale partout ». Le Père Gratry, reprenant un jour cette sentence, la complétait en disant: « Il y a de l'harmonie, de la métaphysique, de la théologie, de la physique, de la géométrie, de la morale partout ».

Ce qu'il importe de retenir dans cette énumération, peut-être encore incomplète, c'est qu'il y a de la théologie partout, c'est-à-dire Dieu partout. Heureuse discipline de l'esprit, et combien clairvoyante, qui fait ainsi apercevoir dans tout objet de science auquel l'esprit s'applique, cette abondance harmonieuse des vérités explicites ou latentes que contiennent les choses! Combien surtout l'esprit éclaire son savoir et en équilibre les parties quand, soucieux ou capable d'établir les rapports de causes à effets ou d'effets aux causes, et de remonter aux principes, il aperçoit au sommet de tout, dans une splendeur souve-

raîne de la vérité, la cause première et le premier principe, Dieu. Dieu alors prend sa place dans l'esprit et dans la vie. Sa révélation, sa théologie, se répandent en nappes de lumière sur tous les degrés du savoir. Elles en montrent à l'intelligence la hiérarchie magnifique; elles orientent aussi les directions si diverses du travail de l'esprit, et elles les tiennent dans la ligne de la vérité.

C'est pour être sorti si souvent de la ligne de la vérité que si souvent l'esprit est devenu malfaisant et qu'il a si souvent mis le désordre dans la cité spirituelle, dans l'âme des jeunes, dans l'âme de l'ignorant, dans l'âme des savants eux-mêmes.

Vous qui connaissez la vérité, qui l'avez reçue, d'ailleurs, et déjà, avec la grâce de votre baptême, qui l'avez trouvée contenue, comme en un raccourci, dans la lettre du catéchisme, et qui l'avez mieux connue par vos études de lettres, de sciences et de philosophie, tenez à la définition et à la discipline de la vérité. Jeunes gens, tenez à Dieu et à son Verbe, qui est la Vérité.

Attendez du Christ sauveur plutôt que du génie d'un homme le salut du monde. C'est-à-dire attendez le salut, du Christ, de son Evangile; des doctrines sociales, des préceptes de justice et de charité qu'un jour il a proclamés sur le Mont des Béatitudes.

Le temps arrive peut-être où il n'y aura plus ni écoles, ni maîtres autres que l'école de l'Evangile, et le Maître Jésus. Le temps arrive peut-être où se réalisera enfin le mot de Notre Seigneur: « N'appellez personne sur la

terre votre maître, parce que vous n'avez qu'un maître qui est le Christ » (Matth. 23, 8).

Voilà en effet le Maître auquel doivent conduire toutes les disciplines de l'esprit. Voilà Celui qui doit construire avec vous la cité spirituelle de chacune de vos âmes: *Nisi Dominus aedificaverit domum, in vanum laboraverunt qui aedificant eam.* (Ps. 126, 1).

III

Mais l'esprit cohabite en l'homme avec la chair. A côté de l'intelligence qui cherche la vérité, il y a les passions qui en détournent. La discipline de l'esprit peut être faussée par l'indiscipline des mœurs. Il faut donc chez l'homme, avec la discipline de l'esprit, celle de la volonté, la discipline de la conscience. Celle-ci, comme celle-là, est nécessaire à l'ordre. Toutes les deux sont la police de la cité.

Il est à peine besoin de vous en avertir, chers étudiants. Vous savez déjà à quelle impuissance est réduit en vous l'esprit du bien quand vous y faites régner l'esprit du mal. Et lors même que vous voulez sincèrement établir en vous la primauté de l'esprit, vous savez quelles peuvent être toujours les révoltes de vos passions.

Développez donc la volonté, en même temps que vous développez l'esprit. Qu'il y ait équilibre entre toutes les puissances spirituelles de votre âme. Prenez garde que la

volonté se trouve inférieure à vos passions. Votre conscience en serait faussée ou abolie.

Pour que la conscience reste disciplinée, il faut que l'esprit projette sans cesse sur elle ses clartés humaines et ses lumières surnaturelles. Soumettez donc toujours votre conscience aux convictions de l'esprit et aux préceptes de la foi.

Vous savez que Dieu vous a créés pour lui, et que le Christ est venu racheter vos âmes qui étaient perdues. Vivez donc sous la double et constante influence de ces deux vérités. Ollé-Laprune, qui fut un si admirable directeur intellectuel des étudiants catholiques de son temps, disait qu'il ne faut jamais ni penser, ni parler, ni agir comme si le Christ n'était pas venu. C'est au moment des tentations de l'esprit comme au moment des tentations de la chair, qu'il faut se rappeler que le Christ est venu, qu'on doit lui être fidèle, et qu'il est d'ailleurs lui-même, pour le jeune homme fidèle, la joie suprême, indicible, de sa conscience.

Accorder sa vie avec sa foi, voilà en somme la logique nécessaire. Le christianisme doit vous prendre tout entiers, ou vous n'êtes pas chrétiens. Et s'il vous prend tout entiers, quelle dignité est la vôtre! Vous êtes plus qu'un être humain: vous êtes un être divinisé. Vous êtes tous les jours le fils adopté, et bien-aimé de ce Dieu qui a voulu élever notre nature au-dessus de son destin naturel, et associer l'homme à sa vie et à sa joie éternelles. Vous trouvez dans cette conscience de votre adoption surna-

turelle, dans les vertus qu'elle implique, dans les sacrifices que coûtent les vertus, la dignité, la noblesse, le vrai bonheur de la vie chrétienne.

Et alors quelle cité spirituelle est votre âme, quand elle est ainsi le lieu de la lumière, de la force, de la grâce divine et de la vertu!

C'est de telles cités que les nations ont besoin. Que notre patrie canadienne serait belle, si la jeunesse offrait partout le spectacle de son âme solidement érigée en forteresse spirituelle!

*

*

*

C'est à cette œuvre de formation, de construction intellectuelle et morale que j'ai voulu vous convier ce matin. Ne vous contentez pas, chers étudiants, de gémir sur les malheurs qui affligent notre temps et qui assombrissent votre jeunesse. Ces malheurs publics ont des causes secrètes. C'est de l'assemblage de toutes les passions individuelles que se forment les calamités nationales. C'est de la rencontre de toutes les erreurs des esprits que résultent les déviations profondes de la politique, et les révolutions malsaines de la société.

Gémissez tant que vous pourrez sur le passé et ceux qui ont fait l'heure présente: si vous n'en concluez pas que vous devez commencer la réforme par vous-mêmes,

vous êtes comme d'inutiles Cassandres sur les murs de la cité.

Soyez donc, jeunes gens, appliqués, pendant l'année académique qui commence, à tous les devoirs d'esprit et de conscience qui s'imposent.

Vous avez le précieux privilège d'être étudiants dans une université catholique: formez votre esprit à la vérité. D'autre part, vous trouverez ici tous les secours spirituels, toutes les directions de conscience dont votre jeunesse a besoin. Venez aux sources de vie! Venez aux sacrements: à celui qui purifie les âmes, et à celui qui les nourrit. Confessez vos fautes, et communiez à Celui qui les pardonne. Communiez avec l'élan jeune de votre amour, et faites vos cœurs battre tous les jours près du cœur de Celui qui vous a aimés le premier.

Priez tous les jours: ne laissez pas s'établir dans vos esprits ce vide effroyable que crée l'absence habituelle de la pensée de Dieu. Que la prière ramène tous les jours sur vos lèvres le nom, et dans vos âmes la pensée de Dieu.

Venez ici, chaque dimanche, prier ensemble, communier ensemble, et entendre ensemble la parole sacerdotale qui vous rappellera la doctrine et la vertu de l'Evangile.

Faites cela, et vous serez cette année de vaillants et habiles constructeurs. Vous construirez comme il convient votre jeunesse, votre vie, la cité spirituelle. Par vous un jour le Seigneur sauvera Sion, parce que vos âmes seront les cités fortes dont Sion et le monde ont besoin.

LE TRÉSOR DE LA VIE⁽¹⁾

« Pone thesaurum tuum in praeceptis Altissimi, et proderit tibi magis quam aurum. »

« Utilise ton trésor selon les préceptes du Très Haut, et il te profitera plus que l'or lui-même. »

(Ecclésiastique, XXIX, 14).

Le trésor dont il s'agit au livre de l'Ecclésiastique, c'est celui des richesses matérielles. Ce n'est pas de lui que je veux vous parler ce matin, chers étudiants.

Il serait bien inutile de le faire. L'utilisation de vos richesses matérielles, de vos trésors en argent, ce n'est pas précisément le problème qui vous embarrasse.

Mais il est un autre trésor dont on peut parler à des jeunes gens, et qu'ils possèdent en abondance, et qui s'accroît en eux chaque jour: c'est le trésor de la vie.

I

La vie est un trésor: c'est le plus précieux. La vie physique elle-même, celle-là qui monte en vous comme une sève au printemps, qui s'y épanouit en forces toujours nouvelles, j'allais dire en frondaisons opulentes, en des

(1) A la messe de la journée universitaire, 27 novembre 1930.

fleurs dont parfois le parfum vous grise; cette vie physique avec tout ce qu'elle vous promet d'années, de vigueur, de santé et de plaisirs: c'est le trésor incomparable, le premier bien de l'homme, celui sans lequel tous les autres ne sont pas même accessibles. Qu'est-ce que l'or ou l'argent comparés à ce souffle de vie dont s'anime votre corps, et qui fait battre votre cœur? Demandez-le au millionnaire qui agonise, qui sent la vie lui échapper, et avec elle toute sa fortune. Merveilleuse richesse que cette énergie vitale dont surabonde votre jeunesse, et qui vous fait capables de partir à la conquête de toutes les autres!

Votre vie physique est un trésor: la vie de votre intelligence en est un autre plus précieux. Elle est le privilège et l'honneur de l'homme: ce par quoi l'homme participe en quelque sorte à l'intelligence divine, et domine la création matérielle et animale; elle est ce par quoi l'homme vit supérieurement, pense, réfléchit, jette au creuset de sa pensée ce que lui offre la matière elle-même, transforme en idées l'image sensible des choses, et avec ce qui est particulier crée de l'universel. Vie de l'intelligence en laquelle se rejoignent les deux mondes qui ont jailli de la pensée divine: le monde des esprits et celui de la matière, et qui permet donc à l'homme d'offrir à Dieu, dans la synthèse harmonieuse de son être humain, l'hommage total de la création.

Vie de l'intelligence par laquelle s'ouvre devant votre curiosité d'étudiant tout le domaine du savoir, qui vous promet les conquêtes les plus merveilleuses de l'es-

prit et aussi et par elles, les joies les plus nobles, les plus profondes.

Vie du cœur: autre trésor de votre jeunesse. Immatériel lui aussi, et qui est fait tout ensemble de vos pensées et de vos amours. Vie du cœur qui fait l'homme capable non seulement d'aimer, mais d'aimer supérieurement, en mettant de l'intelligence dans ses affections; d'aimer par dessus toutes les beautés extérieures qui vous séduisent, ou d'aimer en elles la beauté morale, la beauté de la vertu, la charité, le dévouement, la pureté, cette beauté spirituelle qui est un rayon parfois sensible de la beauté de Dieu. Vie du cœur qui vous fait capables d'aimer Dieu lui-même! Vie du cœur, qui fait l'homme non seulement capable d'aimer, mais de sortir de lui-même, à l'appel de ses amours, et de se donner, de se dévouer, au besoin de se sacrifier, et parfois de transformer sa vie en un holocauste chaque jour renouvelé, où brûle comme sur un autel la flamme des immolations.

Vie du corps, vie de l'esprit, vie du cœur: triple trésor qui vous fait riches. Fussiez-vous nés, jeunes gens, dans un pauvre berceau; eussiez-vous peut-être à vos foyers mangé le pain noir de l'indigence, je vous le dis en vérité: vous êtes riches. Vous possédez la vie, et par elle, avec elle, les énergies souveraines, conquérantes de votre nature. Jeunes gens, ne gaspillez pas votre trésor.

II

Quel usage en ferez-vous donc? Hélas! on ne sait pas

toujours ni apprécier comme il convient, ni utiliser comme il faut le trésor de la vie.

Combien variables, capricieuses les attitudes de l'homme en face de la vie qui commence, en face de sa propre jeunesse, et du beau trésor qui s'ouvre à ses cupidités!

Il y a ceux qui disent — et combien de jeunes gens qui l'ont dit: « La vie est courte; elle passe comme un flot rapide. Hâtons-nous de boire à ce flot, et de nous plonger dans l'ivresse qu'il procure. — La vie est brève: mais elle est pleine de soleil et de parfums quand on la vit dans son printemps: couvrons-nous de ses fleurs; hâtons-nous de jouir, car nous mourrons demain. »

Cela vous rappelle peut-être un souvenir classique: car ainsi parlait Horace à ses amis, au soir des festins de Tibur. Ainsi pensaient autrefois les épicuriens du paganisme... Ainsi pensent encore aujourd'hui les épicuriens du naturalisme. Ils oublient volontiers tous les devoirs pour ne rechercher que les jouissances de la vie.

Ainsi pensent beaucoup de jeunes gens même chrétiens qui tâchent d'associer au minimum de devoirs, le maximum de plaisirs. Ils ont pour devise l'axiome séducteur: il faut que jeunesse se passe! Leur jeunesse se passe, mais dans des distractions, des enivrements qui ne donnent pas le bonheur, dans des futilités ou des bagatelles qui ne sont pas dignes de leur baptême, ni mêmes dignes de la vie.

Il y a donc les épicuriens. Il y a aussi les apathiques, les indifférents; il y a ceux qui limitent au plus bas inté-

rêt le rendement du capital de la vie; il y a ceux qui ne comprennent pas assez ni la noblesse du travail, ni sa fécondité. Paresseux peut-être déjà au collège, ils n'apportent pas à l'université une activité suffisante; ils se résignent déjà à n'être plus tard que des médiocrités satisfaites dans les carrières où ils veulent entrer demain. Ou s'ils ont l'ambition de réussir, c'est l'ambition inférieure d'amasser de l'argent plutôt que de la science; c'est l'ambition d'arriver à la fortune par des moyens qui demandent plus d'habileté que de discipline intellectuelle, plus de démarches ou d'intrigues que de valeur morale et de savoir.

Le véritable trésor de la vie, celui de leur intelligence, et de leur cœur, ils ont l'habitude de l'enfouir à moitié, ou de n'en tirer que ce qui peut être nécessaire à ce métier de demi-professionnel et de demi-citoyen et de demi-chrétien, qui sera demain l'emploi, la forme, la force, ingénieuse peut-être, mais socialement stérile, de leur vie.

III

Mes chers amis, ne soyez ni des épicuriens, ni des jouisseurs, ni des apathiques; ne préparez ici pour demain, ni des demi-citoyens, ni des demi-chrétiens.

Ayez l'ambition d'être des chrétiens complets, et l'ambition aussi d'apporter à votre profession et à la société une pleine valeur.

Pour cela utilisez selon les desseins et les préceptes

du Très Haut, le trésor de la vie: *Pone thesaurum tuum in praeceptis Altissimi*. Observez les commandements de Dieu.

Votre vie physique, développez-la sans doute par tous les soins matériels qu'il convient de lui donner; mais sachez aussi en régler les forces, sachez en discipliner les ardeurs, sachez la respecter dans ses sources. Soyez forts, mais soyez purs!

Votre vie de l'intelligence: donnez lui toute l'ampleur et la fécondité dont elle est capable. Et puisque c'est par l'étude que vous pouvez la développer, appliquez-vous au devoir patient, assidu de l'étude. Ne croyez pas même avoir tout fait quand vous avez suivi les cours, et épuisé vos manuels. Il doit y avoir en vous, demain, associé au citoyen, au prêtre, au professionnel, au technicien que vous préparez, il doit y avoir ce qu'au XVII^e siècle on appelait l'honnête homme, c'est-à-dire l'homme cultivé, l'homme qui n'est pas seulement un spécialiste, mais un humaniste, l'homme qui fait de son intelligence non seulement une intelligence d'avocat, d'ingénieur, de notaire ou de médecin, mais une intelligence d'homme au sens supérieur et complet du mot, une puissance spirituelle qui n'est étrangère à aucun domaine du savoir, et qui, si elle ne peut se spécialiser en tout, sait acquérir par les lectures et le travail cette culture suffisante, générale, sans laquelle on ne rend ni à soi-même, ni à l'Eglise, ni à la

société où l'on vit, le service suffisant de son intelligence.

Je sais bien qu'ici le résultat est mesuré sur les aptitudes variables de l'esprit de chacun; mais je sais bien aussi que trop souvent chez l'écolier, chez l'étudiant tout est borné, trop limité par l'indifférence de l'esprit ou la paresse de la volonté. Il y a trop d'écoliers ou d'étudiants à qui manque le souci de se donner de la valeur.

Et vous n'oublierez pas que pour donner à votre intelligence sa juste valeur, vous devez y mettre avec la science de l'homme, de la nature, de l'histoire, celle de Dieu. Vous devez avoir une religion éclairée par l'étude continue de nos dogmes chrétiens, et aussi par vos commerces avec Dieu, par votre piété eucharistique, par ces fréquentations divines qui procurent autant de lumière que d'amour. Et alors la vie de votre intelligence, illuminée d'abord par les vérités de la foi, fortifiée par des lumières de la raison: cette vie de l'intelligence, si vous savez toujours augmenter votre foi, et toujours élargir par le travail votre savoir classique et humain, sera chez vous plus qu'un trésor, elle sera une force merveilleuse, une puissance capable de vous porter vers les objets de vos ambitions surnaturelles et terrestres, professionnelles, religieuses, sacerdotales, sociales; elle vous fera tendre toujours vers cet idéal de vie humaine et divine, vers cette beauté totale de la vie, qui doit briller comme une étoile au sommet des rêves les plus aimés de votre jeunesse.

*

*

*

La vie de votre cœur: trésor profond, caché, mystérieux, et si riche de votre nature! Sachez lui aussi l'utiliser selon les préceptes du Très Haut; ne le gaspillez pas.

Il n'est pas permis à un jeune homme chrétien, je dirai: il n'est permis à aucun jeune homme qui comprend la dignité de la vie, de gaspiller son cœur, de le prodiguer sans raison, de l'offrir à toutes les affections volages, de le remplir de toutes sortes d'amours de rechange, de le vider de ce qui est pur et noble, pour le remplir de ce qui est souillé et vilain.

Jeunes gens, prenez garde à vos cœurs! C'est un trésor qu'il faut employer à bon escient; avec lequel on ne court pas les chemins où s'offrent sans pudeur toutes sortes de commerces. C'est un trésor avec lequel on achète son bonheur le plus profond, mais à condition d'en bien choisir l'objet.

La vie du cœur, ce peut, ce doit être une flamme. Jeunes gens, que cette flamme en vous soit haute et pure. Pour cela que cette flamme ait son foyer au cœur même de Dieu; qu'elle s'alimente de l'amour nécessaire de Dieu; qu'elle se pénètre, par vos communions fréquentes, de la flamme même du cœur de Celui qui a dit: « Je suis venu sur la terre pour allumer un feu; je ne désire qu'une chose, c'est que ce feu d'amour divin s'embrace et pénètre tous les cœurs. »

IV

Jeunes gens, vous voulez avec le trésor de la vie acheter votre bonheur: écoutez. Le même Christ un jour, le Christ au cœur embrasé, à une heure unique et splendide de sa vie, aux pentes douces d'une montagne, sous le ciel clair d'Orient, devant une foule qui s'attachait à son regard et à ses lèvres, a livré le secret profond des béatitudes humaines. L'écho de la montagne a renvoyé jusqu'à nous, à travers les siècles, la leçon divine. Que dit-elle cette leçon, aux jeunes gens chercheurs de béatitudes?

Elle ne dit pas: bienheureux ceux qui s'amuse, et qui gaspillent leur temps, leur cœur et leur vie; mais plutôt: bienheureux les justes, ceux qui ont faim et soif de justice, c'est-à-dire ceux qui envers Dieu, leurs parents, leur prochain, et envers eux-mêmes, observent les commandements, les devoirs qu'imposent la foi et la morale. Bienheureux les justes: c'est-à-dire ceux qui ne fraudent pas avec le trésor de la vie, qui l'emploient à n'acquérir que des biens légitimes, vertus personnelles, sociales, humaines, chrétiennes, richesses impérissables que n'entament ni les vers ni la rouille.

Et il dit aussi: bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. Bienheureux les cœurs qui n'auront pas souillé la pureté de leurs amours; bienheureux les cœurs qu'aura purifiés, transformés, sanctifiés, la flamme des hautes affections humaines; la flamme souvent nécessaire aussi des généreux sacrifices; la flamme toujours nécessaire du très saint et divin amour. Ceux là qui auront

ainsi aimé, mériteront de contempler au ciel la Beauté de Dieu.

Voilà le secret évangélique du bonheur. Et vous le voyez: il se ramène à ne pas séparer de sa vie la religion, à ne pas isoler de Dieu sa jeunesse.

*

*

*

Jeunes gens, chers étudiants, retenez cette leçon. Qu'elle pénètre de son enseignement votre vie universitaire. Vous voulez en vous associant, communier à un même esprit. Que cet esprit soit chrétien! Il n'en sera pour cela ni moins joyeux, ni moins capable d'enthousiasme.

Au contraire, avec cet esprit et par lui, votre joie sera plus grande et plus profonde parce qu'elle remplira votre âme tout entière avec tout ce qu'elle a d'aspirations humaines et divines; avec cet esprit chrétien et par lui, votre enthousiasme sera plus durable parce que, avec lui, par lui, vous garderez mieux la ferveur naturelle et surnaturelle de vos vingt ans. Et alors, dans la joie de vos vertus, dans l'enthousiasme de vos jeunes et immortelles espérances, vous voudrez utiliser toujours de mieux en mieux, et selon les préceptes du Très Haut, le trésor multiple de votre vie. Ce trésor ainsi employé vous profitera plus que l'or lui-même: *proderit tibi magis quam aurum*; il vous vaudra les ferveurs, les enthousiasmes sacrés, les joies inamissibles de l'éternité.

DEUXIÈME PARTIE



PROPOS ET CONSEILS

L'ESPRIT DES ÉTUDIANTS⁽¹⁾

Permettez que mon premier mot ce soir rappelle le nom et le souvenir de l'éminent professeur de la Faculté de Médecine, du grand ouvrier de nos progrès, du grand ouvrier universitaire, que nous regretterons toujours, le doyen Arthur Rousseau. Il eût été avec nous ce soir si la mort ne l'avait trop tôt enlevé, le 13 janvier dernier, à l'affection des siens, aux œuvres auxquelles il avait voué sa vie, à la Faculté de Médecine dont il était la gloire, à notre maison qui en était si fière. Le doyen Rousseau aimait les étudiants; il les aimait pour les faire toujours plus dignes d'eux-mêmes. C'est pour eux, pour leur formation professionnelle toujours meilleure, qu'il a tant travaillé; et il ne manquait jamais d'apporter à leur journée universitaire le témoignage affectueux de sa présence, et souvent le témoignage toujours précieux de sa parole. Il est juste, ce soir, d'associer à notre amitié, à nos joies familiales le nom et le deuil de l'éminent doyen Rousseau.

La mort d'Arthur Rousseau enleva à la Faculté de Médecine son doyen. Le Conseil universitaire devait pour-

(1) Allocution prononcée au dîner de la journée universitaire, le 7 février 1934.

voir au remplacement. On sait combien nombreux sont les professeurs très distingués qui pouvaient, à la Faculté, hériter de cette mission de confiance. Vraiment le Conseil universitaire se trouva placé dans l'embarras du choix. Il dut choisir pourtant ; et je suis heureux de proclamer ce soir et de saluer à cette table l'heureux élu, monsieur le professeur Calixte Dagneau. La haute autorité médicale du nouveau doyen, son dévouement, ancien et fidèle, à nos œuvres universitaires, sa collaboration étroite avec le docteur Rousseau, le prestige public qui l'a porté à de si nombreux postes de confiance et d'honneur, et récemment à celui de président du Collège des Médecins et Chirurgiens de la Province de Québec, nous assurent que le docteur Dagneau, héritier d'une lourde succession, continuera, aidé de ses collègues très dévoués, à faire avancer la Faculté de Médecine dans la voie montante et si haute où l'avait engagée le doyen Rousseau.

Et, maintenant, je viens à vous chers étudiants. C'est vous qui nous avez conviés à ces tables ; et ces tables, c'est votre respect pour vos hôtes, c'est votre gratitude pour vos maîtres, votre amitié, l'amitié qui vous unit les uns aux autres en une étroite famille de camarades, qui les ont dressés.

Par la voix de votre Président général, vous avez exprimé tous vos meilleurs sentiments ; et vos meilleurs sentiments, et tous les autres, vous les faites paraître vous-mêmes dans votre accueil, dans votre joie évidente, dans tous ces regards où je vois s'allumer la flamme mobile,

ardente de vos âmes jeunes. Je vous remercie de cette manifestation de votre esprit. Je vous remercie de nous montrer encore une fois, et avec cette franchise, de quels éléments multiples se compose chez vous un tel esprit, l'esprit étudiant.

*

*

*

Votre esprit, nous le voyons bien encore ce soir, il est fait de votre jeunesse d'abord et de votre gaieté. Jeunesse et gaieté sont deux mots synonymes dans notre langue française, parce que ces deux choses sont identiques. Il n'est d'ailleurs pas besoin de lexique pour faire ce rapprochement des mots; il suffit de vous rencontrer.

Jeunesse et joie: gardez, ensemble confondues, ces deux choses. A une condition pourtant, c'est que la joie soit saine comme votre jeunesse, et qu'elle s'accompagne toujours d'une distinction que vous voulez, avec raison, que l'on vous attribue.

Comme elles sont variables parfois, les joies de l'étudiant, selon qu'elles se manifestent au jour bruyant de la rentrée, à l'heure troublante des inscriptions universitaires, au foyer fraternel de votre Cercle, au soir d'un gala mal ordonné, à la fin d'une leçon magistrale, ou au lendemain d'un examen. Joies dont la gamme varie avec la portée où elles s'inscrivent. Mes amis, inscrivez-les toujours, vos joies, dans la note qui convient, et elles seront

toujours une harmonie de votre vie. Elles pourront, dans la gamme, monter très haut, descendre peut-être aussi très bas: mais si elles sont bien ordonnées, elles chanteront toujours!

Votre esprit est donc fait de vos joies, des joies de votre jeunesse; je sais qu'il est fait aussi de vos inquiétudes. Ce n'est pas pour rien que la flamme de vos yeux est si mobile. Vous êtes inquiets quand vous n'êtes pas joyeux ou même quand vous l'êtes. Vous êtes inquiets de l'avenir. Vous avez sûrement raison d'être inquiets. Vous pouvez dire aujourd'hui avec autant de sincérité que le poète: de quoi demain sera-t-il fait?

De quoi demain sera-t-il fait? Je ne le sais pas. Je ne sais pas quels éléments de succès apportera dans votre avenir la société de demain, si troublée aujourd'hui. Mais je sais quels éléments prometteurs vous devez y apporter vous-mêmes. Je voudrais que demain fût fait d'abord de vos mérites, de vos préparations laborieuses, de grandes et hautes vertus personnelles.

Aussi je voudrais voir toujours dans vos âmes jeunes, dans vos âmes d'étudiants, tout à côté de vos vives inquiétudes de grandes ambitions. Je voudrais même que vos inquiétudes fussent surtout composées d'ambitions.

Il arrive que l'inquiétude est plutôt faite, chez l'étudiant d'anxiétés nerveuses, de craintes trop justifiées, d'insuffisances volontaires. Je préfère l'autre: celle qui est faite de belles ambitions qui s'animent, de désirs insatiables de savoir, d'aptitudes intellectuelles qui se veulent

décupler, de la supériorité que l'on veut conquérir. L'inquiétude qui fait travailler vaut mieux que celle qui fait trembler. La première souvent dispense de l'autre.

Chers étudiants, que votre esprit, que chez vous l'esprit étudiant soit fait de grandes ambitions. Et que vos ambitions pour demain soient justifiées par vos ambitions d'aujourd'hui. Que vos ambitions d'aujourd'hui portent sur la mise en valeur de vos forces morales et de vos talents plus que sur la mise en valeur des attraits fragiles de la jeunesse; qu'elles portent sur des succès intellectuels plus que sur des succès mondains. Qu'elles aient pour objet la culture assidue, laborieuse de votre esprit!

Que vos ambitions tendent toujours vers la primauté du spirituel! Qu'on n'ait pas à vous reprocher de courir au plus facile ou au plus léger, d'être trop indifférent au mérite supérieur, de vous satisfaire déjà du médiocre, en attendant de vous immobiliser ou de périr dans l'insuffisance.

L'avenir sera plus dur que jamais aux médiocres et aux insuffisants. Il le sera même à l'Université. C'est une élite qu'il faut former. L'élite suffit pour les carrières professionnelles. Et pour procurer cette élite à la société, il faut le crible séparateur de l'éclectisme. Il faut filtrer la jeunesse. Il peut se faire que Québec n'ait pas besoin de filtre pour ses eaux douteuses. L'Université doit en avoir un pour le flot variable des étudiants. Il arrive, d'ailleurs, quand il s'agit de l'ordre moral, qu'il suffise d'installer le filtre pour assurer, avant même qu'il fonctionne, la cla-

rification des eaux. Le filtre est excellent qui déjà par la seule vertu de sa présence fait meilleur le flot trouble des vies croissantes, ou fait les eaux nouvelles se purifier elles-mêmes!

Si l'avenir doit être redouté à l'Université où il s'élabore, il doit l'être aussi quand on l'aperçoit dans la carrière même ou demain il faudra entrer. Mais si redoutable qu'il soit, et si redouté qu'il paraisse pour tant de problèmes qu'il pose, jeunes gens, ayez confiance. Ayez confiance, si vous portez en vous les ambitions supérieures dont je parle, et si vous portez demain dans la société les valeurs personnelles qui la feront meilleure. Gardez l'optimisme qui convient à vos vingt ans, pourvu que cet optimisme se justifie par le souci du travail, par la passion de réussir noblement, par la dignité de votre esprit, par la distinction spirituelle de vos vertus.

Chers étudiants, votre esprit est fait de joies, d'inquiétudes et d'ambitions. C'est toute la beauté de votre âge. Que votre jeunesse se pare de cette beauté! qu'elle s'en illumine! Et demain vous serez dans le monde la génération nouvelle et forte dont le monde a besoin.

AU FOND DE VOS COEURS⁽¹⁾

C'est à la fin d'un banquet, à l'heure suggestive des tostes que l'on voit mieux, il me semble, et le fond des verres et le fond des cœurs.

Voir mieux, matériellement du moins, et d'un œil encore limpide le fond de son verre, c'est affaire de chaque convive; voir mieux *spirituellement*, si j'ose dire, et d'un regard plus clair aussi, le fond des cœurs, ce peut être, après tant de discours, le privilège de tous. Le recteur lui-même en est capable. Ce soir et à cette minute le fond de vos cœurs se découvre avec la plus limpide franchise.

J'en ai pour preuve, mon cher Président, et je vous en remercie, ce toast que vous portez à l'Université Laval, ces paroles que vous venez de prononcer, ce sentiment de reconnaissante fidélité que vous exprimez pour la maison qui vous a tous accueillis, chers étudiants, pour la maison où vous préparez aujourd'hui votre avenir, et qui sera demain le seuil d'où vous partirez vers la vie.

C'est cela, j'en suis sûr, tous ces sentiments qui sont le fond de vos cœurs. Sans doute, à leur surface, comme au

(1) Allocution prononcée au banquet de la journée universitaire, mercredi, 20 février 1935.

bord plein des verres, il peut y avoir parfois une mousse qui pétille, ou de la broue qui tournoie — violence ou humeur — mais dans les cœurs comme dans les verres, ce n'est pas cela que l'on cherche, ce n'est pas cela que l'on goûte le mieux, parce que ce n'est pas cela qui est le vrai vin, ni le bon vin de la vigne, ni le bon vin de la vie.

Et ce que je me plais à boire avec vous, ce soir, chers étudiants, c'est le bon vin de la vie, celui-là qui vient des sources profondes de votre cœur, et qui porte dans son flot clair, le sourire, la joie, les vertus de votre âme. J'en suis sûr, c'est celui-là même que, ce soir, vous offrez à notre soif; c'est lui qui en ce moment réjouit votre jeunesse.

Le banquet qui clôt la journée universitaire, c'est le repas de famille qui rassemble autour d'une table d'amitié, avec les hôtes qui vous font l'honneur de se joindre à vous, tous ceux qui sont de la maison, les étudiants et leurs maîtres. C'est une façon charmante de reconstituer le foyer. Ce foyer, une même âme collective revient ici l'animer. Une âme très haute et très belle qui est faite, d'une part de dévouement à votre jeunesse, de sollicitudes affectueuses pour tant de problèmes qui déjà vous angoissent, de désirs profonds de faire plus larges, plus accueillantes pour vous, les routes de demain: et cette part de l'âme universitaire, c'est celle de vos maîtres, de vos professeurs, c'est celle de votre recteur. Mais elle est aussi faite, cette âme, d'une autre part qui est la vôtre, chers étudiants; elle est faite de vos propres sentiments, d'une

affection que vous nous devez et que vous nous donnez, de votre attachement à vos maîtres, de votre attachement à la maison, à l'Université, au foyer même qui reçoit, pour la faire plus vive, la flamme de votre vie; elle est faite de toutes ces vertus familiales que signifie ce beau mot de piété, qui résume en sa signification étymologique toutes les meilleures tendresses de la vie, toutes ses plus délicates fidélités.

De tous ces éléments combinés qui composent l'âme universitaire, résulte la solidarité étroite qui doit tous nous unir. Solidarité qui est pour nous, recteurs et professeurs, une joie et un devoir.

C'est une joie pour les maîtres de savoir que chaque jour, par leurs efforts, travaillant avec vous, ils bâtissent en hommes, ils travaillent à la construction spirituelle de notre pays, de la nation canadienne.

Et c'est le devoir impérieux de nous tous, messieurs les Professeurs, de nous employer avec un soin diligent, à continuer l'ouvrage jamais achevé des constructions de l'avenir, de collaborer aux conquêtes de la jeunesse sur elle-même et sur tant d'obstacles qui s'opposent à sa propre fortune; de l'aider aussi à vaincre les obstacles qui s'opposent à la fortune de notre peuple, de ce peuple dont la jeunesse veut être la force, et dont elle veut aussi demain procurer l'honneur.

Et ce doit être, chers étudiants, votre joie et votre devoir à vous de répondre, par un grand effort personnel, et à l'appel de vos maîtres et à celui de votre conscience.

Quelle joie pour l'homme, à 20 ans, de bâtir lui-même sa vie, de poser sur les bases d'une formation classique l'édifice que conçut une belle ambition, et de se faire l'architecte habile de sa beauté!

Mais quel devoir aussi que celui de mettre dans cette construction humaine tout l'effort constant, parfois pénible, le plus souvent joyeux, de sa volonté et de son esprit!

Vous aimez la vie. C'est votre motif le plus intime de la vouloir belle. Pour cela, sachez, à l'Université, en utiliser tous les instants. Ne prodiguez pas le temps en légèretés futiles; ne le perdez pas. « Le temps », disait Franklin, et c'est une autre image, « le temps c'est l'étoffe dont la vie est faite ». N'allez pas, de cette étoffe, rompre, trouser, ou gâcher la trame.

Vous trouverez dans l'incertitude de ce que sera demain, une raison puissante de le mieux préparer. Considérez toujours vos études en fonction de la vie, en fonction de votre avenir. C'est souvent l'erreur des jeunes d'isoler trop leurs études de la vision du lendemain, de les considérer plutôt en fonctions des plaisirs d'aujourd'hui, des distractions, des folies dont ils croient qu'elles peuvent s'accompagner.

De plus en plus, je le sais, vous appréciez les valeurs spirituelles. De plus en plus l'angoisse de la vie ramène à une meilleure vie.

Votre vie meilleure, ornez-la de science et de vertus; composez sa force d'un individualisme qui ne soit pas de

l'égoïsme, et d'un sens social, et d'un sens chrétien qui mettent de l'ordre dans vos pensées et dans votre conduite. Ayez avec tout cela le sens des mesures, donnant à chaque discipline intellectuelle sa juste part, et aux disciplines morales leur juste place.

Il fut un temps où la jeunesse universitaire, trop mal outillée pour ses études, et trop volontiers satisfaite de son inconsciente médiocrité, cherchait dans les agitations bruyantes ou tumultueuses, son désennui ou sa gloire principale. C'était l'époque où l'insouciance du lendemain pouvait encore faire indolente ou frivole la jeunesse, et lui promettre quand même les faciles succès de la vie. C'était l'époque où les luttes pour la vie n'ayant pas encore toute l'âpre rigueur qui les fait si pénibles aujourd'hui, on avait le temps de s'étourdir, de perdre en trop faciles légèretés des heures que ne paraissaient pas réclamer de trop faciles études.

Ce temps est passé. Vous le regrettez quelquefois. On me le disait encore hier. Il vous apparaît comme un âge d'or de l'étudiantisme; âge d'or que remplace une indigence inquiète qui n'a pas même d'argent. Que voulez-vous? C'est un monde nouveau, troublé, incertain, c'est la crise qui a changé la jeunesse, et la jeunesse elle-même a changé parce que son destin ne ressemble plus à celui d'hier.

Vous regrettez les vies faciles d'autrefois, et leurs belles étourderies. Ne les regrettez pas trop. Les vies valent ce qu'elles coûtent. Et il y eut trop de vies autrefois, chez

les étudiants, qui ne coûtèrent guère autre chose que des plaisirs, de l'or ou de l'argent. Et il y en eut trop qui, après l'université, n'eurent guère autre chose à dépenser. Et c'est ce qui fait qu'aujourd'hui on parle tant de nos arrérages d'esprit, arrérages intellectuels et arrérages économiques. Nous sommes en retard au point de vue économique, social, intellectuel, artistique, parce qu'il y eut trop de temps perdu à l'âge d'or des insuffisances d'études professionnelles et supérieures.

Mes amis, vous regrettez ce temps-là? et ses belles étourderies, et ses bruyantes insouciances? Ne les regrettez pas trop. Les vies valent ce qu'elles coûtent. Et s'il y eut autrefois, certes, et il faut s'en souvenir, s'il y eut autrefois et hier encore de belles vies, des vies de haut prix, qui coûtèrent de durs, patients et volontaires travaux de l'esprit, il y en eut trop d'autres qui encombrèrent les carrières plus qu'elles ne les ont honorées, et qui ont laissé aux générations actuelles, à la vôtre, et à celles de demain le soin de corriger le passé, de compenser pour ses déficiences, et d'établir sur un plan supérieur la valeur intellectuelle de nos élites canadiennes.

Nous sentons affleurer partout aujourd'hui ce besoin de supériorité, d'une plus haute et plus certaine supériorité. Ne regrettez donc pas d'être par ce besoin sollicités, et par lui empêchés de perdre votre temps; et ne regrettez pas surtout qu'à l'Université on vous invite à porter dans tous les domaines profanes ou religieux de la pensée, un plus grand effort de l'esprit, une ambition plus active de

votre humanisme, la belle et généreuse ardeur de votre jeunesse.

« Rien n'est tant à nous que notre volonté » disait avec raison à l'époque cornélienne de l'héroïsme, l'auteur de Wenceslas, Jean Rotrou. (Rotrou, Wenceslas, acte II, sc. 3).

Rien n'est tant à vous que votre volonté, chers étudiants de Laval, et c'est parce que cette volonté est vôtre, et qu'elle est entre les mains de votre propre sagesse, que j'ai confiance en elle. Et j'en suis sûr, après ces agapes où nous aurons délicieusement mêlé tout ce qu'il y avait de meilleur au fond de nos verres et au fond de nos cœurs, vous ne refuserez ni à votre recteur, ni à vos maîtres, d'être demain des étudiants dignes de leur propre esprit, dignes aussi de tant de dévouements qui les entourent; vous ne refuserez pas non plus à tout ce peuple canadien qui vous regarde d'être demain et toujours des ouvriers supérieurs de sa destinée.

MAÎTRES ET ÉLÈVES

LES CONTACTS NÉCESSAIRES⁽¹⁾

Je vous remercie de vos sentiments exprimés à l'égard de l'Université, et de la part que vous voulez bien faire dans cette journée universitaire, dans ce banquet qui la termine, à vos professeurs, et au Recteur.

Votre journée ne serait pas pleinement universitaire si elle n'associait ainsi aux étudiants leurs maîtres, si toute l'Université ne se retrouvait ici dans cette rencontre qui est vraiment faite de fraternelle amitié.

Ce qui, d'ailleurs, caractérise notre vie universitaire à Québec, et je m'en réjouis, c'est ce contact, ce commerce assidu des maîtres avec leurs élèves, ces rapports de confiance et de sympathie familiale qui nous unissent tous. Le banquet de ce soir en est une preuve nouvelle.

Et je puis vous assurer, chers étudiants, que vos professeurs et votre Recteur tiennent à la fidélité de ces contacts, et de ces commerces.

Nous ne voulons pas avoir avec vous seulement des relations officielles de convenance, ou seulement des commerces d'enseignement professionnel. Nous aimons à pé-

(1) Allocution prononcée au dîner de la journée universitaire, mercredi, 5 février 1936.

nétrer davantage dans vos esprits, dans vos âmes, et jusqu'à ces préoccupations d'avenir qui étant vôtres, sont pour cela les nôtres. Et nous voulons donc qu'il y ait entre vous et nous non seulement des échanges de sympathie qui ressemblent à des formalités, non seulement des leçons qui vous apprennent la science spéciale que vous êtes venus chercher à l'Université en vue d'une carrière prochaine, mais encore, et de la part de vos maîtres, une sollicitude qui s'étende jusqu'à vos projets, jusqu'à vos rêves d'étudiants, une amitié qui se mêle à vos joies ou à vos peines, qui vous soit secourable, qui vous offre son expérience pour en éclairer vos chemins d'avenir, qui vous offre aussi des principes de conduite, des doctrines qui pourraient demain inspirer non seulement votre vie professionnelle mais encore votre vie chrétienne et votre vie sociale.

Voilà quelles sortes de relations de l'esprit et du cœur nous voulons avoir avec nos étudiants, et que nous voudrions que nos étudiants entretiennent avec nous.

Je lisais il y a quelques semaines les regrets exprimés à l'occasion de la rentrée universitaire de novembre dernier par l'éminent Recteur de la Sorbonne, sur le désaccord qu'il constate qu'il y a entre les maîtres et la jeunesse de l'Université de France.

Le passé que représentent les maîtres, n'aurait plus de lien avec le présent — que sont les élèves. Il ne resterait plus pour les unir qu'une chronologie méprisée et sans force. Ces doléances sont graves. Et M. Charlety ne prétend pas pouvoir rétablir les communications interrom-

pues. Il tente seulement de comprendre ce malheur et d'en interroger les victimes. Le problème reste inquiétant.

Je pense, vous pensez avec moi, que le lien de la chronologie ne doit pas suffire à unir les générations, et que si le présent, la jeunesse, n'a plus d'attache avec le passé, si surtout le passé ne se retrouve d'aucune façon dans l'avenir, il s'établit alors entre les générations successives des fossés où peuvent s'abîmer trop de justes mérites, et trop de communes ambitions.

Ce que plus d'un regrette en France, à Paris, c'est qu'aucune foi — et l'on ne veut pas dire seulement aucune foi religieuse — c'est qu'aucune foi humaine, doctrinale et sociale, ne groupe les esprits des maîtres et des élèves, autour de principes directeurs de la vie; c'est qu'un dilettantisme stérile, ou un pragmatisme sans idéal, dont ne veulent plus les jeunes, cherche encore à retenir autour de formules surannées une jeunesse qui veut agir, qui veut faire mieux que ceux qui ont préparé la crise actuelle, et qui pour cela ne craint plus d'accepter une doctrine sociale nouvelle, une foi nouvelle, des principes plus raisonnables de vie économique et de vie morale. On voit, d'ailleurs, avec quelle gratitude, cette jeunesse accepte cette foi, ces dogmes qui doivent régénérer la société, préparer un meilleur avenir, projeter des clartés dans l'horizon sombre que fouille avec angoisse le regard inquiet des générations nouvelles.

Dilettantisme qui joue malhonnêtement avec les idées; pragmatisme brutal qui joue malhonnêtement avec les

choses: la jeunesse n'en veut plus. Il faut que les maîtres s'en rendent compte, qui veulent exercer quelque emprise sur les générations souffrantes qui arrivent, et ils doivent leur enseigner, en dehors des textes de cours ou mieux encore avec ces textes, des doctrines de vie qui tuent l'égoïsme, une morale qui fasse refleurir les vertus évangéliques du christianisme et par elles se renouveler les sociétés.

Voilà ce qu'en France, en certains hauts lieux académiques, on regrette que ne fasse pas l'université; et voilà pourquoi ne l'ayant pas fait, l'université assiste à une séparation spirituelle trop profonde, — profonde jusqu'à être dangereuse — entre le passé et le présent, entre les maîtres et la jeunesse.

Messieurs les étudiants, vous n'êtes pas à Paris. Mais, dans l'universelle inquiétude qui rapproche toutes les jeunes, Québec est-il si loin de Paris?

Vous nous dites souvent, chers jeunes gens, combien vous êtes peu satisfaits des conditions sociales pénibles où se sont achevées hier vos études classiques, et où se font aujourd'hui vos études universitaires. Vos camarades de Montréal le rappelaient hier soir avec quelque amertume. Je sais des jeunes que demain effraie, et qui voudraient que demain soit autre qu'il n'apparaît à leur angoisse d'aujourd'hui. J'en sais aussi qui estiment que l'élimination aux examens n'est pas l'unique remède à la crise. En d'autres termes, vous, les jeunes, vous voulez une société meilleure, plus accueillante à vos justes ambitions;

vous vous promettez même de travailler vous aussi à la reconstruction ou plutôt à l'évolution de cette société. C'est donc cela, l'universelle préoccupation des jeunes. Et cette préoccupation, je la retrouve dans toutes ces revues d'étudiants ou de jeunes qui s'appellent en Europe: *Pax Romana*, *Jeunesse du Monde*, *Sept*, *l'Information interuniversitaire*, *Agence universitaire catholique internationale*, et qui s'appellent en Canada: *Jeunesse* tout court, *Jec*, le *Quartier latin*, *l'Hebdo-Laval*.

J'aime à lire toutes ces publications de la jeunesse étudiante ou universitaire, parce que c'est notre devoir, à nous, d'écouter tous ces tressaillements de l'âme des jeunes, de vérifier toutes ces aspirations variables, justes ou trop inexpérimentées, qui demain vont se mêler aux dures réalités de la vie.

Je comprends, chers jeunes gens, vos désirs, vos espoirs. C'est pourquoi je comprends aussi plusieurs autres choses: à savoir d'abord, et pour reprendre le mot du Recteur de la Sorbonne, qu'il doit y avoir entre vos maîtres et vous-mêmes, un lien autre que celui de la chronologie; qu'il doit y avoir entre l'université et vous des commerces intellectuels dont l'intérêt et l'objet dépassent l'intérêt et l'objet d'une leçon technique. Il faut aussi que vous, les étudiants, vous vous souveniez que des traditions morales et spirituelles doivent tout de même s'établir, se prolonger dans la vie sociale d'une nation et en lier les étapes ou les époques; que demain doit donc prendre à hier ce que hier peut laisser de bon, de nécessaire à demain; et

qu'il y a donc profit pour les jeunes à prendre l'audience de leurs maîtres, et pour les maîtres à entendre les jeunes, à pénétrer dans leurs pensées et dans leurs inquiétudes pour mieux apprendre par eux les insuffisances, les erreurs d'hier, et les possibles restaurations de demain, pour mieux apercevoir aussi par quels concours du passé et du présent, par quelle collaboration des anciens et des jeunes, peut s'édifier la cité nouvelle.

Mais je comprends aussi une autre chose qui est essentielle et que je redis: c'est que l'université doit pénétrer son enseignement d'une *foi* qui l'anime, d'une *foi* qui communique à cet enseignement sa valeur religieuse et sociale. Ce n'est pas une technique seulement que vous doit livrer l'université ou que vous lui demandez; c'est une doctrine de vie, c'est une orientation spirituelle, c'est une éducation continuée de toute votre âme d'étudiant.

Chers jeunes gens, l'Université Laval n'a jamais voulu oublier cette part la plus haute de sa mission, ni ce devoir soit d'affermir vos convictions religieuses, soit de communiquer à vos esprits des principes d'action sociale et publique. Elle veut faire avec chacun de vous plus qu'un professionnel; elle veut faire avec chacun de vous un citoyen. Elle veut faire avec chacun de vous plus qu'un citoyen passif, qui pour ne pas faire effort, traîne ses pas dans les pas des autres, mais des citoyens actifs, qui aient à la fois le sens du passé et l'intuition de l'avenir, qui veuillent le progrès moral, intellectuel, économique

et politique de la nation, qui soient à la fois un élément d'ordre et un élément de vie.

Ce que veut l'Université par tous ses enseignements professionnels, religieux, techniques, philosophiques et sociaux, c'est que de son foyer sorte chaque année une jeunesse nouvelle qui ne croit pas avec tels éducateurs d'une autre province, que le meilleur avenir est dans la destruction de tout le passé, mais qui pense justement que le meilleur avenir est dans l'évolution qu'assurent des initiatives nouvelles jointes aux sagessees anciennes.

Mais je m'arrête ici, chers jeunes gens, chers étudiants. J'ai assez dit combien nous, vos maîtres, nous sommes avec vous ce soir.

Cette table où vous nous avez invités est plus qu'une table de communion matérielle. Elle est un symbole des communions spirituelles qui doivent toujours nous rapprocher, et mêler à votre jeunesse nos vies moins nouvelles. Elle est symbolique de cette unité de foi, d'espérance et d'ambition qui fait de vous et de nous la famille unique, belle entre toutes, de l'Université Laval.

VOS HORIZONS AGRANDIS⁽¹⁾

Un recteur devrait bien rester toujours avec ses étudiants. Je le comprends mieux à votre accueil et au charme de cette soirée. Et combien je regrette davantage, quand je vous vois ainsi groupés dans une franche et joyeuse camaraderie, de m'éloigner trop souvent de vous. Mais le recteur pas plus que les étudiants, ne jouit d'une liberté suffisante, et comme les étudiants il accepte avec une résignation joyeuse les tâches qui le font captif.

Etrange captivité tout de même que celle qui, avant hier, me transportait en Haïti française, et hier dans l'Ontario français, et demain me conduira à Chicoutimi et ensuite auprès des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Captivité dont les liens retiennent ma vie autant qu'ils la laissent se disperser!

Vous le constaterez vous-mêmes, chers étudiants, à mesure que vous avancerez sur vos chemins d'avenir, ce sont de tels liens, souples et forts, qui un jour seront le réseau mobile sous lequel votre vie sera prise, et qui multiplieront à la fois vos attaches et vos devoirs. Heureux

(1) Au banquet de la journée universitaire, mardi soir, 9 février 1937.

serez-vous si vos attaches ne sont jamais séparées de vos devoirs!

Mais je commence par de bien sérieuses réflexions des paroles qui s'adressent ce soir à une souriante jeunesse. Vous m'avez tant habitué à surprendre, mêlées à vos sourires, des pensées graves. Ce sont ces contrastes qui font votre jeunesse à la fois charmante et mystérieuse.

Ce soir, c'est le plaisir de vivre qui vous a ici groupés, le plaisir de vivre *universitairement*; j'ai besoin de ce barbarisme académique pour définir votre plaisir.

Vivre *universitairement*, c'est sans doute, et d'abord, travailler comme vous le faites chaque jour, sous la direction de vos maîtres, à la culture de votre esprit, à l'enrichissement de tout votre être spirituel, à la préparation méthodique, laborieuse, de votre avenir.

Mais vivre *universitairement*, c'est aussi, comme ce soir, vous rassembler autour d'une table, échanger vos propos, vos rires et vos âmes, communier ensemble vous et nous, vous les étudiants, nous vos maîtres, à un même pain, à une même pensée, aux mêmes affections. La table restera toujours le symbole de telles agapes familiales.

Vivre *universitairement*, c'est aussi prendre toute une journée pour mieux réaliser votre condition d'étudiants, pour en goûter plus exclusivement la joie, pour en apprécier davantage les hautes et variables obligations.

Vivre *universitairement*, c'est élargir pour un jour les cadres de vos Facultés ou de vos Ecoles, inviter à y entrer ces étudiants d'universités sœurs, qui vous ressemblent

comme des frères, et les associer comme ce soir au banquet de votre propre jeunesse.

Je veux saluer comme vous, en ma qualité de Recteur, les représentants des universités de Montréal et de Toronto, et applaudir à une fraternité qui groupe dans le travail et l'amitié ceux qui demain construiront ensemble, pour notre cher pays, un meilleur avenir.

Je n'ai jamais mieux constaté que depuis les quelques semaines où j'ai dû sortir de Québec et même du Canada, la solidarité étroite qui doit unir ceux-là qui, dans une patrie, travaillent à ses progrès, et ceux-là aussi qui, liés par de communes origines, ou par un sang fraternel, veulent que survivent, pour l'enrichissement et pour la beauté spirituelle de la patrie elle-même, leur langue, leur esprit, leur culture.

En adhérant cette année à la vaste fédération des Etudiants de toutes les universités du Canada, vous avez montré jusqu'à quels horizons peuvent s'étendre votre regard et votre action. Vous ne voulez pas être des isolés, encore moins des ilotes, dans la vie universitaire du Canada, et vous avez tendu une main fraternelle à tous ces jeunes qui depuis Dalhousie jusqu'à Vancouver se préoccupent par leurs études de mettre plus de lumière dans la vie intellectuelle du Canada, plus de science dans sa vie économique, plus de vertu dans sa vie sociale, plus d'amitié dans ses relations interprovinciales, plus de largeur et de hauteur dans la construction totale de la patrie.

Voilà ce que j'ai aperçu dans votre désir de mêler votre

vie universitaire à celle des étudiants des universités canadiennes, et voilà ce qui me réjouit.

L'an dernier, en entrant dans l'immense fédération des universités catholiques du monde qui s'appelle *Pax Romana*, vous avez affirmé votre catholicisme, la solidarité morale qui doit unir dans un même effort vers un même idéal de civilisation chrétienne tous les esprits, tous les jeunes qui, par leur valeur d'étude et de culture, peuvent travailler à la *Paix romaine*, c'est-à-dire au règne du Christ pacifique sur le monde.

Il y en a peut-être qui ne voient que des gestes inutiles dans ces rapprochements des jeunes étudiants des universités catholiques, dans ces mains tendues par dessus les frontières et par dessus les océans. J'y vois plutôt des gestes très significatifs, des gestes nécessaires. A l'internationale qui abolit toute personnalité ethnique, et qui est subversive de l'ordre, à l'internationale qui est un signe de servitude, il faut opposer l'internationale qui respecte les valeurs nationales, et qui s'appuie sur l'ordre, l'internationale qui est un signe de liberté.

C'est d'une telle coopération que vous rêvez, jeunes étudiants, et vous à qui je m'adresse plus particulièrement ce soir, étudiants de l'Université Laval. Je vous en félicite et je vous en remercie. J'admire que vous mettiez dans votre vie, dans vos ambitions de jeunesse cette ferveur nouvelle, qui change bien des aspects de la vie uni-

versitaire, qui fait plus nobles ses attitudes, qui fait monter plus haut vos regards et porter plus loin vos pensées. Je vous l'ai dit souvent: ne regrettez pas de n'avoir plus le temps ni le goût de commettre tant de folies, insouciantes ou stériles, des étudiants d'une autre époque. Autre temps, autres mœurs. Il y a quelque chose de changé dans la vie étudiante: et ce quelque chose de nouveau, c'est d'abord une conception plus sérieuse de vos responsabilités, c'est un humanisme plus large et plus profondément chrétien. Ce qui a changé aussi chez l'étudiant, c'est l'inquiétude plus fiévreuse du regard, c'est votre front parfois chargé d'angoisses, c'est votre rêve aux ailes plus nerveuses, c'est votre ambition de servir devenue trop mal assurée du lendemain.

Vous vous plaignez de vivre une jeunesse qui a tous les soucis de l'âge mûr. Vous avez raison. Cela même pourtant ne sera pas sans quelque profit, si dans votre jeunesse plus préoccupée il y a des efforts plus patients, des disciplines plus constructives, des valeurs nouvelles dont bénéficieront demain vous-mêmes et la société.

Combien je suis heureux de voir et de saluer ce soir, à cette table, et venus pour réconforter vos courages, ces invités d'honneur, chargés eux-mêmes de l'avenir politique, économique de cette Province, et qui témoignent par leur présence d'une spéciale sollicitude pour vous.

Permettez que je remercie avec vous tous ces grands

amis de l'Université qui veulent être eux aussi les maîtres et les protecteurs de votre jeunesse.

Souffrez que je vous demande encore ce soir de vous inspirer toujours de la grande pensée traditionnelle, et constructive elle aussi, qui circule depuis quelques mois, à travers toutes les populations d'origine française, du Canada et des États-Unis.

Conservons notre héritage français, c'est la devise du Congrès de la Langue française que nous préparons à l'Université. Conservons cet héritage spirituel, quelles que soient les épreuves dont s'accompagne notre héritage matériel. La primauté du spirituel doit dominer la vie privée ou publique. C'est le spirituel qui soutient nos volontés quand leur manquent trop les appuis humains.

Mais cet héritage spirituel est lui-même en péril dans un pays où se rencontrent tant de races, où se parlent tant de langues, où se heurtent parfois tant de préjugés. Nos droits à l'héritage français, nul cependant ne peut les contester, les droits naturels aussi bien que ceux-là que nous confère l'histoire. Ce qui importe pour que survivent au Canada la langue et l'esprit de ceux qui l'ont découvert, évangélisé, et qui nous ont transmis tout ce précieux héritage, ce qui importe c'est que ceux-là restent unis dans une étroite alliance d'intérêt et de fidélité, qui sont les actuels dépositaires du sang, de l'esprit, du verbe, du trésor des ancêtres.

Vous, chers étudiants, vous n'avez pour l'heure qu'à faire fructifier en vous tous ces trésors de vie française et

catholique que vous ont transmis les plus nobles hérédités. Faites-les fructifier par l'excellence de votre culture, par l'accroissement de votre foi et de vos vertus, par le souci délicat de bien parler et d'honorer votre langue.

Jeunes gens, soyez fiers! Soyez fiers de tout ce que le passé confie à votre jeunesse. C'est la fierté qui fait les âmes généreuses jusqu'à l'héroïsme; c'est la fierté qui fait les âmes conquérantes; c'est la fierté qui met au front des jeunes, avec le rayon vif de leur beauté, celui-là, vainqueur et splendide, de leur fidélité.

GÉNÉRATIONS SOLIDAIRES ET CATHOLIQUES⁽¹⁾

Vous terminez par un repas fraternel votre journée universitaire. A votre table sont venus s'asseoir, avec vos maîtres, des hôtes d'honneur, qui ont bien voulu accepter votre invitation. Des étudiants d'universités sœurs, délégués par leurs associations respectives, vous apportent aussi le message d'amitié de leurs camarades.

Tout cela crée dans cette salle une atmosphère de vie familiale, qui est réconfortante.

Assurément, ce soir, vous avez, vous, étudiants, l'impression d'être tout près de vos maîtres et de vos hôtes; vous sentez que votre jeunesse n'est pas isolée dans sa vie et dans son effort vers l'avenir; et nous, vos maîtres et vos hôtes, nous avons l'impression que notre vie ainsi mêlée à la vôtre, se prolonge en des forces nouvelles et s'en va, par vous, vers un meilleur avenir.

Et combien précieuse est cette soudure, qui lie tous les fragments d'humanité que nous sommes!

Je n'aime pas, je vous l'avoue, les ponts coupés ou les barrières dressées entre les générations qui se succèdent.

(1) Allocution prononcée au dîner de la journée universitaire, lundi, 7 février 1938.

Il ne faut pas fausser des formules qui peuvent contenir de la vérité, mais auxquelles la fantaisie ajoute facilement ses caprices. Les découpures trop nettes pratiquées dans la trame de l'histoire sont rarement justes et tiennent de l'artifice. Elles sont d'ailleurs plus orgueilleuses qu'efficaces. C'est la continuité de la vie dans l'épanouissement successif de ses forces, qui, plus que les ruptures de l'impatience ou les isolements du mépris, assure à la vie elle-même ses progrès et ses conquêtes.

N'opposez donc pas, jeunes gens, pour le plaisir amer des dédaigneux contrastes, le passé à l'avenir, ni non plus ne séparez du passé le présent qui veut, qui doit lui être supérieur. Le présent, l'avenir sortent fatalement du passé. Ils en reçoivent des éléments de fond qui soutiennent leurs efforts. Il n'y a pas de génération spontanée, même en biologie nationale.

Certes, il est heureux que le passé, le présent et l'avenir ne se ressemblent pas en tous leurs aspects. Les dissemblances sont la condition du progrès; souvent elles sont le progrès lui-même.

Aussi, ai-je confiance, pour ma part, et espoir, que demain sera différent et meilleur qu'hier. Et puisqu'en somme il s'agit en tout cela de notre fortune à nous, Canadiens français, dans cette province et dans ce pays, j'ai confiance et espoir que vous, les jeunes, vous en particulier, les étudiants, vous construirez, avec un esprit plus libre, avec un meilleur outillage, et des matériaux plus solides, et selon des lignes plus fortes et plus belles, la

cité française du Canada, la cité canadienne de l'Amérique.

Jeunes étudiants, je salue en vous, ce soir, les ouvriers de notre meilleur avenir.

C'est par ces graves réflexions que je réponds d'abord aux paroles aimables de votre président, et aux vœux qu'exprime votre jeunesse pour l'Université Laval. Ma gratitude prend des formes austères. Je veux vous assurer que l'Université Laval, qui plus que toute autre institution a souffert des insuffisances du passé. s'associe à vos jeunes espérances. Toutefois, elle prétend pouvoir trouver, non seulement dans des ressources nouvelles, mais dans son passé lui-même, dans ses meilleures traditions, dans son esprit mal satisfait, dans ses ambitions trop longtemps comprimées, la force d'expansion qui construira sa meilleure fortune.

*

*

*

Chers étudiants, je vous parle de solidarité entre les générations qui successivement construisent notre vie nationale. Cette solidarité elle-même ne sera pourtant bien-faisante qu'à la condition de s'inspirer des idées, des principes, des aspirations qui conviennent à nos destinées.

Sur quels principes construirez-vous vous-mêmes votre vie, et par elle l'avenir de la nation?

J'aime à surprendre sur vos lèvres votre pensée nou-

velle. J'aime aussi à la lire dans vos journaux — pas toujours cependant. Il arrive parfois que votre pensée fait sauter le béret par-dessus les moulins. Il arrive à votre esprit d'avoir ses journées universitaires: c'est-à-dire d'être en congé, et de blaguer avec les idées comme avec la vie. La blague peut être une explosion charmante de l'esprit. Elle n'est pas le meilleur de l'esprit. Et ce n'est pas par elle que votre jeunesse doit se définir. Il y a quelque chose de mieux que cela dans vos âmes neuves et inquiètes.

Il y a, je le sais, une généreuse intelligence de la vie. Il y a le désir profond, non pas de mystifier le prochain par des paradoxes, mais d'ajuster votre esprit à la vérité; et le besoin surnaturel, pour vous, étudiants chrétiens et catholiques, d'ajuster votre esprit à votre foi. La foi est la plus haute noblesse et la plus haute certitude de l'esprit, puisqu'elle rejoint la pensée même de Dieu.

Il y a donc chez vous, et cela aussi vaut mieux que toutes les blagues de la jeunesse, il y a le besoin d'appuyer votre vie présente et votre avenir sur la vérité.

Vous me direz peut-être, vous qui manquez de tout, pour votre avenir, et même pour votre jeunesse, que vous voulez quelque chose de plus substantiel que la vérité. Je ne vous contredis pas, à la condition toutefois que ce bien substantiel ou matériel soit légitime, honnête; à la condition que votre pain quotidien, celui d'aujourd'hui et celui de demain, ne soit pas pétri d'erreurs, et que si abondant qu'il soit un jour à vos foyers, la vérité en soit toujours comme le ferment ou le levain nécessaire. Les for-

tunes azymes, je veux dire sans levain de vérité et de justice, sont des fortunes de scandale, et d'ordinaire fragiles. Ce n'est pas sur elles que s'édifient en sécurité ni le bonheur des individus, ni le progrès des sociétés.

Jeunes gens, ayez donc le culte, la passion de la vérité, de la vérité philosophique, théologique et professionnelle. N'entreprenez pas sans elle de construire l'avenir.

*

*

*

Nous parlons souvent, pour construire notre société canadienne, de nationalisme intégral. Nous voulons d'abord survivre comme race, et le racisme, comme l'on dit, est à la base de nos ambitions nationales. Je veux bien qu'il y reste. C'est même beaucoup pour cela que nous avons fait, en juin 1937, le Congrès de la race française en Amérique. Mais le racisme ne peut être considéré uniquement comme une force physiologique ou matérielle de la vie nationale. Il n'y a pas que du sang dans l'homme. Et il n'y a pas non plus chez lui que des besoins d'ordre économique. Il y a l'âme spirituelle. Aux forces physiques, aux ambitions économiques d'une race, il faut joindre la force spirituelle. Mais la force spirituelle d'un peuple se compose d'une mystique et d'une culture: une mystique, je veux dire une vérité religieuse; une culture, je veux dire une haute formation de l'esprit.

Concevez sans ces deux forces conjuguées le racisme,

comme on le fait quelquefois, et vous fondez sur une base mal équilibrée vos desseins de révolution et de progrès.

Ce qu'il vous faut donc à vous-mêmes, jeunes gens, en vue de l'avenir personnel ou national, c'est une haute culture d'esprit; et ce qu'il faut à notre province, ce sont des institutions qui puissent vraiment donner cette culture, depuis l'école primaire qui la commence, jusqu'à l'université qui l'achève.

Ce qu'il vous faut aussi, jeunes étudiants, ambitieux de faire mieux que vos aînés, ce qu'il vous faut, c'est une haute valeur spirituelle, c'est une ardente mystique qui unisse étroitement à Dieu vos âmes inquiètes.

Notre racisme fut toujours soutenu par notre catholicisme. Mais je crains que tous deux ne se soient trop souvent confondus avec le verbalisme. Et nos ambitions culturelles aussi. La logique des faits doit remplacer le verbalisme ou la logomachie des vanités raciales. Soyez logiques, jeunes gens, et dans vos actions et jusque dans votre vie de l'esprit. Soyez des catholiques d'esprit, jeunes gens, pour être des catholiques d'action. Et ne réclamez pas ici une jalouse liberté de l'esprit. Et ne croyez pas que la liberté de penser ou d'écrire contre les doctrines catholiques, ou même contre le catéchisme, soit un droit de l'esprit, ou une crânerie de jeunesse. Ce n'est pas vivre sa foi que de lui annexer des sophismes ou des fantaisies. Ce n'est pas même en avoir une juste notion que de la définir comme une diminution de la liberté. La foi qui

révèle et qui rejoint en Dieu la vérité, n'est ni ténèbre ni servitude.

Du catholicisme verbal, ou sans répercussion ni dans l'esprit ni dans la vie, il y en eut trop chez nous dans le passé; il y en eut trop et chez les étudiants et chez ceux qui avaient cessé de l'être. Trop souvent ce catholicisme de routine rejoignit et fortifia de ses illusions le verbalisme culturel, celui qui a longtemps masqué, chez nous, l'insuffisance de la culture.

C'est de tout cela que notre race a souffert, et de tout cela aussi qu'elle pourrait mourir.

Et il faut pourtant qu'elle vive, qu'elle survive!

Mais alors, tenez pour certain, jeunes gens, que chez nous le national ne pourrait subsister, croître, s'épanouir en forces conquérantes que si, par vous et par tous, il porte en son tronc vigoureux la sève du spirituel. Tout son enracinement dans le passé, dans le sol profond de notre histoire, le montre et l'exige. Et le spirituel conditionne chez nous le progrès. Ni les prospérités économiques, ni les valeurs d'esprit, ni les valeurs sociales ne seront par lui, chez nous, empêchées ou diminuées. Au contraire, ce sont toutes ces valeurs et toutes ces prospérités, pénétrées et baignées de la sève du christianisme, qui feront paraître au sommet du tronc racial qui porte nos vies, le magnifique épanouissement de toutes les forces, de tous les rameaux de la vertu française.

Mais je m'excuse, chers étudiants, d'avoir tenu avec vous ce soir de si graves propos. Je voudrais tant que vous

fussiez toujours dignes de vous-mêmes, de l'avenir magnifique que vous rêvez, et que votre logique ne fût jamais détruite par d'étroites fantaisies. Je voudrais tant voir se dresser déjà en vous l'homme total et vigoureux qui doit sortir de votre jeunesse.

C'est pour marquer ce désir, comme pour vous aider à le réaliser, que j'ai voulu, ce soir, et d'une telle façon, mêler à votre esprit ma pensée, et à la chaleur de votre affection toute la ferveur de la mienne.

VOS DEUX AILES

Etudiants, donnez deux ailes à vos rêves.

Un étudiant ne peut pas ne pas rêver. On rêve toujours à vingt ans. Et il y a des rêves de vingt ans qui sont les plus belles et les plus nobles images de la vie. Ne parlons pas des rêves de vingt ans qui ne sont que du bleu ou du rose éphémère. Je songe plutôt à ceux-là qui ne sont faits ni de nuages errants, ni d'azur fluide, ni de lunes inaccessibles. Il y a de beaux rêves d'étudiants qui sont faits de pensées hautes et viriles, de résolutions pratiques, de vertus généreuses. Il y a des rêves de vingt ans qui sont à la fois de fiers desseins et de justes conceptions de l'avenir. Et les jeunes qui les rêvent ne sont pas des vieillards précoces qui n'auront pas connu le printemps de la vie; ce sont de vrais jeunes qui ont de la flamme plein les yeux, de la joie et du rire aux lèvres, de l'amour plein le cœur.

Chers étudiants, soyez ces rêveurs qui mettent dans leurs rêves la sagesse des anciens, les nouveautés de leur âge, les créations possibles de demain. Faites tous les jours ces sortes de rêves.

Mais donnez à vos rêves des ailes pour qu'à l'heure venue, ils s'envolent vers leurs objets.

*

✱

✱

Deux ailes suffisent à vos rêves, comme ils suffisent à l'oiseau.

Ces deux ailes sont: l'une, votre intelligence — pas votre imagination ni votre fantaisie, — mais votre intelligence; et l'autre, votre vertu.

Deux ailes faites de lumière et de force, souples comme la pensée, infatigables, inlassables comme le surnaturel amour.

Oui, pénétrez d'intelligence vos rêves. C'est l'intelligence qui les fera monter vers les sommets de la vie.

L'intelligence, c'est par quoi l'homme est vraiment supérieur, c'est l'aile qui le fait survoler tous les règnes matériels et vivants de la terrestre création.

Mais pour vous, étudiants, intelligence ne veut pas dire seulement faculté de l'âme spirituelle; ce mot signifie encore pour vous, vision nette de l'avenir, des devoirs de la profession; vision large des horizons à la fois précis et mouvants, vers lesquels se portent de hautes et justes ambitions. Ce mot, intelligence, veut dire aussi, et par signification conséquente, culture professionnelle solide, laborieuse, brillante si possible, chargée de toute la science que peut acquérir une curiosité active et passionnée. C'est

cette science-là que l'intelligence de l'étudiant doit rechercher d'abord, et qu'elle voudra conquérir par le travail quotidien, régulier, par l'effort appliqué aux leçons des maîtres et aux études, aux lectures et aux recherches personnelles.

Mais intelligence veut dire plus encore pour l'étudiant qui est capable de beaux rêves d'avenir. Ce mot veut dire : culture générale ; culture qui ne s'ajoute pas à la professionnelle comme une parure de luxe, mais qui l'ayant déjà précédée au collège, la pénètre encore en l'élargissant toujours, l'enrichit, la soutient, la décuple, lui donne une valeur plus utile, lui ajoute du prix et de l'essor.

La culture générale seule fait le professionnel supérieur à sa profession. Seule elle donne à l'esprit de la distinction, de la noblesse, cette honnêteté que recherchait les anciens humanistes. Seule elle ajoute du goût à la science, elle donne de la finesse à la pensée, et de la tenue au langage et au style ; seule, elle répand sur la vie avec les lumières plus larges du savoir toutes les grâces de l'art.

Cette culture générale, vous ne la recherchez pas assez, chers étudiants. Une aile est souvent trop étroite que vous attachez à votre rêve. Etant étudiant, on se renferme trop dans la limite d'une science nécessaire aux examens professionnels et l'on n'utilise pas assez pour la culture générale tant d'heures que l'on perd en flâneries inutiles, sur le trottoir ou au cinéma. Et plus tard étant professionnel, on restera dans les horizons médiocres où s'était bornée l'intelligence de l'étudiant.

Et c'est ce qui fait que nous avons beaucoup de professionnels, mais trop peu qui soient vraiment cultivés. Et c'est ce qui fait que nous n'en avons pas assez qui fassent honneur par leur culture aux situations où ils se haussent; et c'est ce qui fait aussi que nous sommes une race plus jalouse de distinctions et de situations que de supériorité et de compétence. Il manque trop souvent à nos rêves, une aile, l'intelligence; ou du moins il manque à cette aile l'envergure qui convient.

Utilisez donc pour votre culture tous les moyens que vous offre l'Université Laval. Conférences publiques hebdomadaires, cours de langues et de littératures à l'Ecole Normale Supérieure et à la Faculté des Lettres, cours de l'Ecole des Sciences Sociales et de la Faculté de Philosophie.

Etudiants, l'on ne vous voit pas assez nombreux ni aux cours libres des Ecoles supérieures, ni aux conférences publiques. Pourquoi cette apathie intellectuelle? Combien d'occasions pourtant de plus et mieux savoir, de s'initier à des connaissances sans lesquelles il n'y a pas de distinction d'esprit; combien d'occasions de faire battre l'aile, de l'assouplir, de la faire capable d'un meilleur envol.

*

*

*

Mais n'ayez pas que cette aile pour faire monter votre rêve ou votre vie. Ayez l'autre. Il faut deux ailes à l'oi-

seau: autrement il tournoie et s'abat. Il peut choir au fossé.

La vertu est une aile aussi, c'est l'autre aile nécessaire à votre rêve.

Il faut avec une intelligence instruite une volonté forte. Il faut avec une pensée féconde, des affections qui soient saines, ferventes et divines.

Vous savez, vous, étudiants catholiques, jusqu'où peut et doit monter votre rêve, votre vie: jusqu'à Dieu!

Les vies les plus belles, ce sont celles qui par leurs sommets vont à Dieu. L'homme lui-même, la société où il vit, la profession où il travaille, la situation honorable qu'il occupe, et d'où il rayonne, tout cela est ordonné au service et à la gloire de Dieu.

Mais c'est par la vertu que l'on glorifie Dieu et que l'on fait sa vie bienfaisante aux hommes.

Qu'une âme jeune est belle quand elle ajoute à son savoir une haute valeur spirituelle! quand elle ouvre au soleil du printemps ses deux ailes de lumière et de force!

Jeunes gens, soyez bons! Gardez vos âmes pures dans une chair sanctifiée par l'Esprit. Refaites la pureté de vos âmes dans la constance de vos efforts. Si l'aile hésite ou se fatigue, ouvrez-la mieux aux souffles qui portent la vie vers Dieu, qui chassent de la conscience les lourdes passions, et qui donnent à l'âme ses magnifiques essors.

C'est aux sacrements de vie que vous trouverez ces grâces spirituelles; sachez vous en approcher souvent; vous y réferez toujours votre vertu. C'est après une com-

munion fervente que l'on voit son rêve battre d'une aile plus vigoureuse, et l'âme s'élancer plus vaillante vers les horizons promis.

Et le jeune homme qui est bon veut répandre autour de lui le bien. L'étudiant qui est soucieux de sa vertu est capable d'apostolat. Il rayonne déjà par son bon exemple; demain il rayonnera davantage par ses œuvres.

L'apostolat est un sommet de la vie. La vie nous est donnée pour qu'elle soit à nous et aux autres un bienfait. L'égoïsme n'est qu'un rétrécissement du rêve; il est l'inintelligence de la vie. Tout homme doit être apôtre du bien. Et c'est pourquoi tous les beaux rêves des jeunes planent vers des champs entrevus d'apostolat.

C'est la vertu qui fait l'apostolat possible et fécond; parce que c'est la vertu qui fait le cœur capable de puissantes amours. C'est pourquoi la vertu entre comme une lumière et une force dans les rêves du jeune homme. Le jeune homme rêve d'être bon, parce qu'il rêve d'aimer, et de donner aux autres du bonheur.



Chers étudiants, c'est assez parler de vos deux ailes. J'aime mieux les voir battre que d'en discourir. Je préfère vous regarder vivre. Vos rêves partout palpitent et se répandent autour de nous. Presque toujours ils ont deux ailes. Mais prenez garde, jeunes rêveurs! Ne cassez

pas les ailes à vos rêves! Ne laissez pas non plus vos rêves tournoyer, éperdus, avec une aile seule.

Que vos vies soient toujours faites d'intelligence et de vertu. C'est par ces deux ailes que votre jeunesse prendra son plein essor vers les beaux horizons où vous appelle votre destin.

JEUNESSE NOUVELLE

Ce titre est un pléonasme. Il n'y a pas de jeunesse qui ne soit nouvelle. Il n'y a pas de jeunesse qui soit vieille: à moins qu'on ne désigne ainsi, soit les vieillards revêches qui se croient encore jeunes, soit les jeunes qui sont devenus prématurément des vieillards.

Mais il ne s'agit ce soir ni de jeunes qui ont tué leur flamme, ni de vieux qui s'évertuent à la ranimer.

Je maintiens pourtant le pléonasme: je viens vous parler d'une jeunesse nouvelle, de celle qui est aujourd'hui à son matin, qui s'allume de tous les feux de son premier soleil, qui croit en ses premiers rêves; jeunesse qu'animent des énergies neuves qui font bondir ses élans.

C'est la mode aujourd'hui de s'entretenir des jeunes. Et les jeunes aiment bien, d'ailleurs, que l'on parle d'eux. Il arrive même qu'ils forcent la discrétion et font parler d'eux. Ils prétendent, d'ailleurs, les jeunes d'aujourd'hui, qu'ils ne ressemblent pas à ceux d'hier, qu'ils ne sont pas jeunes comme les autres l'ont été, et qu'ils sont vraiment une jeunesse nouvelle. Et ce n'est pas eux qui me reprocheront d'user, à leur égard, du pléonasme que je croyais avoir commis.

Acceptons, pour l'instant, qu'il y a une jeunesse nouvelle, et parlons de sa nouveauté.

Et demandons-nous, par exemple, de quoi est faite cette nouveauté.

I

De quoi se compose la nouveauté de la jeunesse nouvelle?

N'en déplaise aux nouveaux jeunes, je dirai que leur jeunesse se compose d'abord de beaucoup de choses anciennes qu'ils auraient tort de sous-estimer: et par exemple, des énergies spirituelles qui leur viennent de leurs pères, et même de leurs morts, énergies que la vie leur a transmises; du sang héréditaire dont brûlent leurs veines, du tempérament racial qui les fait ressembler à nous-mêmes; des vertus d'ancêtres, même proches, qu'ils feraient bien de pratiquer encore. Leur jeunesse se compose donc d'abord de la vie toujours renaissante du passé, d'une flamme qui s'est allumée au foyer profond de la conscience ancestrale, et qui, à travers les générations qui meurent, s'élance toujours jeune vers la vie.

Inutile, ô jeunesse d'aujourd'hui, de vouloir t'isoler dans le temps, ou de te croire d'une essence nouvelle, ou de prétendre renier le passé; inutile de déclarer périmé tout ce qui n'est pas toi. Tu portes en ton âme l'héritage spirituel des anciens. Tu portes dans les promesses de ton

printemps tout le terroir spirituel et riche d'où a surgi le rameau neuf de ton adolescence.

Il peut paraître oiseux de redire pareilles choses. Elles sont elle-mêmes si anciennes! Il n'est pas inutile pourtant d'affirmer aujourd'hui que les générations sont solidaires: qu'elles le sont sans doute par le sang inépuisable qui est le fleuve ininterrompu de la vie, mais aussi par tout ce que le sang lui-même charrie dans son flot successif; flot mobile et inégal, qui se gonfle ou s'abaisse, qui s'appauvrit de toutes les tares, qui s'enrichit de toutes les vertus qu'on lui confie. Il faut que les nouveaux jeunes s'en souviennent: il n'y a pas de génération spontanée ni en biologie animale, ni en biologie spirituelle ni en biologie nationale. C'est d'ailleurs la continuité de la vie dans l'épanouissement successif de ses forces, et dans sa lutte jamais finie contre la mort, contre toutes les morts, celle de l'esprit comme celle de la matière, c'est cette continuité de la vie dans la solidarité des générations, qui, plus que les ruptures d'une jeune impatience ou les isolements du mépris, garantit à la vie elle-même ses progrès et ses conquêtes.

Le présent a raison de vouloir être supérieur au passé. Mais le présent, comme l'avenir, sortent fatalement du passé. Il est heureux, d'ailleurs, que le passé, le présent et l'avenir ne se ressemblent pas en tous leurs aspects. Les dissemblances sont la condition du progrès; souvent elles sont le progrès lui-même.

*

*

*

Mais si j'ai insisté sur l'élément ancien dont se compose la nouveauté de la jeunesse nouvelle, c'est, vous le pensez bien, et vous l'avez déjà aperçu, c'est que le second élément de sa nouveauté est précisément son mécontentement du passé, son désir parfois irréfléchi de s'en évader tout à fait.

C'est en cela que la jeunesse d'aujourd'hui est nouvelle, et ne ressemble pas à celle d'autrefois. La jeunesse d'autrefois acceptait avec une meilleure grâce son héritage, qui n'était pas toujours brillant, ni recevable sans bénéfice d'inventaire. Moins secouée sans doute par les crises sociales, moins inquiète de son destin, elle s'adaptait plus facilement aux conditions que lui faisait la vie: elle était plus conformiste.

Nous comprenons, d'ailleurs, le non conformisme de la jeunesse nouvelle. Elle a bien raison de n'être pas satisfaite de la fortune que lui laisse la génération d'hier. Cette fortune fut elle-même mal distribuée, quand elle ne fut pas aussi mal acquise. Les bases fragiles de l'économie ancienne croulent sous le pas des jeunes qui arrivent à la vie. Et les jeunes se plaignent de ne marcher que sur des fondrières, de ne pouvoir arriver jusqu'aux terres fermes de la sécurité.

Ils se plaignent qu'il n'y a plus de place pour eux aux tables où à leur tour ils viennent s'asseoir; qu'ils arrivent trop tard dans une société où a trop régné l'égoïsme, dans

un monde où l'économique, soumis aux deux forces conjuguées du machinisme et de la dictature de l'argent, n'a pas prévu la place qu'il fallait réserver aux nouveaux venus de la famille humaine.

Les jeunes sont mécontents; et il faut avouer qu'ils ont quelques raisons de l'être. Et ils sont inquiets aussi.

Ils sont inquiets pour leur vie matérielle, sans doute, pour ce lendemain où ils craignent que le pain leur manque, pour ce lendemain où ils craignent aussi de ne pouvoir eux-mêmes, avec assez de confiance, fonder le foyer normal où doit s'épanouir toute vie nouvelle.

Mais, je l'ajoute tout aussitôt, l'inquiétude des jeunes n'est pas tout entière limitée aux problèmes de leurs vingt ans; elle va plus loin que leur intérêt personnel: et c'est la beauté supérieure de notre jeunesse nouvelle. Son inquiétude s'étend plus que ne le faisait celle des jeunesses anciennes; elle s'étend jusqu'à la vie collective de la nation, jusqu'au destin de notre société actuelle, jusqu'aux problèmes politiques et spirituels de l'heure présente.

Un problème politique existe chez nous, où se trouve inclus le problème de la jeunesse elle-même. Nous vivons dans une Confédération qui est discutée. Elle est actuellement l'objet d'une enquête officielle. Des conditions nouvelles de l'économique et de la vie sociale menacent d'en faire éclater les cadres traditionnels. D'autre part, il y a dans la Confédération l'éternel problème des minorités françaises qui n'y est pas résolu. On a parlé de séparatisme dans l'Ouest, et c'est le malaise économique qui l'a suggéré; on a parlé de séparatisme au centre, dans

Québec, et c'est le malaise français qui en a fourni à quelques jeunes l'impatiente formule. Il y a quelques semaines⁽¹⁾, M. McCullagh, un journaliste du *Globe and Mail*, proposait l'abolition des gouvernements provinciaux, et c'est la surcharge des budgets d'administration qui faisait éclore à Toronto cette autre formule. Mais les anciens ne peuvent faire mine de toucher à l'arche de la Confédération, sans que les jeunes s'émeuvent et se demandent ce qu'ils deviendront demain dans un Etat nouveau, établi sur des bases remaniées. Ces bases seront-elles affaiblies ou consolidées?

La Confédération, qui pouvait constituer une nation canadienne homogène, sinon dans ses éléments ethniques trop dissemblables, du moins dans son esprit, dans l'esprit de justice et de tolérance qui paraissait animer ses créateurs, la Confédération n'a réussi, au domaine même de la justice et de la tolérance, qu'à maintenir des inégalités, des dissensions fâcheuses, où s'épuise la patience des minorités françaises, où s'exalte la force des majorités anglaises.

Il y a sans doute, aujourd'hui, à certains étages supérieurs de notre société, et chez ceux qui ne sont ni de notre sang ni de notre religion, une tolérance mieux comprise, une conception plus large des droits des minorités, mais, il faut bien le redire, les jeunes ont raison de le répéter, les minorités françaises du Canada n'occupent pas encore dans la vie publique, particulièrement dans les

(1) Cette conférence fut prononcée en février 1939.

services publics, la place qu'elles devaient avoir, et elles ne jouissent pas, au domaine des institutions scolaires et de l'usage officiel de la langue française, de la somme de justice qui leur fut promise.

Cette somme de justice est, d'ailleurs, plus qu'une promesse inscrite dans un pacte politique: elle est un droit aussi ancien que celui de la prise de possession du Canada par Jacques Cartier, aussi ancien que la fondation de Québec par Champlain, ou de Montréal par Maisonneuve. Et ce droit, qui résulte d'une priorité française incontestable, s'identifie pour nous, Canadiens français, avec notre droit naturel de survivre, et il n'a pu être aboli ou supprimé par aucun droit de conquête. Après deux siècles de contestations, notre droit naturel et historique de survivre, défie encore la victoire anglaise de 1760.

C'est ce droit que les jeunes veulent à leur tour faire triompher. Nous ne pouvons qu'admirer en eux un patriotisme renouvelé. Mais il nous faut bien leur dire aussi que toute agitation patriotique n'est pas synonyme de sagesse, et que pour ces luttes généreuses qu'à leur tour ils entreprennent, il leur faut bien ne pas s'isoler: ni des anciens qui travaillent eux aussi aux tâches libératrices, ni des jeunesses minoritaires des autres provinces, qui croient indispensable à leur survivance de lier avec le nôtre leur destin français.

C'est le privilège des jeunes de s'élancer à l'assaut avec une fougue qui voudrait être irrésistible. Mais toute bataille comporte des tactiques. Je ne parle pas ici des tacti-

ques de la peur, ni de celles du défaitisme. Je parle des tactiques qui groupent les forces au lieu de les diviser, des tactiques qui choisissent les moyens les plus efficaces de combat, et qui discernent avec clairvoyance les chemins de victoire.

Sur ces chemins de victoire, beaucoup d'anciens prétendent avoir précédé les jeunes, et les pouvoir encore entraîner. C'est du faisceau des forces anciennes et des forces nouvelles, des sagesse anciennes et des initiatives nouvelles, que se compose la garantie des solutions heureuses de nos problèmes politiques.

*

*

*

Mais, à côté des problèmes politiques, il y a le problème spirituel qui inquiète aussi les jeunes.

Le problème spirituel, c'est celui du règne de la vérité: des vérités religieuses, philosophiques, sociales, scientifiques. Le règne de la vérité, c'est le problème essentiel de l'esprit, et c'est aussi un problème de la conscience.

Chez nous comme en d'autres pays, l'erreur fait l'assaut de la vérité. C'est la guerre ancienne qui se continue, où s'affrontent sans désarmer jamais les forces contraires du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de la passion et de la vertu, de la lumière et des ténèbres.

Le néo-paganisme envahit nos mœurs, et aussi cette sorte d'américanisme qui consiste à renverser l'échelle des

valeurs, à placer le matériel au-dessus du spirituel, l'argent au-dessus de la morale, la jouissance au-dessus du sacrifice nécessaire. Nous n'échappons pas non plus à ces doctrines sociales, communisme ou autres, qui sont des doctrines religieuses avant d'être des doctrines économiques, et qui s'attaquent, sous le prétexte de libérer les consciences, aux doctrines rédemptrices de l'Évangile.

Les jeunes se sont mieux organisés que les anciens pour protéger la vérité, pour la connaître et pour la défendre. Sous la direction d'apôtres ou d'aumôniers qui souvent n'ont gardé de la jeunesse que son souvenir ou des enthousiasmes généreux, les jeunes ont spécialisé leur travail de formation et de conquête spirituelles. Ils sont devenus la J.E.C., la J.O.C., la J.A.C., la J.U.C., la J.I.C., la J.T.C., et j'oublie sans doute quelques majuscules. Il y a sûrement F. qu'il faut ajouter à presque toutes ces formules pour les féminiser, et il y a aussi les Scouts qui se joignent à ces groupes, qui y apportent sous le signe symbolique de la faune leur propre discipline.

Le 31 janvier dernier (1939), S. E. le Cardinal Villeneuve, dans une audience dont le récit fait par le Cardinal lui-même, paraissait hier dans l'Action Catholique de Québec, parla à S. S. Pie XI de tous ces mouvements spécialisés de la jeunesse.

Le Pape, écoutant la litanie des majuscules, reprit aimablement, en mentionnant la jeunesse ouvrière qu'il affectionne particulièrement: « Oui, la J.O.C. et *tout l'alphabet de l'Action Catholique!* »

Et Pie XI bénit tout l'alphabet, et toutes les jeunesses qui s'abritent sous les hautes majuscules. Ce fut l'une des dernières bénédictions du Pape, du Père, à la jeunesse nouvelle du Canada.

Remarquons que la lettre C fait partie intégrante de toutes ces dénominations et qu'elle signifie *catholique*. Et ce qu'il faut dire encore, c'est que les jeunes ainsi constitués en groupes de combat, doivent aller d'abord à la conquête d'eux-mêmes. C'est la caractéristique des mouvements spécialisés de la jeunesse nouvelle, que ces mouvements sont ordonnés d'abord à une formation, à une vie personnelle chrétienne, à une vie profonde de la foi, à une intégration certaine, intime, de la grâce de Dieu, de la grâce du baptême et des sacrements, dans la vie spirituelle de chacun. La conduite quotidienne de chacun doit être le rayonnement de son catholicisme. C'est donc le mérite singulier de la jeunesse nouvelle, que de vouloir instaurer dans le monde un christianisme qui soit personnellement vécu avant que d'être extérieurement conquérant.

Le travail nécessaire des restaurations politiques, économiques, sociales, religieuses, doit commencer par la restauration de l'individu lui-même, et, aux termes des disciplines nouvelles de la jeunesse, par la restauration et la sanctification de chaque jeune en particulier.

Ces disciplines correspondent aux directions les plus hautes de l'Eglise. Combien de fois le Pape Pie XI, de si regrettée et illustre mémoire, n'a-t-il pas lui-même tracé

aux jeunes ce programme de vie spirituelle et de restauration catholique! Il se plaisait à recevoir en audience les jeunes qui accouraient au Vatican. Il aimait les jeunes pour tout ce qu'il y a de ferveur et de promesses dans leur vie. Il leur confiait ses espérances; il indiquait à leurs clairs regards des champs d'action. Mais il leur indiquait surtout cette terre spirituelle qui est leur jeunesse elle-même, leur âme, leurs énergies nouvelles, leurs passions qui peuvent être si pures, tout ce domaine de la conscience personnelle qu'il faut d'abord cultiver avant de partir vers les moissons blanchissantes de l'apostolat. Pie XI a connu et béni les jeunesses spécialisées; il a vu en elles les équipes d'entraînement de cette armée nouvelle qu'il a formée lui-même, et qu'on appelle le laïcat catholique. Troupes nouvelles du laïcat, troupes anciennes, il les a lancées toutes à l'action catholique, afin que par elles soient vaincus les ennemis multiples du christianisme et soit établi chez les fidèles eux-mêmes et dans la société l'esprit de l'Evangile.

*

*

*

Mais que les jeunes aient bien soin d'ajouter à la nouveauté de leurs formules de discipline la nouveauté réelle de leurs vertus. Ce n'est pas avec eux que l'on a commencé à rappeler aux hommes que le christianisme est d'abord une vie intérieure, et qu'il faut être apôtre de soi-même

avant que de l'être de son voisin. Et je sais de vénérables moralistes qui contestent aux formules de la jeunesse nouvelle leur nouveauté. Ils auraient raison, si les jeunes avaient prétendu définir enfin le christianisme. Mais il s'agit d'autre chose, et plutôt d'assurer le règne du christianisme sur l'individu et sur la société, et de prendre pour cela des moyens de formation et d'action qui soient appropriés à des temps nouveaux.

Jeunes gens, n'oubliez pas ce point essentiel! Et faites que l'on reconnaisse en la nouveauté de votre vie la nouveauté efficace de vos disciplines. On ne manquera pas de faire à votre sujet cette vérification et des comparaisons. Il y a si longtemps que des formules spirituelles aboutissent trop souvent à la stérilité des résultats. La vraie nouveauté de votre jeunesse, ce serait chez vous une logique rigoureuse qui transposerait dans l'action votre conscience et votre esprit. La vraie nouveauté ce serait de réaliser en plénitude une formule énergique de Pie XI: « Défense dorénavant aux catholiques d'être médiocres! »

Prenez donc garde! Vos disciplines spécialisées pourraient rester des formules inopérantes, si les jeunesses spécialisées se contentaient d'entrer dans des cadres, de fréquenter des cercles, de porter des insignes, d'afficher des majuscules.

Il faut plus à la jeunesse que des illusions et plus que des étiquettes. Il lui faut une conscience qui soit elle-même spécialisée. Il lui faut une conscience disciplinée, à la fois soumise et dynamique, une conscience sur la-

quelle règne le Christ, et d'où peut en généreux efforts s'élancer l'action. Il faut à la jeunesse une conscience catholique qui soit un principe de vie, et non une conscience pharisaïque qui soit un levain d'orgueil.

C'est dans une conscience profonde, humble et vigoureuse, imprégnée de la grâce de Dieu, que se forment les desseins rédempteurs. Daniel-Rops disait autrement la même chose quand il écrivait: « ce qui naît dans une société, c'est-à-dire ce qui doit lui procurer une vie nouvelle, doit naître d'abord dans la conscience individuelle. »

Que le travail intérieur des disciplines spécialisées, que ce travail se fasse dans les cercles d'étude ou dans les retraites fermées, soit donc bien profond! Que la jeunesse ne se paie pas de formules, même spirituelles! Il faut de la sincérité dans la vie des jeunes; une sincérité qui aille jusqu'au sacrifice, jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes à une vérité supérieure à eux-mêmes, jusqu'au sacrifice à un bien divin qui surpasse tout égoïsme humain.

Une telle sincérité devra se protéger sans cesse contre la mauvaise nature, et contre une mauvaise société. Tout en eux et autour d'eux peut persuader les jeunes de remplacer en eux-mêmes le centre de leurs désirs et l'objet de leur action. Tous les mensonges, comme toutes les cupidités, comme tous les orgueils, comme toutes les inerties, gisent au fond de la conscience des jeunes, qui est une conscience humaine. Et le monde moderne excelle à détourner l'homme, et aussi le jeune homme, de la vérité pour le rejeter soit vers le mensonge intérieur, soit vers les sollicitations

trompeuses du dehors. Jamais peut-être les tentations extérieures n'ont été plus multiples, n'ont exercé autant de pression ou de fascination sur les volontés. Jamais l'arbre de la science du bien et du mal n'a penché vers la main des hommes des fruits plus lourds, plus beaux à voir, plus séduisants. Aussi est-ce seules la dure leçon de la Genèse, la déception du jardin d'Eden, la discipline de l'Evangile, la grâce intérieure, la vie profonde du christianisme, qui peuvent tenir l'homme au-dessus de la tentation terrestre, vainqueur de toutes les séductions du serpent; seules elles le peuvent incliner aux sacrifices de ses appétits, et aux immolations de l'apostolat.

C'est la victoire plus complète de la jeunesse nouvelle sur elle-même qui pourrait être sa supériorité sur l'ancienne et sa grande nouveauté. Il faut le reconnaître, la jeunesse d'hier et d'avant-hier ne fut pas toujours assez soucieuse de son christianisme. Peut-être pourrait-elle s'expliquer, je ne dis pas se justifier, en déclarant qu'elle grandissait au milieu d'une société qui ne lui offrait pas les mêmes dangers que la nôtre, et ne posait pas à son esprit les mêmes problèmes. Quoi qu'il en soit, cette jeunesse d'hier fut souvent légère plutôt que réfléchie, mondaine plutôt que spirituelle; elle fut politique plutôt que sociale, dilettante plutôt que combattive; elle fut professionnelle plutôt qu'apôtre. Et tout comme ses chefs, elle n'a pas assez veillé à toutes les issues par lesquelles pénétraient lentement chez nous les forces ennemies de l'erreur.

Encore aujourd'hui, ceux qui s'occupent d'éducation, surtout aux degrés secondaires et supérieurs, ont bien du mal à dégager certaine jeunesse actuelle des routines anciennes, du dilettantisme ancien, de l'affairisme, de l'intérêt personnel, où volontiers elle fixerait, elle aussi, ses ambitions. Nous éprouvons ces difficultés d'adaptation ou de transformation avec la jeunesse étudiante des collèges et des universités; d'autres les éprouvent avec la jeunesse ouvrière, commerciale, industrielle. C'est pourquoi il faut tant louer les jeunes gens spécialisés, qui entrent dans la vie avec une conception à la fois plus réaliste et plus chrétienne des besoins actuels de la société, qui se préparent à leur mission sociale par une formation personnelle mieux disciplinée, par une soumission plus rigoureuse de leur esprit aux doctrines de l'Évangile et aux dictées de la Foi.

*

*

*

Jeunes gens d'aujourd'hui, la nouveauté de votre jeunesse sera donc faite, nous l'espérons, d'une plus haute valeur spirituelle. Permettez que j'ajoute à l'adresse surtout de la jeunesse étudiante des écoles secondaires, supérieures et des universités: la nouveauté de votre jeunesse actuelle devra être faite d'une plus haute valeur intellectuelle.

Il m'est arrivé souvent de me plaindre d'une certaine

paresse de l'esprit qui nous fut transmise par trop de générations qui n'ont pu assez se livrer aux travaux de l'esprit. Nos organisations d'enseignement, à tous les degrés, ont été trop longtemps, et souvent par la force des choses, défectueuses, insuffisantes, routinières, inefficaces. Et cela a sûrement contribué à créer chez nous un état d'esprit qui s'accommodait trop facilement des minimums d'instruction et de culture. Mais nos insuffisances éducationnelles sont en train de se corriger: n'insistons pas.

Il y a une autre cause qui a entretenu chez les jeunes d'autrefois la paresse et la médiocrité de l'esprit; c'est la facilité relative avec laquelle hier la jeunesse pouvait s'installer dans la vie, dans les carrières professionnelles, pourtant si peu nombreuses, où elle souhaitait d'entrer. La concurrence n'avait pas le caractère d'âpreté qui commence à se manifester aujourd'hui chez nous, et qui existe chez les peuples plus anciens et plus peuplés. Comme il arrive encore aujourd'hui, il n'était pas autrefois nécessaire d'exceller par sa culture ou sa valeur d'esprit, pour exceller dans la vie sociale ou dans la fortune. Cela est commun avec les sociétés de tous les temps; mais cela se rencontre plus particulièrement dans les sociétés jeunes, encore peu peuplées, où l'on ne se sent pas encore trop les coudes, où la lutte pour la vie est moins ardente et où les facilités de placement sont plutôt grandes.

La jeunesse étudiante savait bien alors que les routes de l'avenir étaient larges, sans beaucoup d'élévations et

peu encombrées. Cela, certes, n'empêcha pas des esprits d'élite de se hautement cultiver et de faire honneur à l'esprit. Mais il arriva trop souvent que des jeunes qui eurent d'abord le goût du travail, le souci de briller par leur talent ou leur culture, se laissèrent ensuite bourgeoisement accommoder de l'utilitarisme ambiant; ils laissèrent s'éteindre la flamme, la promesse de leur esprit. Que d'étoiles filantes dans notre ciel canadien!

Aujourd'hui, la lutte pour la vie est plus vive. Le chômage professionnel s'ajoute à tous les autres; et les carrières anciennes s'embarrassent de plus en plus des nouveaux venus qui y rejoignent de tenaces anciens. Sans doute, il y a des carrières nouvelles, techniques, scientifiques, qu'ont ouvertes les développements économiques de notre Province. Mais, il faut en avertir les jeunes, ces carrières du génie exigent du travail, de la compétence, une formation et une culture qui sont au-dessus de la moyenne, assurément au-dessus de certaines médiocrités anciennes.

Et la nouveauté de la jeunesse d'aujourd'hui doit donc se composer encore de cet élément nécessaire, une plus haute culture de l'esprit. Et cette nouveauté d'une plus haute culture de l'esprit assurera que chez nous, demain les lettres, les sciences, les arts, l'économique, la politique hausseront vers une supériorité nouvelle et nécessaire leur niveau.

La jeunesse d'aujourd'hui s'est plainte plus d'une fois de ce que le proche passé, la génération d'hier, a manqué

de compétences, de guides intellectuels, de chefs qui auraient dû conduire notre pays, et en particulier notre province de Québec, à une meilleure fortune. Elle a parfois exhalé sa plainte avec violence, et parfois aussi avec mépris. Rien n'est mieux porté que de penser et d'écrire avec violence, et de se donner ainsi auprès du vulgaire des attitudes de supériorité.

Quoi qu'il en soit des exagérations ou des justes récriminations de la jeunesse, nous lui répondons aujourd'hui: vous voulez, jeunes gens, une élite plus cultivée que celle d'hier; vous voulez des compétences économiques et professionnelles capables de saisir demain les leviers de commande qu'on a trop souvent laissé prendre par des étrangers; soyez donc vous-mêmes, demain, par votre travail d'aujourd'hui et par toute votre culture morale et spirituelle, ces compétences.

Vous êtes inquiets de l'avenir, d'un avenir où s'enchevêtrent les plus graves problèmes. Vous déclarez que nous avons manqué de prophètes pour annoncer cet avenir, ou de mystiques pour en éclairer le mystère. Soyez demain ces mystiques, à la fois docteurs et réalistes; soyez même des prophètes, si vous le pouvez; mais chargez bien de lumière vos regards, pour qu'ils ne confondent pas à l'horizon les mirages avec les terres promises.

Vous voulez des chefs! Vous dites qu'il n'y en a plus ou qu'il n'y en a pas assez. Vous voudriez même parfois un chef, un dictateur de je ne sais quel fascisme intellectuel ou national. Il vous faut des chefs, vous avez rai-

son. Vous voulez suivre un chef; je veux bien. Mais à la condition que vous suiviez avec dignité, et que ce chef ne vous dispense pas d'être vous-mêmes, et que ce besoin de suivre ne soit pas une démission de votre personnalité.

Soyez d'ailleurs vous-mêmes, autant qu'il est possible, les chefs dont la société a besoin. Exercez-vous donc à l'initiative! Ne soyez pas du groupe trop nombreux des jeunes qui attendent pour vivre des places du gouvernement. Rectifiez sur ce point notre mentalité de solliciteurs de places. Soyez des débrouillards! Apprenez déjà à tant de jeunes des campagnes ou des villes, fils de cultivateurs ou fils d'ouvriers, à compter sur eux-mêmes et sur les immenses ressources de la terre, des mines et de la forêt, plutôt que sur le patronage. Entraînez-vous déjà à devenir des conseillers prudents, des chefs.

Apprenez à le devenir par beaucoup de travail et de culture et de sagesse et de sacrifices. Pourquoi ne réaliserez-vous pas en vous-mêmes d'abord toutes les vertus des chefs? et pourquoi, chacun de vous étant un chef à côté de ses camarades, devenus eux-mêmes dignes de l'être, ne formeriez-vous pas avec eux, tous ensemble, la grande armée des chefs dont nous avons besoin?

*

*

*

Et alors, permettez-moi de finir cette causerie par une parole d'optimisme.

Chose étrange: c'est aux jeunes qu'il faut aujourd'hui et souvent prêcher l'optimisme. Autrefois, ce sont les anciens qui vitupéraient toujours sur le présent, et hochaient leurs têtes grises ou blanches, inquiètes de l'avenir. Pour les anciens, rien n'était plus comme hier. Hier était si beau dans la lumière jeune de leurs vingt ans! Et c'est depuis Horace que la vieillesse allait ainsi — *laudator temporis acti* — regrettant le passé, le louant, et répandant sur les jours nouveaux des gémissements stériles.

Voici que tout est changé. Ce sont les jeunes qui sont pessimistes, qui se font moroses comme des vieillards, qui geignent sur le temps présent, méprisent le passé et n'ont guère confiance en l'avenir.

Il y a, à cette interversion des rôles, des raisons que j'ai exposées tout à l'heure. Mais je crains que les jeunes exagèrent, n'aient plus assez confiance ni en eux-mêmes, ni dans le présent, ni surtout dans ce que le passé lègue à leurs espérances.

Si les jeunes sont ce qu'ils veulent être, s'ils se font une âme adaptée aux besoins nouveaux d'une société nouvelle, il y a lieu pour eux d'avoir confiance en l'avenir, et de monter d'un pas allègre vers leur destin.

Si la jeunesse rurale veut rester aux champs, aux biens paternels, aux terres anciennes, ou aller aux terres neuves, il y a place pour elle dans cette province et dans la vie. L'agriculture ne peut offrir les conditions d'existence de la ville, mais il y a longtemps que les gens de la campagne ne restent pas en ville. La colonisation est toujours

laborieuse, parfois pénible aux colons; mais il y a longtemps qu'on ne peut faire des terres neuves sans bûcher et sans se noircir les mains; et il faut tout de même reconnaître qu'avec des instruments nouveaux et des secours plus certains, la colonisation se fait aujourd'hui dans des conditions beaucoup plus faciles qu'autrefois. Il reste cependant aux jeunes des campagnes d'avoir le courage de s'emparer du sol, eux aussi, tout comme leurs pères, d'y enraciner en quelque sorte leurs énergies, et de lui demander la sécurité de leur avenir.

D'autre part, des carrières nouvelles se sont ouvertes à la jeunesse des villes que n'absorbent pas tout entière le commerce ou l'industrie, et à la jeunesse instruite. Le commerce et l'industrie réclament eux-mêmes des compétences dont on ne se souciait pas assez autrefois. L'industrie minière se développe avec une rapidité qui appelle sans cesse des ouvriers nouveaux. Si notre jeunesse canadienne-française ouvrière voulait ne pas laisser aux étrangers le travail des mines, elle y trouverait des emplois rémunérateurs. Il vaut mieux descendre dans la mine que de promener dans les villes son oisiveté affamée. Et il y a aussi aux mines des emplois de chefs d'équipe, de contre-mâîtres, qui attendent des jeunes qui auront eu assez de vaillance pour s'y préparer.

Quant à la jeunesse instruite, elle sait quelles carrières nouvelles se sont ouvertes à côté des carrières dites professionnelles. Il s'agit de s'y orienter par des études spé-

ciales, par plus l'efforts intellectuels qu'autrefois, par une valeur personnelle qui inspire la confiance et la retient.

Ce qui importe, c'est d'entrer dans la lutte avec optimisme, avec confiance. C'est, je dirais, de mêler un peu d'illusion—pas trop, mais un peu—à son énergie conquérante. L'illusion, à dose raisonnable, est une force de la jeunesse. A vingt ans, raison et illusion empêchent de paraître ou de régner le pessimisme. Elles s'accordent toutes deux, à vingt ans! Raison et illusion s'entr'aident, composent des énergies, et comme un beau mélange, qui explose en force de victoire!

Gardez donc, jeunes gens, l'optimisme de la jeunesse. Votre tâche est belle qui consiste à mettre dans la société votre âme nouvelle, et à faire de cette société un monde nouveau: un meilleur monde à qui profitent la leçon du passé, et les souffrances du présent. Quelle action multiple et magnifique vous sollicite! l'action matérielle et pratique qui assure à chacun sa place dans la vie; l'action spirituelle qui consacre chaque vie au Christ; l'action catholique qui coordonne toutes les vies, les discipline, les emploie toutes à faire régner sur la société, Dieu son Maître, le Christ son Roi!

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Dédicace</i>	7

PREMIÈRE PARTIE

*Discours pour la Messe du Saint-Esprit,
à l'ouverture des cours universitaires.*

Au Puits de Jacob	11
L'Université Catholique: école de vérité, école d'apostolat	21
La Rédemption de l'esprit	33
Devenez savants: restez chrétiens	49
Pour former des hommes nouveaux	61
La semence de vie	79
Notre héritage spirituel	95
Pour bâtir la cité	111
Le trésor de la vie	127

DEUXIÈME PARTIE

PROPOS ET CONSEILS

L'Esprit des Etudiants	139
Au fond de vos coeurs	145
Maîtres et Elèves: les contacts nécessaires	153
Vos horizons agrandis	161
Générationnaires solidaires	169
Vos deux ailes	177
Jeunesse nouvelle	185

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE VINGT-CINQUIÈME JOUR DE MARS
MIL NEUF CENT QUARANTE-ET-UN
POUR LES
EDITIONS BERNARD VALIQUETTE
1564 RUE SAINT-DENIS
À MONTRÉAL
AUX ATELIERS
DE « LA PAROLE » LIMITÉE
À
DRUMMONDVILLE

Les ÉDITIONS BERNARD VALIQUETTE

soucieuses d'offrir à leur clientèle les ouvrages les plus marquants, viennent de publier:

GÉRARD DE CATALOGNE — NOTRE REVOLUTION

Tome I — Tragédie dans le monde \$1.00

Tome II — Hommes et doctrines du XXe siècle \$1.00

Une magnifique synthèse de l'évolution du monde, de 1919 à 1939, avec une étude particulière de la carrière et des idées des dictateurs modernes, Hitler, Mussolini, Franco, Staline, Roosevelt, etc.

ROBERT CHOQUETTE — LES VELDER

Une oeuvre romanesque de grande envergure en marge du populaire roman radiophonique "La Pension Velder".

MGR EMILE CHARTIER — LA VIE DE L'ESPRIT

AU CANADA FRANÇAIS \$1.25

Une étude d'ensemble sur notre évolution littéraire et artistique depuis la conquête.

DR JACQUES FORTIER — "JE VAIS ETRE MERE"

Conseils aux futures mamans par un spécialiste canadien de grande réputation. Etude de la méthode Ogino-Knauss, des troubles de la grossesse, etc.

FRANÇOIS HERTEL — MONDES CHIMERIQUES

Plusieurs contes fantastiques reliés par l'apparition d'un même personnage, Lepic, qui est une des plus pittoresques créations de la littérature canadienne d'imagination.

GUSTAVE LANCTOT — LES CANADIENS FRANÇAIS

ET LEURS VOISINS DU SUD (relié) \$3.00

Importante étude historique sur les relations du Québec avec les Etats-Unis, rédigée en collaboration par MM. Lanctôt, Bruchési, Robitaille, Parent et Brouillette.

EDOUARD MONTPETIT — REFLETS D'AMERIQUE

Etude sociologique sur la pénétration de l'influence américaine dans la vie nationale des Canadiens français et leur réaction pour conserver intact leur héritage français.

MGR OLIVIER MAURALT —

PROPOS ET PORTRAITS \$1.25

Plusieurs études sur l'enseignement primaire, secondaire et principalement universitaire.

ROBERT RUMILLY —

HISTOIRE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

Tome I — G.-E. Cartier \$1.00

Tome II — Adolphe Chapleau \$1.00

Tome III — Les "Castors" \$1.00

Tome IV — Louis Riel \$1.00

Tome V — Les "Nationaux" \$1.00

Tome VI — Auguste-Réal Angers \$1.00

Une oeuvre historique d'une importance exceptionnelle.

La série des six volumes se vend aussi reliée. Demandez le catalogue spécial.